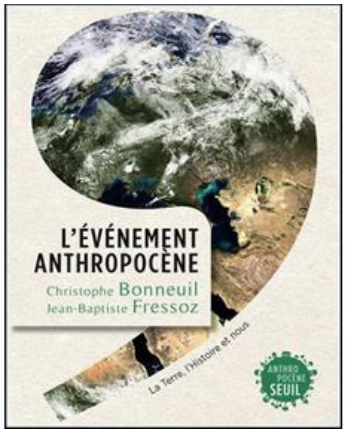
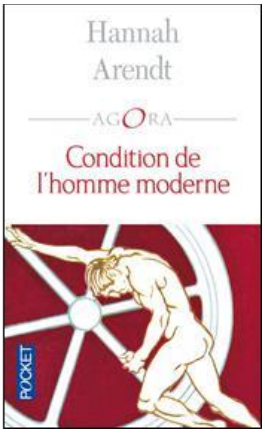
Repères pour un monde numérique
(À la recherche de…)





Cours donné à l'Université du Temps Libre d'Orléans

Octobre 2015 – Avril 2016

Thierry Ternisien d'Ouville

Sommaire

Présentation du cours ***4***

A. Introduction **4**

B. Méthode de travail et d'échange **4**

La société automatique (Bernard Stiegler) (2015) ***6***

A. Vue d'ensemble **6**

B. Lecture (rétentions) **8**

1. Introduction. Entropie et néguentropie dans l'Anthropocène 8
2. Industrie des traces et foules conventionnelles automatisées 9
3. États de choc, états de fait, états de droit 12
4. La destruction de la faculté de rêver 15
5. Pris de vitesse : la génération automatique des protentions 17
6. Dans le Léviathan électronique en fait et en droit 18
7. À propos du temps disponible pour la génération qui vient 19
8. Énergies et puissances au XXIe siècle 20
9. Par-dessus le marché 22
10. La pollinisation noétique et le Néguanthropocène 23

C. Concepts et vocabulaire **25**

1. Attention/Rétention/Protention 25
2. Désir/Pulsion 27
3. Économie libidinale 27
4. Epiphylogénèse (les trois mémoires) 28
5. Grammatisation 28
6. Hypermatière 29
7. Individuation 29
8. Organologie 30
9. Otium/Negotium 31
10. Pharmakon 31
11. Prolétarisation 32
12. Richesse et Valeur 32
13. Skholè 33
14. Techniques de soi 34
15. Transindividuation 35

D. Repères pour un monde numérique **35**

1. L'artefact, l'artificiel, la technique est le ressort de l'hominisation 36
2. Les époques successives de rétentions tertiaires et la prolétarisation 37
3. Un système technique planétaire basé sur la rétention tertiaire numérique 38
4. Le numérique comme pharmakon 39
5. Le pouvoir d'intégration sans précédent du numérique 41
6. Capitalisme 24/7 et destruction de la temporalité et la délibération sociales 42
7. Capitalisme 24/7 et destruction des énergies de combustion et libidinale 43
8. La nécessité de former l'attention 44
9. L'enjeu de faire que l'automatisation dégage des temps d'intermittence 45
10. Réinventer le travail 46

La gouvernance par les nombres (Alain Supiot) (2015) ***48***

A. Vue d'ensemble **48**

1. Hypothèse initiale 48
2. Du règne de la loi à la gouvernance par les nombres 49
3. De la gouvernance par les nombres aux liens d'allégeance 49

B. Apports à la recherche de repères pour un monde numérique 50
1. Analyse juridique 50
2. Du gouvernement à la gouvernance 50
3. Le rêve de l'harmonie par le calcul 52
4. Une première forme de gouvernement par les nombres : l'entreprise 52
5. Vers un monde plat 53
6. L'emprise de la gouvernance par les nombres 54
7. La perte de l'objet : la carte substituée au territoire 55
8. Le sujet programmé : la réaction substituée à l'action 56
9. Après la crise du fordisme quel régime de travail ? 57
10. De l'échange quantifié à l'allégeance 58
11. En résumé 59

L'évènement Anthropocène (Bonneuil et Fressoz) (2013) 60

A. Vue d'ensemble 60
1. Introduction 60
2. Présentation d'ensemble des neuf chapitres et de la conclusion 60

B. Apports à la recherche de repères pour un monde numérique 64
1. L'Anthropocène est un point de non-retour 64
2. L'Anthropocène bouleverse nos représentations du monde et nos savoirs 65
3. L'Anthropocène est un évènement politique 66
4. Une explication historique par les nombres et les courbes 67
5. Une vision systémique et « déterrestrée » de la Terre 67
6. Les défis de l'Anthropocène exigent une vision différenciée de l'humanité 69

Condition de l'homme moderne (Hannah Arendt)(1958) 71

A. Présentation de *Condition de l'homme moderne* 71
1. Prologue 71
2. Vue globale des six chapitres 73
3. La condition humaine 74
4. Le domaine public et le domaine privé 75
5. Le travail 78
6. L'œuvre 82
7. L'action 85
8. La vie active (*vita activa*) et l'âge moderne 91

B. Que retenir de Condition de l'homme moderne pour notre recherche ? 96

En forme de conclusion provisoire 98

Présentation du cours

A. Introduction

Notre monde est numérique. Nos vies, active et de l'esprit, sont de plus en plus conditionnées par **les nombres et les chiffres**. **De deux façons qui sont en train de se rejoindre et de se renforcer**.

La plus ancienne c'est la domination du nombre, du calcul. Venue de l'échange marchand, de la monnaie, elle s'est étendue à la vision de la nature, avec le projet moderne d'en devenir possesseur et maître. C'est la mathématique universelle de Descartes et le développement des sciences de la nature puis des sciences humaines. Domination qui s'est élargie au domaine des affaires humaines, où, aujourd'hui, la politique est mise au service de l'économie, l'économie au service de la finance et où le gouvernement des actions des hommes par la loi tend à être remplacé par la gouvernance des comportements humains par les nombres. Dans les cours donnés à l'UTL en 2010 et 2011 j'ai donné à ce mode de numérisation le nom de **numérisation économique**.

La seconde, plus récente, c'est la domination des chiffres, la transcription et la reproduction numérique, le remplacement des technologies analogiques par les technologies digitales, le processus de convergence numérique, la domination d'une nouvelle langue, celle des machines, la numération binaire. Domination rendue possible par l'invention de l'informatique, du transistor, des circuits intégrés, du réseau Internet et de la toile numérique (le Web) permettant d'y naviguer, des techniques de numérisation des données, des textes, des images et des sons. J'ai donné à ce mode de numérisation le nom de **numérisation technologique**.

Nous ne vivons probablement ni une crise, ni une époque de changements mais plutôt un changement d'époque. Changement d'époque que pressentait **Hannah Arendt**, en 1958, dans *Condition de l'homme moderne*, lorsqu'elle distinguait âge moderne et monde moderne. Changement d'époque qu'un philosophe contemporain, **Bernard Stiegler**, rapproche notamment de celui provoqué par l'invention de l'écriture alphabétique, qui conduisit en Grèce l'invention de la philosophie.

Face à un tel changement rien de plus normal que nous soyons désorientés, perdus. Après avoir consacré deux saisons à l'étude de l'œuvre du penseur politique le plus important du XXe siècle, Hannah Arendt, et avant d'entamer, la saison prochaine, un voyage dans ce nouveau monde numérique, je vous propose, cette saison, de nous doter ensemble d'un cadre, et de quelques repères pour ne pas nous laisser submerger par les deux maux du rejet et de la fascination. Je reprends ainsi la réflexion conduite lors des saisons 2010/2013 de l'UTL.

B. Méthode de travail et d'échange

Nous commencerons en examinant quelques-unes des **ressources** dont nous pouvons disposer. Si la période actuelle, quand on regarde l'actualité, peut souvent nous conduire à une forme de découragement et même de désespoir, elle est aussi porteuse, derrière le bavardage médiatique assourdissant, d'un grand nombre de réflexions porteuses de sens et donc d'avenir.

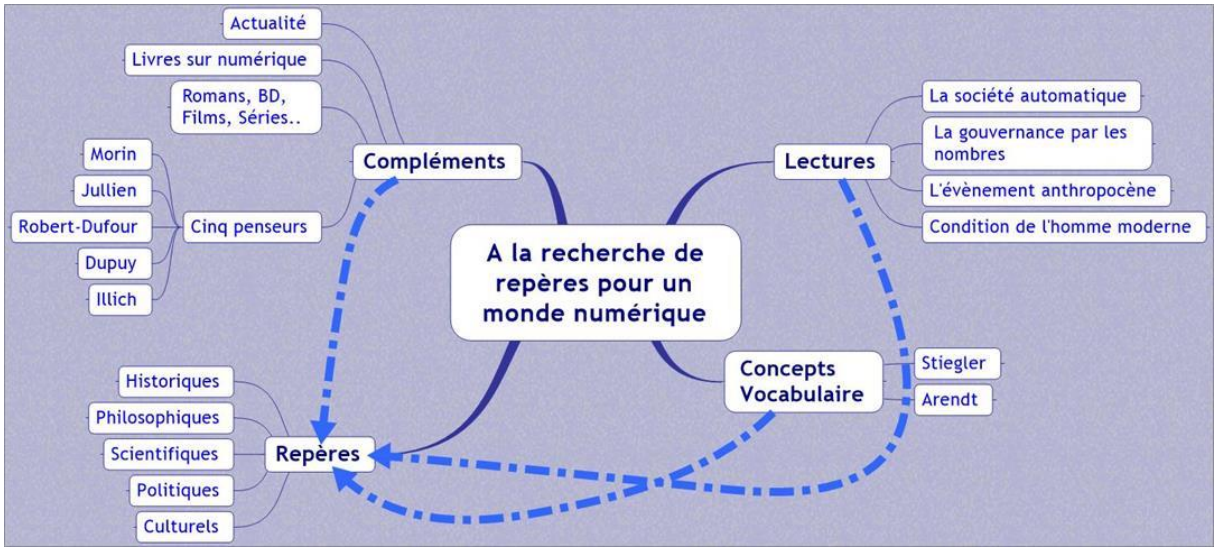
En premier lieu deux œuvres qui m'accompagnent aujourd'hui, avec leur vocabulaire, dans ma réflexion. Celle de Hannah Arendt depuis 2002 : blog(s), livres, cours. Celle de Bernard Stiegler que, depuis 2010, je travaille au fur et à mesure de son avancée et à travers ses différents supports : livres, articles, site associatif, école de philosophie.

En second lieu quatre livres majeurs que nous lirons ensemble tout au long de cette saison. Les deux premiers consacrés à la numérisation de notre monde : *La société automatique* de

Bernard Stiegler et *La gouvernance par les nombres* d'Alain Supiot. Les deux suivants ayant pour thème l'évolution de notre monde et de la condition humaine : *L'évènement Anthropocène* de Christophe Bonneuil et Bernard Fressoz et *Condition de l'homme moderne* de Hannah Arendt.

Nous dégagerons ainsi des repères nous permettant de nous orienter dans ce monde et cette époque numériques et d'en décrypter l'actualité et la production culturelle. Les travaux de cinq penseurs (Edgar Morin, François Jullien, Dany Robert-Dufour, Jean-Pierre Dupuy et Ivan Illich) pourront être sollicités lors de nos échanges.

Nous disposerons ainsi des premières bases pour nous questionner, comme le faisait en 1958 Hannah Arendt après le lancement du premier satellite Spoutnik, sur la condition humaine. **Que devient la condition humaine à l'époque numérique ?**



La société automatique (Bernard Stiegler) (2015)

A. Vue d'ensemble

Face à un livre difficile et important, je commence toujours par consulter la table des matières ou le sommaire. En France nous disposons d'une table des matières située à la fin du livre. Au Québec, et dans les pays anglo-saxons, un sommaire est proposé au début du livre. Je ramène donc au début de notre étude de *La société automatique* sa table des matières pour une première vue d'ensemble de l'ossature et du vocabulaire du livre.

Introduction. Entropie et néguentropie dans l'Anthropocène
Industrie des traces et foules conventionnelles automatisées
États de choc, états de fait, états de droit
La destruction de la faculté de rêver
Pris de vitesse : la génération automatique des protentions
Dans le Léviathan électronique en fait et en droit
A propos du temps disponible pour la génération qui vient
Énergies et puissances au XXIe siècle
Par-dessus le marché
La pollinisation noétique et le Néguanthropocène

Notons que l'introduction évoque l'Anthropocène et la conclusion le Néguanthropocène. De quoi s'agit-il ? Pour le premier de ces deux termes le mieux est de se reporter à un des trois autres livres dont nous avons prévu l'étude : *L'évènement Anthropocène*[1].

L'**Anthropocène**, c'est notre époque, notre condition. Cette époque géologique est devenue notre histoire depuis deux siècles et quelques. L'Anthropocène c'est le signe de notre puissance, mais aussi de notre impuissance. C'est une Terre dont l'atmosphère est altérée par les 1 400 milliards de tonnes de CO_2 que nous y avons déversés en brulant charbon et pétrole. C'est un tissu vivant appauvri et artificialisé, imprégné par une foule de nouvelles molécules chimiques de synthèse. C'est un monde plus chaud et plus lourd de risques et de catastrophes, avec un couvert glaciaire réduit, des mers plus hautes, des climats déréglés. Proposé dans les années 2000 par des scientifiques spécialistes du système Terre, l'Anthropocène est une prise de conscience essentielle pour comprendre ce qui nous arrive. Ce qui nous arrive n'est pas une **crise** environnementale, c'est une révolution géologique d'origine humaine.[2]

---

[1] Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, Éditions du Seuil, 2013.

[2] Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'évènement Anthropocène*, Éditions du Seuil, 2013, p. 9-10.

Le **Néguanthropocène** est un terme forgé par Bernard Stiegler pour désigner la nouvelle époque dans laquelle il nous faut, selon lui, entrer le plus rapidement possible convaincu qu'il est de l'impossibilité de survivre dans l'Anthropocène. Nous y reviendrons pendant la lecture de cet ouvrage.

Autres termes présents dans l'introduction et qui seront beaucoup utilisés : entropie et Néguentropie**.**

L'**entropie** est ici entendue comme la mesure du degré de désordre d'un système. D'origine thermodynamique, ce concept a été généralisé, et étendu à de nombreux domaines[3].

La **néguentropie** ou entropie négative, est un facteur d'organisation des systèmes physiques, et éventuellement sociaux et humains, qui s'oppose à la tendance naturelle à la désorganisation, donc à l'entropie. Ce concept a été initialement introduit par le physicien autrichien Erwin Schrödinger, dans son ouvrage *Qu'est-ce que la vie ?* (1944) pour expliquer la présence de l'ordre à l'intérieur des êtres vivants et leur tendance à s'opposer au chaos et à la désorganisation qui régit les systèmes physiques.[4]

Quelques expressions fortes semblent traduire l'époque : la destruction de la faculté de rêver ; foules conventionnelles automatisées ; dans le Léviathan électronique ; pris de vitesse ; à propos du temps disponible pour la génération qui vient.

La table des matières laisse pressentir un ouvrage riche mais difficile d'accès dont la seule structure visible, en première lecture, semble l'opposition entre fait et droit, entropie et néguentropie, Anthropocène et Néguanthropocène. J'y retrouve le double effet que me font les livres de Bernard Stiegler : l'attirance et la difficulté à comprendre.

La part d'incompréhension tient à deux facteurs. Stiegler peut s'exprimer de façon opaque pour différentes raisons ; soit parce qu'il est pris dans un mouvement d'élaboration où les idées se mélangent et se précipitent ; soit parce qu'il procède par des allusions qui échappent ; soit encore parce que sa façon de s'exprimer se révèle mal construite. L'incompréhension que je ressens en tant que lecteur peut aussi être liée au désir de comprendre trop vite. C'est pourquoi je vais avancer pas à pas dans sa lecture, ne retenant pour chaque chapitre que ce qui m'est partiellement ou presque totalement compréhensible, aidé par vos réactions, questions et commentaires.

Je ferai régulièrement, appel au vocabulaire d'**Ars Industrialis**, l'association fondée pour développer, diffuser et débattre la pensée de Bernard Stiegler.[5]

Pour améliorer ma compréhension, et j'espère la vôtre, je ferai aussi appel à un article publié par Bernard Stiegler dans un recueil de contributions consacré à sa pensée[6].

Passons maintenant à une lecture chapitre par chapitre et voyons ce que nous pouvons en retenir pour notre projet de recherche de repères pour un monde numérique.

Deux remarques :

- Je reproduis ce qui m'a le plus intéressé et que je pense avoir compris dans chaque chapitre. Il ne s'agit donc pas d'un commentaire de ma part mais de la rétention[7] primaire, secondaire puis tertiaire de ma lecture.

---

[3] Le terme entropie a été introduit par Rudolf Clausius et est dérivé d'un mot grec signifiant « transformation ». Il caractérise le degré de désorganisation ou de manque d'information d'un système, mais possède également de nombreuses significations. En thermodynamique, l'entropie est une grandeur associée à un système de particules. En astrophysique, a été introduite l'entropie des trous noirs. En théorie de l'information, l'entropie quantifie le manque d'information . En écologie l'entropie est utilisée comme mesure de la biodiversité. (Wikipedia)

[4] Wikipedia, article sur la néguentropie.

[5] Ce vocabulaire a été publié dans le livre *Pharmacologie du Front National,* Éditions Flammarion, 2013

[6] *Technologiques, La pharmacie de Bernard Stiegler,* direction de Benoit Dillet et Alain Jugnon, Éditions nouvelles Cécile Defaut, 2013.

[7] Voir la définition de ce terme dans la partie Concepts et Vocabulaire.

- J'ai, à ce stade, conservé le titre original des chapitres même si ce que j'en ai retenu peut en être un peu éloigné tant Stiegler, dans son travail plus de recherche que d'écriture, entremêle ses fils de pensée.

B. Lecture (rétentions)

1. Introduction. Entropie et néguentropie dans l'Anthropocène

Depuis 1993 un **système technique** planétaire se met en place. Basé sur la rétention tertiaire numérique, il constitue l'infrastructure d'une société automatique à venir. Société dont le destin serait fixé par la dynamique engendrée par l'économie des **mégadonnées** (***big data***). Deux illustrations en sont données par Stiegler.

L'analyse du modèle d'affaire de Google[8] qui réalise ses services sans aucune référence à une théorie du langage. Certains[9] en concluent qu'avec les milliards de données analysables en temps réel par le calcul intensif, il n'y a plus besoin ni de théorie, ni de théoriciens, les spécialistes des mathématiques appliquées à de très grandes bases de données se substituant aux scientifiques des différentes disciplines.

L'audition le 23 octobre 2008 de Alan Greenspan, président de la Réserve fédérale américaine par la Chambre des représentants. Devant expliquer les raisons de l'enchainement de catastrophes à partir de la crise des ***subprimes*** en août 2007, il se défendit en affirmant que la cause en était le mésusage des mathématiques financières et les systèmes de calcul automatisé du commerce numérique (***digital trading)***[10].

Un autre avenir est-il possible ? C'est, pour Stiegler, la question de la sortie de l'Anthropocène. Cette sortie, qui constitue l'horizon global de ses thèses, il l'appelle le Néguanthropocène. Il pose en principe premier que le temps gagné par l'automatisation doit être investi dans de nouvelles capacités de désautomatisation, c'est-à-dire de néguentropie.

L'Anthropocène, c'est l'ère du capitalisme industriel au sein duquel le **calcul** prévaut sur tout autre critère de décision. L'avènement de la **machine thermodynamique** a bouleversé tous les principes de la pensée et de l'action avec l'inscription dans et par le monde humain des processus physiques, de leur irréversibilité et de leur instabilité[11]. L'automatisation, sous la forme prise depuis le **taylorisme**, a engendré une immense entropie. L'activité humaine est devenue un facteur géologique, tellurique, installant, dès la fin du XVIIIe siècle les conditions de la **prolétarisation** généralisée : perte des savoir-faire, des savoir-vivre, des savoir concevoir et théoriser.

Avec l'invention du **World Wide Web** en 1993, **l'Anthropocène** est entrée dans une nouvelle époque. L'exploitation industrielle des traces numériques, qu'il a rendu possible, précipite la catastrophe entropique. Sous la forme d'un capitalisme 24/7 et d'une gouvernementalité algorithmique[12], le **Web** sert un fonctionnement hyper-entropique qui accélère la destruction consumériste du monde tout en installant une insolvabilité structurelle et insoutenable. Le tout basé sur une stupéfaction généralisée et une stupidité fonctionnelle destructrice des capacités néguentropiques que recèlent, au contraire des compétences, les savoirs.

---

[8] basé sur ce que Kaplan appelle le « capitalisme linguistique ». *Quand les mots valent de l'or*, Le Monde Diplomatique, Novembre 2011

[9] par Chris Anderson le 23 juin 2008 dans *Wired*

[10] Dont la forme la plus connue est le *commerce (trading) haute fréquence:* exécution à grande vitesse de transactions financières par des algorithmes informatiques.

[11] Observé dès 1958 par Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*, dont je me suis inspiré pour reformuler la pensée de Stiegler.

[12] Mettant en programme la gouvernance par les nombres que nous étudierons avec Alain Supiot.

À travers cet évènement Anthropocène, ce qui fut structurellement dénié par la philosophie durant des siècles est, pour Stiegler, devenu patent : **l'artefact est le ressort de l'hominisation, sa condition et son destin**. Et il est, pour lui, impératif de requalifier la vie noétique (intellectuelle et spirituelle) dans tous les champs du savoir (faire, vivre, concevoir) en y intégrant les points de vue d'André Leroi-Gourhan[13] et de Georges Canguilhem[14], qui furent les premiers à poser l'artificialisation du vivant comme point de départ de l'hominisation.

2. Industrie des traces et foules conventionnelles automatisées

Les technologies numériques de la traçabilité constituent le stade le plus avancé du processus de **grammatisation**. À partir de la fin du Paléolithique supérieur[15] l'humanité apprend à discrétiser et à reproduire selon divers types de traces les flux temporels qui la traversent et qu'elle engendre : images mentales (inscriptions rupestres), discours (écritures), gestes (automatisation de la production), fréquences sonores et lumineuses (technologies analogiques d'enregistrement) et à présent comportements individuels, relations sociales et processus de transindividuation (algorithmes de l'écriture réticulaire). Devenues numériques, ces traces sont aujourd'hui engendrées par des interfaces, capteurs et autres appareils sous forme de nombres binaires constituant les données calculables base de la société automatique.

Quelles que soient sa forme et sa matière, la **rétention tertiaire**, en tant que retenue artificielle par duplication matérielle et spatiale d'un élément mnésique et temporel, est ce qui modifie, de la façon la plus générale, c'est-à-dire en toute expérience humaine, les rapports entre les rétentions psychiques de la perception, **les rétentions primaires**, et les rétentions psychiques de la mémoire, **les rétentions secondaires**. Ces modifications du jeu entre rétentions primaire et secondaire, perception et mémoire, réalité et imagination, produisent des processus de **transindividuation** chaque fois nouveau.

Aux époques successives de rétentions tertiaires se forment des significations partagées par des individus psychiques, constituant des individus collectifs formant eux-mêmes des sociétés. Ces significations constituent le **transindividuel** comme ensemble de rétentions secondaires collectives au sein duquel se forment des **protentions** collectives qui sont les attentes typiques d'une époque.

Lorsque la vie, il y a deux ou trois millions d'années en vient à passer essentiellement par l'artifice, à ne plus pouvoir se passer de prothèses[16], apparaît ce qu'Aristote appelle l'âme **noétique**, qui désire et qui aime, qui prend soin de l'objet de son désir en l'idéalisant et en le socialisant.

Le **désir** est ce qui n'apparaît qu'avec l'artificialisation de la vie, avec ce que Georges Canguilhem décrit comme la **vie technique**. Avec l'apparition des supports artificiels fétichisables, l'instinct se désautomatise partiellement. Il peut se déplacer, changer d'objet. Il devient amovible comme les organes artificiels supports de la fétichisation. En cela, il n'est plus l'instinct, mais la pulsion. L'individuation vitale, celle des animaux, celle de l'économie de l'instinct, fait place à **l'individuation psychique et collective**, où il faut sans cesse contenir et retenir ces pulsions qui, parce qu'elles peuvent changer d'objet, sont dites

[13] 1911 – 1986. Ethnologue, archéologue et historien français, spécialiste de la Préhistoire. Penseur de la technologie et de la culture.

[14] 1904 – 1995. Philosophe et médecin français. Spécialiste d'épistémologie et d'histoire des sciences.

[15] Entre -45 000 et -30 000 ans. Période de la Préhistoire caractérisée par l'arrivée de l'Homme anatomiquement moderne en Europe, le développement de certaines techniques et l'explosion de l'art préhistorique.

[16] Ce qui caractérise l'humain comme le soulignait déjà Rousseau dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*.

perverses[17]. L'objet n'est désiré au point d'inverser les buts des pulsions qui le supportent que parce que, ainsi économisé, il fait plus qu'exister : il consiste. En cela, il excède tout calcul, devient infini.

Avec la modernité et le capitalisme, l'artifice se manifeste au cœur de ce que Paul Valéry décrit comme une économie politique de l'esprit, fondée sur le commerce et la technologie industrielle, et qui conduit à ce qu'il appelle une baisse de la valeur esprit. À l'époque actuelle, hyperindustrielle, avec un capitalisme totalement computationnel[18], cette économie devient une déséconomie libidinale, caractérisée par un manque absolu de **soin** pour ses objets. Les objets ne peuvent plus constituer des supports d'investissement : ils ne sont plus infinitisables, car ils sont devenus intégralement calculables, c'est-à-dire totalement vains. Ils deviennent des riens : nihil. Le capitalisme intégralement computationnel est en cela l'accomplissement du nihilisme.

Avec l'automatisation intégrale et généralisée, le capitalisme paraît engendrer une nouvelle forme du **totalitarisme**.

Fondées sur l'autoproduction et l'exploitation algorithmique de traces numériques, les sociétés hyperindustrielles subissent la **prolétarisation** des savoir théoriques. La télédiffusion de traces analogiques[19] avait provoqué la prolétarisation des affects, des sensibilités, et de la relation sociale, remplaçant les savoir-vivre du citoyen par le conditionnement du consommateur. La soumission des corps laborieux aux traces mécaniques inscrites dans les machines avait entrainé la prolétarisation des savoir-faire, donc des conditions de subsistance, des travailleurs. La prolétarisation des savoirs théoriques est celle des fonctions noétiques telles que les concevait Kant : intuition, entendement et raison. La baisse de la valeur esprit frappe tous les esprits, parce qu'elle frappe l'esprit en tant que tel. Tout ce qui constituait les grandes promesses de l'époque des Lumières se renverse et semble inéluctablement voué à se transformer en **poison**. C'est ce mal-être pharmacologique comme dévalorisation absolue qu'annonça Nietzche.

L'économie des **traces** (***data***) prétend pourtant être la relève de ce qui est perçu, surtout depuis 2008, comme une incurie : c'est ce qu'on appelle parfois l'utopie numérique. Et, depuis près de dix ans, Ars Industrialis soutient que la numérisation, qui a rendu possible l'industrie des traces, est porteuse d'un nouveau modèle industriel constitutif d'une économie de contribution, reconstituant des savoir-faire, des savoir-vivre et des savoir-conceptualiser, et formant ainsi un nouvel âge du soin.

Cette tracéologie computationnelle et industrielle se présente aujourd'hui, à travers la gouvernementalité algorithmique, comme l'accélération, la cristallisation et la précipitation de l'insolvabilité, du discrédit, de la désindividuation et de l'entropie généralisée.

Est-il possible qu'un renversement s'opère, par lequel la trace redeviendrait un objet social d'investissements ?

Dans la société automatique, **des réseaux numériques dits sociaux** canalisent les expressions comportementales en les soumettant à des protocoles obligatoires. Les individus psychiques s'y plient, attirés par l'effet de réseau, hautement mimétique. Ainsi se constitue une nouvelle forme de **foule conventionnelle**, au sens que Freud[20] donnait à cette expression. La foule

---

[17] En 1905, Freud explore dans la perversion fétichiste ce qu'il appellera plus tard l'économie libidinale (*Trois essais sur la vie sexuelle. Fragments d'une analyse d'une hystérie et autres textes*).

[18] –et cela essentiellement à partir de la révolution conservatrice engagée dans les années 1980,

[19] la télévision joue le rôle de mécanisme de régulation, introduisant des effets jusqu'alors inconnus d'assujettissement et de supervision, avec la captation destructrice de l'attention et du désir des consommateurs

[20] « Psychologie des foules et analyse du moi » in *Essais de psychanalyse.* Texte commenté par Stiegler dans La *Télécratie contre la démocratie*.

psychologique est un être provisoire, composé d'éléments hétérogènes pour un instant soudés, absolument comme les cellules d'un corps vivant forment par leur réunion un être nouveau manifestant des caractères fort différents de ceux que chacune de ces cellules possède. Freud montre qu'il existe aussi des foules artificielles, ou conventionnelles, qu'il analyse à travers les exemples de l'Église et de l'armée.

Au XXe siècle, et à partir des années 1920, les industries de programmes audiovisuels forment, à travers les programmes qu'elles diffusent en masse, de telles foules artificielles. Comme masses, ces foules deviennent le mode d'être ordinaire et permanent des démocraties industrielles, qui deviennent des télécraties industrielles. Freud ne pouvait pas voir en 1921 la possibilité, qui sera systématiquement exploitée à travers la radio par Goebbels et Mussolini, de constituer des foules artificielles par des technologies relationnelles[21]. Freud ne connut jamais la télévision, qui met puissamment en œuvre la pulsion scopique en la combinant à la puissance régressive des foules artificielles.

Quant à nous, nous découvrons le mimétisme automatisé basé sur l'effet de réseau et les boucles de rétroaction produites en temps réel par les mégadonnées (*big data).*

Engendrées par la rétention tertiaire numérique, les foules artificielles connectées constituent l'économie du *crowd sourcing*[22]. Les technologies des mégadonnées (*big data)* consistent pour une très large part à l'exploitation des potentialités du *crowd sourcing* sous ses très diverses formes.

Si quelqu'un comme Chris Anderson peut prétendre que les *big data* annoncent la fin de la théorie[23], c'est parce que les rétentions tertiaires numériques et les algorithmes, qui permettent de les produire aussi bien que de les exploiter, rendent possible le court-circuit de la raison prise de vitesse par le discernement, l'entendement[24] devenu une faculté analytique automatisée. Cette prolétarisation est un état de fait. Est-il inéluctable ? Stiegler soutient que non.

Le numérique, comme toute nouvelle forme de technique, constitue un nouveau ***pharmakon***. Il est nécessairement toxique tant que de nouvelles thérapeutiques ne sont pas prescrites. La prescription thérapeutique constitue les savoirs comme règles pour prendre soin du monde. Elle est de la responsabilité du monde scientifique, artistique, juridique, religieux, de la vie de l'esprit en général et des citoyens quels qu'ils soient, et, en premier lieu, de ceux qui prétendent les représenter. La prolétarisation des esprits, et plus précisément la prolétarisation des facultés noétiques de théorisation et de délibération scientifiques, morales, esthétiques et politiques caractérise aussi bien le facteur déclenchant que le facteur résultant de la crise de 2008. Cette métamorphose[25] semble rendre impossible le travail critique, les savoirs théoriques étant les savoirs critiques. Cette période de souffrance s'apparente au stade de la chrysalide.

---

[21] Les stations de radio ne se répandirent largement en Europe qu'à partir de 1923, la première station de radiophonie ayant été créée aux États-Unis par R.C.A. en 1920.

[22] Wikipedia présente ainsi le *crowdsourcing* : « Le *crowdsourcing*, ou externalisation ouverte ou production participative, est l'utilisation de la créativité, de l'intelligence et du savoir-faire d'un grand nombre de personnes, en sous-traitance, pour réaliser certaines tâches traditionnellement effectuées par un employé ou un entrepreneur. Ceci se fait par un appel ciblé (quand un niveau minimal d'expertise est nécessaire) ou par un appel ouvert à d'autres acteurs. Le travail est éventuellement rémunéré. Il peut s'agir de simplement externaliser des tâches ne relevant pas du métier fondamental de l'entreprise, ou de démarches plus innovantes. C'est un des domaines émergents de la gestion des connaissances.

[23] « la technologie des big data désignant le calcul intensif portant sur des données massives, où le traitement des données que sont les rétentions tertiaires numériques se produit en temps réel (à la vitesse de la lumière), à des échelles globales de plusieurs centaines de milliards de data , et à travers des dispositifs de capture implantés sur l'ensemble de la planète dans à peu près tous les dispositifs relationnels qui constituent une société »

[24] Au sens où l'entendait Kant.

[25] Stiegler préfère employer le terme de métamorphose pour traduire l'esprit post-larvaire dans lequel nous laisse cette crise.

Mais ce trouble planétaire peut aussi être considéré sous l'angle d'une nouvelle inquiétude qui, si elle ne tournait pas à la panique, pourrait être à l'origine d'une nouvelle intelligence de la situation, engendrant de nouveaux critères et de nouvelles catégories. Cette nouvelle intelligence serait celle qui, renversant la logique toxique du *pharmakon*, en ferait l'avènement d'un nouvel âge industriel constituant une société automatique fondée sur la **déprolétarisation**. La critique introduirait une **bifurcation** noétique dans la métamorphose, intervenant dans le processus métaphorique qu'est le vivant pour le dénaturaliser, le désautomatiser et, par-là, le néguanthropiser.

Pour aboutir à une socialisation, c'est-à-dire à une individuation collective, tout nouveau *pharmakon*, nécessite la formation de nouveaux savoirs, qui sont de nouvelles thérapeutiques de ce nouveau *pharmakon***.** Par ces savoirs se constituent de nouvelles façons et raisons de faire, de vivre et de penser. Le problème avec le stade actuel de la prolétarisation est son caractère intrinsèquement entropique. Il épuise les ressources qu'il exploite : les individus psychiques et les individus collectifs. Au sens strict du terme, il les conduit à leur désintégration. Cette désintégration commença lorsque le consumérisme eut détruit les processus d'idéalisation et d'identification en soumettant toutes les singularités à la **calculabilité**. Le marketing fut contraint de solliciter et d'exploiter directement les pulsions, à défaut de pouvoir capter des désirs qui n'existaient plus parce que tous leurs objets, étant devenus des **produits prêts à consommer** ***(ready-made commodities)***, ils ne consistaient plus. La société automatique tente à présent de canaliser, de contrôler et d'exploiter ces dangereux automatismes que sont les pulsions en les soumettant à de nouveaux dispositifs eux-mêmes automatiques, qui capturent les automatismes pulsionnels en les prenant de vitesse, devenant des dispositifs de capture des expressions comportementales.

Le modèle du **logiciel libre** constitue au contraire une économie industrielle fondée sur la déprolétarisation. Avant même l'apparition du Web, Internet, qui en est l'infrastructure, milieu associé contributif et dialogique, a permis le développement d'un nouveau modèle industriel de production algorithmique de logiciels où les utilisateurs des programmes en sont par principe et en droit des praticiens, en cela qu'ils contribuent à l'individuation des logiciels. Leurs pratiques, qui de ce fait ne sont plus de simples usages font évoluer les logiciels eux-mêmes. L'économie du logiciel libre, tout comme le milieu technique constitué par la norme IP qui rend compatibles tous les réseaux numériques et par laquelle peut se former le réseau de réseaux appelé Internet, constitue ainsi un facteur d'apparition de **l'économie contributive** qui fournit les concepts d'un nouveau modèle industriel.

Mais Internet est un *pharmakon* qui peut, à l'opposé, devenir une technique d'hypercontrôle. Depuis l'apparition du ***social engineering***, le traitement automatique des données personnelles issues des réseaux sociaux consiste à court-circuiter toute singularité qui pourrait se former au niveau de l'individu collectif et à transformer les singularités individuelles en particularités individuelles. En effet, à la différence du singulier qui est incomparable, le particulier est calculable, c'est-à-dire manipulable et soluble dans ces manipulations.

3. États de choc, états de fait, états de droit

Depuis la révolution industrielle, la diversification des objets techniques n'a cessé de s'intensifier. Au cours du XXe siècle, la guerre entre les innovations technologiques est devenue le principe élémentaire de l'évolution économique. La **destruction créatrice** n'a cessé d'affecter les organisations sociales et de créer des **états de choc** plus ou moins bouleversants. Des acteurs économiques, généralement nouveaux, saisissent les opportunités, détruisent les situations acquises par les acteurs sociaux issus du choc précédent. Ils installent un **état de fait** en avance de phase sur le droit. C'est ainsi que le système technique désajuste les systèmes sociaux. L'état de choc provoqué en 1993 par la création du Web généralisant

l'écriture réticulaire entre tous les habitants solvables de la Terre a incommensurablement amplifié la stratégie du choc affirmant en 1979 qu'il n'y aurait pas d'alternative à la destruction de la puissance publique.

Le dépassement de cet état de fait passe par la **reconstitution d'un état de droit**. Elle suppose la reconsidération de la différence du fait et du droit. Différence qui[26] est à l'origine commune de l'état de droit, de la philosophie et de la science comme distinction originellement et par principe du théorique et de l'empirique. Ce qui doit être reconsidéré par rapport à la tradition juridique, philosophique et épistémologique tient à ce que la différenciation du droit et du fait est conditionnée par la rétention tertiaire. La rétention tertiaire littérale est la condition sine qua non de l'émergence simultanée du droit et du savoir rationnel reconfigurant tous les savoirs dès lors conçus à partir de l'expérience de la vérité, argumentée selon le canon de la démonstration géométrique[27].

La rétention tertiaire littérale constitue l'espace public en tant que tel, espace de l'expression par des traces spatialisées accessibles à tous ceux qui forment le public. L'individuation de l'espace public est conditionnée par la formation de chaque citoyen dans l'école (le *skholeion*) où il se forme à la lettre, par intériorisation (lire) et extériorisation (écriture). Intériorisation et extériorisation supposent l'acquisition de cette compétence comme nouvel automatisme écrit dans l'organe cérébral par l'apprentissage.

Le passage du stade toxique où le *pharmakon* numérique détruit les systèmes sociaux qui l'ont engendré à un **état de droit curatif** suppose deux choses à la fois : de nouvelles notions de ce qui constitue le droit en toute discipline rationnelle[28] ; de nouvelles notions de ce qui constitue le droit commun à tous les citoyens.

La capacité théorique et pratique à faire la différence entre le fait et le droit constitue la raison[29]. C'est pourquoi la prolétarisation de la vie de l'esprit ruine le droit et ne peut mener qu'à la barbarie. C'est ce qui se manifeste, de la façon sans doute la plus évidente, dans le développement conjugué des drones et des *big data* mis au service de la détection automatique des « suspects », c'est-à-dire de personnes dont le comportement est en corrélation[30], selon des calculs statistiques, avec celui de terroristes. Terroristes que ces nouvelles armes automatiques, les drones, permettent d'éliminer par une violence d'État qui, ne répondant à aucun droit de la guerre, répand le non-droit d'une police automatisée déterritorialisée et aveugle[31]. La liquidation du droit est elle-même directement liée à l'élimination du sacrifice, sans lequel il n'y a pas de guerrier, et par où le soldat qui a vaincu récolte plus que sa solde, la gloire. Le savoir suppose aussi la capacité d'un sacrifice de soi, qui n'est plus la mort qui trempe la gloire, mais un sacrifice noétique intermittent qui confère comme la mort ce que les Grecs appelaient le *kléos*, dont la soif de « réputation » contemporaine que les réseaux sociaux prétendent étancher chez leurs contributeurs est une version altérée.

L'automatisation intégrale, rendue possible par la rétention tertiaire numérique, en court-

---

[26] comme régime d'individuation psychique et collective

[27] C'est en raison de cette origine que l'on peut parler de « loi » en science.

[28] Chaque discipline définit les critères de droit scientifiques, certifiés par les pairs, par lesquels elle transforme un état de fait en un état de droit, une donnée empirique en une donnée théorique. Les avancées de toute science consistent en inventions de nouveaux critères, par où s'opèrent des changements de paradigme, et constituent une invention catégoriale.

[29] Kant

[30] En probabilités et en statistiques, étudier la corrélation entre deux ou plusieurs variables aléatoires ou statistiques numériques, c'est étudier l'intensité de la liaison qui peut exister entre ces variables. Le fait que deux variables soient « fortement corrélées » ne démontre pas qu'il y ait une relation de causalité entre l'une et l'autre. Le contre-exemple le plus typique est celui où elles sont en fait liées par une causalité commune.

[31] Voir Grégoire Chamayou, *Théorie du drone*, La Fabrique, 2013.

circuitant toutes les possibilités thérapeutiques de désautomatisation, désintègre cette double expérience sacrificielle. Elle opère cette désintégration à la fois et du même mouvement du côté des guerriers et du côté des scientifiques. Le savant ne combat plus pour aucune consistance, ni contre aucune inconsistance : **il ne sait plus rien de consistant**. Tout comme le soldat qui n'a plus besoin de se battre, devenant le contrôleur de systèmes automatiques de télé-action meurtrière.

La désintégration généralisée[32] est engendrée par **l'intégration automatisée du système technique désormais numérique de part en part** à travers des standards, des normes de compatibilité, des formats d'échange, des formats de données, des plug-in[33], etc. Tout cela inclut l'ensemble des éléments du milieu **hyperindustriel** via les puces RFID[34] et autres systèmes d'identification, de tags et d'autotraçabilité.

Le numérique permet d'unifier tous les automatismes[35] en implantant du producteur au consommateur des capteurs et des actionneurs et les logiciels afférents par l'intermédiaire du produit. Les systèmes de conception assistée par ordinateur simulent et prototypent en images de synthèse et par impressions 3D sur la base d'automatismes cognitifs. Les robots sont commandés par des logiciels qui traitent des pièces détachées taguées par la technologie RFID. La conception[36] intègre le *crowd sourcing* comme le marketing est fondé sur les technologies de réseau et leurs effets. La logistique et la distribution sont devenues des systèmes de téléguidage à partir de l'identification numérique via l'«Internet des objets»[37]. La consommation est basée sur le social networking, etc.

Cette complète intégration du système technique par le numérique rend possible l'intégration fonctionnelle des automatismes biologiques, psychiques et sociaux, et c'est dans ce contexte que se développent le neuromarketing comme la neuroéconomie. Cette intégration fonctionnelle conduit du côté de la production à une robotisation totale qui ne désintègre pas seulement la puissance publique, les systèmes sociaux et éducatifs, les relations intergénérationnelles et conséquemment les structures psychiques. C'est le système économique industriel lui-même qui fut à la base du salariat en tant que critère répartiteur du pouvoir d'achat et formateur des marchés de masse capables d'absorber les produits du modèle consumériste, qui est en cours de désintégration, devenant fonctionnellement insolvable parce que fondamentalement irrationnel.

Une nouvelle rationalité économique peut et doit conduire :

- à un renforcement des savoirs, de leur partage, de leur intériorisation et de leur individuation facilitée par les automates ;
- à une renaissance du travail[38] rendue possible par la disparition de l'emploi, du salariat et du gouvernement par les impératifs d'augmentation du pouvoir d'achat, ce que depuis Keynes on appelle la croissance (*growth*).

---

[32] des savoirs, des pouvoirs, des modèles économiques, des systèmes sociaux, des structures psycho-relationnelles élémentaires et des relations intergénérationnelles, du système climatique

[33] En informatique, un *plugin* ou *plug-in*, aussi nommé module d'extension, module externe, greffon, plugiciel, ainsi que *add-in* ou *add-on* en France, est un paquet qui complète un logiciel hôte pour lui apporter de nouvelles fonctionnalités. (Wikipedia).

[34] La radio-identification, le plus souvent désignée par le sigle RFID (de l'anglais radio frequency identification), est une méthode pour mémoriser et récupérer des données à distance en utilisant des marqueurs appelés « radio-étiquettes » (« RFID tag » ou « RFID transponder » en anglais). (Wikipedia).

[35] technologiques mécaniques, électromécaniques, photo-électriques, électroniques, etc.

[36] Le design

[37] L'Internet des objets représente l'extension d'Internet à des choses et à des lieux du monde physique. Il représente les échanges d'informations et de données provenant de dispositifs présents dans le monde réel vers le réseau Internet. Troisième évolution de l'Internet, baptisée Web 3.0.

[38] Sous la forme de ce qu'Arendt appelle l'œuvre et l'action

4. La destruction de la faculté de rêver

À partir des années 1980 le tournant néolibéral s'appuie sur l'exploitation conjuguée des médias de masse, de la micro-informatique naissante et de la télématique. Toute nouveauté technologique est mise au service d'infrastructures instaurant un **régime 24/7**[39] où il est impossible de prendre le moindre moment de répit ou de pause pour mettre en perspective sur la longue durée des préoccupations ou des projets transindividuels. Ces infrastructures 24/7 qui ne s'arrêtent jamais, où il n'existe pas de pause, et où ce sont la décision et la réflexion qu'il s'agit de rendre superflues, connectent en permanence les individus à des ressources en ligne qui court-circuitent la vie quotidienne en la vidant de sa quotidienneté, c'est-à-dire de sa familiarité : qui l'anonymisent.

Cette intégration des individus psychiques dans les routines standardisées et grammatisées – et, à travers elles, dans le système technique dont ces individus psychiques deviennent une fonction technique comme foules conventionnelles numériques au sein d'un milieu techno-géographique où l'humain est devenu un organe fonctionnel – est une **désintégration** des individus psychiques. Une participation réciproque du psychique et du collectif n'est possible qu'à la condition que l'individuation psychique ne puisse pas être réduite à l'individuation collective, c'est-à-dire : à la condition que le singulier ne puisse pas être réduit au particulier (au calculable) – ne puisse pas être court-circuité, devancé et nié par l'opération de calcul effectuée sur ses traces. C'est une dissolution du psychique dans le collectif qui se produit dans les foules conventionnelles numériques.

Le capitalisme 24/7, totalement computationnel, est conçu comme **pouvoir de totalisation**. Il prétend imposer par ses opérations une société automatique sans possibilités de désautomatisations, sans possibilités de théories, sans pensée. Toute pensée est un pouvoir effectivement exercé de désautomatiser et, en cela, un pouvoir de rêver exercé à travers des exercices dont relèvent les techniques de soi en général, et en particulier comme pratiques disciplinées des **supports de mémoire** (***hypomnémata)***, mais aussi les songes scientifiques tels que Bachelard les rêve, les conçoit et les pratique.

Le rêve est ce qui articule une époque faite d'automatismes hérités, formant un fond préindividuel, avec les pouvoirs d'individuation et d'invention les plus improbables (incalculables) où se produisent les tournants et bifurcations. C'est ce que le capitalisme 24/7 tend à éliminer en nous privant de fait du droit de rêver, et même de dormir, en anéantissant toute forme d'intermittence, et donc tout temps de la pensée. Au nom du développement technologique et de l'innovation, il impose le maintien calculé d'un état de **transition permanente** d'autant plus efficace qu'il est auto-suggestif. Il trouve sa source dans ce que Joseph Schumpeter a décrit comme une destruction créatrice, dont l'État-providence[40] était un état de droit consolidé à l'échelle internationale[41].

C'est cet état de droit que la révolution conservatrice a liquidé en vue de restaurer un état de fait permettant de reconstituer un taux de profit qui était au début des années 1970 au plus bas. Il a imposé **une guerre économique mondiale entre les nations, appelée mondialisation**, en exploitant les médias audiovisuels devenant eux-mêmes mondiaux. Dans la période précédente, ces industries de l'imaginaire constituaient une industrie du rêve mise au service du capital : Hollywood était l'usine à rêves. Le tournant néoconservateur en fera

[39] 24/7 est l'abréviation pour « 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 ». Dans le commerce et l'industrie, cela signifie que le service est toujours disponible, peu importe le jour ou l'heure.

[40] le *welfare state* de Roosevelt et Keynes

[41] telle que l'interprète Alain Supiot

une industrie des cauchemars par une exploitation systématique des pulsions[42], faute de pouvoir encore lier celles-ci en désir. À partir de 1993, avec la réticulation numérique, et après l'effondrement définitif du bloc de l'Est, la révolution conservatrice fera place au libertarianisme ultralibéral exploitant mimétismes, exhibitionnismes et voyeurismes par les médias numériques formant les nouvelles foules conventionnelles.

La fable[43] de la transition permanente voudrait nous faire croire qu'une constante transformation accélérée du monde par l'innovation technologique, elle-même commandée par le marketing spéculatif, est inéluctable, et que *There is no alternative (***TINA***)*. S'opposer à cette fable, c'est affirmer qu'en effet nous vivons une transition et qu'on peut l'appréhender à partir de la métaphore de la métamorphose. Ce n'est pas une simple transition technologique[44], mais une chrysalide organologique à trois dimensions constituant trois individuations corrélées, c'est-à-dire s'accomplissant à travers un processus de transindividuation psychique, technique et social, cependant qu'entre ces trois dimensions, et à l'intérieur de chacune d'elles, il y a des conflits.

Il y a évidemment une transition, et elle est entre **deux modèles industriels** :

- le **consumérisme**, fondé sur le taylorisme, les industries culturelles et l'État providence (*welfare state*) conçu comme redistribution directe et indirecte des gains de productivité sous forme de salaires pour des employés à la fois producteurs et consommateurs, c'est-à-dire dotés d'un pouvoir d'achat ;
- une **société intégralement automatisée** où il n'y a plus d'emploi, ni donc de pouvoir d'achat obtenu par un salaire, ni donc de producteur/consommateur, et qui doit de toute évidence instituer un nouveau processus de redistribution. Redistribution non pas du pouvoir d'achat, mais du temps. Le temps de constituer des savoirs et notamment des savoirs d'achat régissant les valeurs d'usage et les valeurs d'échange en fonction de valeurs pratiques et sociétales.

Parmi les transformations technologiques, certaines provoquent des changements de système technique. C'est le cas avec la technologie numérique. Et parmi les changements de système technique, certains provoquent des changements de **civilisation** : c'est le cas de l'écriture manuscrite et de l'imprimerie, et c'est aussi le cas du système technique numérique. Mais cette transformation fait, aussi, certainement apparaître une **nouvelle forme de vie humaine** au sens où en apparurent à l'époque du Paléolithique supérieur puis avec le Néolithique[45]. Une transformation d'une telle ampleur est tellurique au sens où elle bouleverse les fondements de la vie dans tous ses aspects, et pas seulement de la vie des êtres humains. C'est ce que l'on appelle l'Anthropocène.

Pour Stiegler il est encore temps de penser, de rêver les conditions de réalisation de ses rêves, dans le monde contemporain. Cela passe par une pensée nouvelle des automatismes et de la désautomatisation, dans laquelle les automates viendraient servir la désautomatisation, ce qui est une question de conception des systèmes et infrastructures fondés sur les rétentions tertiaires numériques. Cela doit se produire parce que le capitalisme totalement computationnel est structurellement autodestructeur, c'est-à-dire absolument entropique.

---

[42] et des pulsions de destruction

[43] un *storytelling*

[44] et ce tout d'abord du fait qu'il n'y a jamais rien de simplement technologique

[45] Le Néolithique est une période de la Préhistoire marquée par de profondes mutations techniques, économiques et sociales, liées à l'adoption par les groupes humains d'un modèle de subsistance fondé sur l'agriculture et l'élevage, et impliquant le plus souvent une sédentarisation. Les principales innovations techniques sont la généralisation de l'outillage en pierre polie, la poterie, ainsi que le développement de l'architecture. Dans certaines régions, ces mutations sont telles que certains auteurs considèrent le Néolithique comme le début de la Protohistoire. (Wikipedia)

C'est notre responsabilité de créer les conditions d'installation d'une dynamique néguentropique à partir de ce potentiel contemporain d'automatisation et de désautomatisation.

5. Pris de vitesse : la génération automatique des protentions

Au cours des dix dernières années, la **rétention tertiaire** numérique a apporté un pouvoir sans précédent d'intégration des automatismes autant que de désintégration des individus (psychiques et collectifs). Elle a transformé en profondeur l'organisation de la consommation en exploitant l'effet de réseau et le calcul intensif sur les mégadonnées (*big data*)[46]. Cette réticulation[47] s'inscrit beaucoup plus en profondeur avec l'Internet des objets[48]. Elle constitue l'infrastructure des **villes intelligentes** (***smart cities***) [49] qui se banaliseront. Mais surtout, au cours des dix prochaines années, ce pouvoir d'intégration numérique va aboutir à une **généralisation de la robotisation dans tous les secteurs économiques**.

L'automatisation intégrale et généralisée remet en cause le droit et le devoir de travailler, sous la forme, prise depuis le XXe siècle, de l'emploi, du salariat et du pouvoir d'achat garantissant la pérennité du système de production fondé sur le modèle taylorien.

Dans ce contexte, la néguentropie[50] doit découler d'une innovation sociale réinventant les ajustements entre systèmes sociaux et système technique. Ajustement selon un modèle où ce ne sont plus le système économique et l'innovation technologique qu'il impose qui prescrivent le social, mais **l'innovation sociale** qui, fondée sur une autre économie[51] et sur une réinvention de la politique[52], prescrit l'innovation technologique en interprétant les tendances techniques.

La performativité[53] des automatismes algorithmiques conduit à une destruction des circuits de transindividuation formés par le concert des individus psychiques. Elle aboutit à la liquidation de ce que Simondon décrivait comme des processus fondés sur ce qu'il appelle la **disparation**. En physiologie de la perception optique, la disparation désigne la différence entre les images rétiniennes de chaque œil, cette différence entre deux sources bidimensionnelles formant une troisième dimension par où l'organe de la vision perçoit le relief. Cette **mise en relief** est essentielle aux processus d'individuation collective, et plus généralement à la formation du transindividuel.

Toutes les choses que les automatismes nous dispensent de faire et qu'ils nous désapprennent sont autant d'occasions perdues de venir à notre propre rencontre tout en venant à la rencontre du monde. Il en résulte le sentiment d'une **insipidité de l'existence** sans nom ni précédent[54]. C'est découvrir que tout acte, tout « être au monde », tout « être ensemble » est privé de ces savoirs (faire, vivre, concevoir). Savoirs qui font le monde comme ensemble de ceux qui

---

[46] à travers le *crowd sourcing*, fondé lui-même sur le *cloud computing*, le *social networking*

[47] mise en réseau

[48] L'internet des objets désigne des objets connectés aux usages variés, dans le domaine de la e-santé, de la domotique ou de la mesure de soi. Il est en partie responsable d'un accroissement exponentiel du volume de données générées sur le réseau, à l'origine du *Big Data*.

[49] L'expression « ville intelligente », traduction de l'anglais smart city, désigne une ville utilisant les technologies de l'information et de la communication pour « améliorer » la qualité des services urbains ou encore réduire ses coûts. Ce concept émergent désigne un type de développement urbain apte à répondre à l'évolution ou l'émergence des besoins des institutions, des entreprises et des citoyens, tant sur le plan économique, social, qu'environnemental (wikipedia).

[50] constituant une néguanthropie ouvrant l'âge du Néguanthropocène

[51] l'économie contributive

[52] conçue comme thérapeutique

[53] La performativité est le fait pour un signe linguistique (énoncé, phrase, verbe, etc.) d'être performatif, c'est-à-dire de réaliser lui-même ce qu'il énonce, c'est-à-dire que produire (prononcer, écrire) ce signe produit en même temps l'action qu'il décrit. Par exemple, le simple fait de dire « je promets » constitue une promesse.

[54] déjà notée par Arendt dans *Condition de l'homme moderne* (1958).

savent y être et y devenir, en projetant ce qui, au-delà du devenir entropique, ouvre un avenir néguentropique[55].

L'enjeu noétique devient alors de faire que l'automatisation (de mes appareils techniques aussi bien que des gestes automatiques qu'ils m'imposent d'intérioriser comme circuits neuronaux et d'accomplir en situation[56]) soit conçue, étudiée et cultivée pour **dégager des temps d'intermittences** plus riches en expériences et en apprentissages que les pratiques auxquelles elle substitue un automate.

Nous déchargeant des contraintes comportementales d'apprentissage d'une époque pour les remplacer par d'autres, plus riches, qui conservent la mémoire des expériences pratiques disparues sur un mode transformé en expérience nouvelle par la nouvelle époque.

6. Dans le Léviathan électronique en fait et en droit

La destruction de la signification par le système technique numérique est fondée sur l'élimination des processus de disparation décrit comme suit par Simondon. Chaque rétine est couverte d'une image bidimensionnelle. L'image gauche et l'image droite sont disparates. Elles représentent le monde vu de deux points de vue différents. Certains détails masqués par un premier plan dans l'image gauche sont, au contraire, démasqués dans l'image droite, et inversement. Il n'y a pas une troisième image optiquement possible qui réunirait ces deux images. Elles sont par essence **disparates** et non superposables dans l'axiomatique de la bidimensionnalité. Pour qu'elles fassent apparaître une cohérence qui les incorpore, il faut qu'elles deviennent les fondements d'un monde perçu à l'intérieur d'une axiomatique en laquelle la disparation devient précisément l'indice d'une dimension nouvelle.

Le Web a connu à ce jour deux époques. La première caractérisée par les liens hypertextuels et les sites Web. La deuxième, celle des blogs, des moteurs de recherche permettant de les valoriser, de la recommandation et de la réputation fondées sur l'effet de réseau et intégrées fonctionnellement par des plateformes.

La réduction de la tridimensionnalité et du relief résulte de la stérilisation des technologies participatives et collaboratives, éléments potentiels d'une organologie et d'une société contributives. Sur Internet, les choix d'infrastructures logicielles sont, en effet, plus contraignants pour les utilisateurs que les interdits juridiques[57].

Une troisième époque du Web devrait apparaître. Fondée sur une organologie nouvelle, elle mettrait en œuvre une invention supplémentaire conçue comme technologie politique. Elle aurait pour objet de faire réapparaître de la disparation, et de de fournir les instruments **d'interprétation** de cette disparité.

Le Léviathan[58] contemporain est planétaire, fruit de la traçabilité réticulaire et interactive du capitalisme 24/7. Cette traçabilité s'opère en prenant de vitesse les rétentions que produit la conscience, c'est-à-dire en lui proposant des protentions **préfabriquées** et cependant individualisées ou personnalisées. C'est une rupture radicale et sans précédent. Les sélections rétentionnelles sont prises de vitesse par des rétentions et des protentions tertiaires préfabriquées sur mesure via les technologies d'établissement de profils[59] et de saisie

[55] et néguanthropologique

[56] par exemple en situation de conduite automobile

[57] Dominique Cardon

[58] Le Léviathan, ou Traité de la matière, de la forme et du pouvoir d'une république ecclésiastique et civile, est une œuvre écrite par Thomas Hobbes, publiée en 1651, qui constitue un des livres de philosophie politique les plus célèbres. Il tire son titre du monstre biblique. Cet ouvrage traite de la formation de l'État et de la souveraineté.

[59] User profiling

automatique[60], et par les traitements en temps réel et les effets de réseau associés.

Si la vitesse moyenne d'un influx nerveux circulant entre l'organe cérébral et la main tourne autour de 50 mètres par seconde, les rétentions tertiaires numériques réticulées peuvent circuler à 200 millions de mètres par seconde sur les réseaux de fibres optiques, soit quatre millions de fois plus rapidement.

La question est alors de configurer le nouveau *pharmakon* que constitue la rétention tertiaire numérique, non seulement par des prescriptions thérapeutiques, mais par son paramétrage organologique. L'écriture réticulaire du Web est définie par des protocoles, normes et standards issus de recommandations. La réticulation des rétentions tertiaires numériques, principe du Web, devrait à l'avenir être mise au service d'une invention catégoriale assistée par les automates et fondée sur une désautomatisation collective reconstituant les processus de **disparation**.

Une organisation de la société automatique, fondée sur un **revenu contributif d'intermittence**, devrait être préalablement expérimentée sur des territoires volontaires, où les jeunes générations, catastrophiquement frappées par le chômage de masse hérité d'un siècle révolu, devraient être incitées à se saisir des possibilités inouïes offertes par une société automatique de droit, et non de fait.

7. À propos du temps disponible pour la génération qui vient

L'hominisation commence avec et comme **la technicisation de la vie**. Les organes biologiques de l'être vivant technique ne suffisant pas à garantir sa survie, cette nouvelle forme de vie doit inventer des organes artificiels qui, en retour, reconfigurent[61] l'organe cérébral. Elle fait ainsi apparaître la **mémoire épiphylogénétique**[62], technique et artificielle qui constitue les premières formes de rétentions tertiaires il y a environ trois millions d'années. Beaucoup plus tard, il y a au moins quarante mille ans, à partir du Paléolithique supérieur, apparaissent les rétentions tertiaires mnémotechniques à proprement parler. Après le Néolithique arrivent les supports de mémoire (*hypomnémata)* comme systèmes de numération, abaques, éphémérides, calendriers, formes diverses de l'écriture idéographique, etc.

Une **individuation**[63] technique ne peut s'accomplir que dans la mesure où elle engendre des individuations psychiques formant elles-mêmes des individuations collectives. D'intégration elle devient désintégration lorsque elle se fait au détriment des individuations psychiques et collectives. Ce qui arrive et se généralise aujourd'hui.

La prolétarisation du travail manuel commence à la fin du XVIIIe siècle, lorsque apparaissent les rétentions tertiaires machiniques issues des formalisations automatiques du mouvement (Vaucanson) et de la motricité thermique(Watt). La transformation des matières[64] en quoi consistent les individuations psychiques, techniques et collectives se désintègre. Le capitalisme industriel instaure le salariat, l'emploi. Les rétentions produites par le travail ne

---

[60] Autocompletion. En informatique, le terme complétion est l'anglicisme employé pour le complètement automatique de la saisie au clavier, c'est-à-dire l'aide à la saisie d'informations dans un champ lié à une source de données. Exemple : en tapant dans le champ, une suite de lettres, une liste de mots commençant par cette séquence sera proposée à l'utilisateur. (Wikipedia)

[61] « organologisent » écrit Stiegler

[62] la mémoire épiphylogénétique, qui n'est ni génétique, ni somatique, est constituée par l'ensemble des techniques et mnémotechniques nous permettant d'hériter d'un passé qui n'a pourtant pas été vécu.

[63] L'individuation humaine est la formation, à la fois biologique, psychologique et sociale, de l'individu toujours inachevé. L'individuation humaine est triple, c'est une individuation à trois brins, car elle est toujours à la fois psychique (« je »), collective (« nous ») et technique (ce milieu qui relie le «je » au « nous », milieu concret et effectif, supporté par des mnémotechniques). Cet « à la fois » constitue en grande partie l'enjeu historique et philosophique de la notion d'individuation.

[64] L'œuvre dirait Arendt

passent plus par les cerveaux des producteurs, qui ne sont plus eux-mêmes individués par le travail, et qui ne sont donc plus porteurs et producteurs de savoir-faire. Pures forces de travail désingularisées, ils deviennent une marchandise substituable à une autre semblable sur le marché de l'emploi.

« La révolution industrielle moderne est fatalement conduite à dévaloriser le cerveau humain. L'homme moyen, qui ne dispose que de capacités médiocres, ou de moins encore, n'a plus rien à vendre qui puisse inciter quiconque à l'acheter. » Près de soixante-dix ans après cette prophétie[65], la **bêtise systémique** frappe désormais tout un chacun dans le capitalisme 24/7. Plus on monte dans la hiérarchie, plus cela semble frappant. Il semble n'y avoir plus que des hommes moyens, au moment même où de nouvelles oligarchies prétendent s'excepter de l'ordinaire par des voies purement technologiques[66].

Cette stupidité fonctionnelle, spécifique de ceux que l'on appela les ouvriers spécialisés, est désormais à l'œuvre, via la gouvernementalité algorithmique, chez les traders et autres professions intellectuelles. Elle caractérise désormais tout employé qui ne peut pas et ne doit pas produire de rétentions secondaires collectives. Il paramètre les machines qui mettent en œuvre des rétentions secondaires collectives conçues, standardisées, normalisées et implémentées dans les organes automatisés. Les rétentions secondaires collectives sont transformées en rétentions tertiaires machiniques ou technologiques et deviennent invisibles, impensables, sans pilote et sans raison.

Au XXIe siècle, lorsque aux industries culturelles analogiques se substitue la réticularité numérique du capitalisme 24/7, les consommateurs prolétarisés, fonctionnellement intégrés au système technique computationnel, et désintégrés psychiquement et socialement, peuvent se substituer aux prolétaires producteurs ou aux agents de services, et devenir eux-mêmes agents auxiliaires d'organes artificiels d'information, de décision et de production désormais complètement automatisés.

Effet accentué et généralisé par l'ouverture au public planétaire, en 1993, du réseau Internet par l'intermédiaire du Web et des infrastructures appropriées avec pour conséquence la réticulation totale des territoires, par les voies les plus diverses, même dans les déserts.

Ce destin est celui de la fin de l'emploi, de l'inutilité structurelle de l'employé, et donc de l'inéluctable dépérissement du salariat. Cette fin constitue la question première qui se pose aux forces politiques, qu'elles le veuillent ou non, au capital et aux représentants du monde du travail.

La requalification de la question théorique du travail et sa réinvention pratique doivent être mises au cœur de la reconstitution d'un état de droit et de l'invention d'une puissance publique contributive.[67]

8. Énergies et puissances au XXIe siècle

Il y a une véritable omerta quant à la fin de l'emploi. Parce que rien n'est dit de ce qui vient, mais que tout le monde sent, même si personne ne le sait positivement, en France en particulier, et surtout depuis deux ans, l'extrême droite avance à grands pas. Tant que ce bouleversement ne sera pas projeté collectivement, celle-ci (et ses répondants intégristes) continuera d'avancer partout dans le monde à mesure que se concrétiseront les effets non pensés et subis du bouleversement anthropologique et sociologique le plus colossal que

[65] du fondateur de la cybernétique, Norbert Wiener (1894 - 1964), mathématicien américain.

[66] de Greenspan à la plupart des décideurs et responsables devenus à la fois inconscients et impotents

[67] Stiegler évoque alors la question de l'œuvre mais avec une lourdeur qui contraste avec l'approche lumineuse d'Arendt qu'il semble ignorer.

l'humanité ait jamais connu .

L'unique secteur émergent est celui du savoir, mais il ne va pas créer des emplois. La question est de savoir si le savoir va recréer de la richesse. Une richesse durable, en remplaçant le travail aliéné et salarié par le savoir matérialisé par les machines[68], et en transformant profondément les savoirs dans leur ensemble. Une richesse comme **temps libéré** par un travail de désautomatisation, transformant ainsi la « valeur de la valeur» elle-même.

Le travail libéré et désaliéné, libre de toute condition salariale et de tout emploi du temps associé, doit être un temps libre pour la transindividuation. Il doit consister dans la généralisation des pratiques de loisirs au sens ancien du mot loisir, qui se dit en latin *otium* et en grec ***skholè***. Il doit consister en la généralisation des techniques de soi et des autres, qui sont un travail du soi pour les autres.

Dans une économie contributive fondée sur un revenu contributif, l'*otium* et la *skholè* doivent être cultivés à tous les âges de la vie. Une telle culture est un travail, s'il est vrai que toute activité est une transformation de soi. Et parce que l'individuation psychique en quoi elle consiste n'est effective que si elle participe à la transindividuation collective, c'est nécessairement une transformation des autres.

Le **mal-être contemporain** résulte de la prolétarisation généralisée devenant massivement entropique et il procède de **l'épuisement de deux formes d'énergie** : l'énergie de combustion et l'énergie libidinale.

L'énergie de combustion en fournissant, avec le machinisme industriel, leur puissance aux moteurs remplace le travail de subsistance. L'influx nerveux du prolétaire ne fournit qu'une motricité d'appoint, tant que l'automatisation qui peut aller quatre millions de fois plus vite que lui n'est pas totalement accomplie.

L'énergie libidinale configure toutes les formes de la vie noétique, manuelles aussi bien qu'intellectuelles. La vie noétique est la forme psychosociale de l'individuation. Manuel ou intellectuel, un travailleur est d'abord et avant tout une âme noétique, c'est-à-dire un corps noétique. C'est pourquoi tout bon professionnel est d'abord un amateur, et tout travailleur qui n'est pas désintégré comme une pure force d'un travail réduit à l'emploi forcé de son temps aime son travail.

La fin de l'emploi peut et doit mener à la déprolétarisation du travail, et à sa réinvention, inspirée à la fois par l'organisation du travail dans les communautés du logiciel libre et par le statut de l'intermittence, dans une société où l'emploi tend à devenir le vestige d'une époque révolue, et où le savoir néguanthropique devient la source de la valeur à la fois comme savoir-vivre, savoir-faire et savoir-conceptualiser.

La situation contemporaine de prolétarisation généralisée s'est planétairement avérée constituer en 2008 une économie de l'incurie. Déséconomie généralisée, installant une dissociété intrinsèquement irresponsable systémiquement fondée sur une bêtise systémique et anti-noétique. L'infidélité systémique du consommateur aussi bien que du spéculateur, qui jettent leurs objets, mène au gaspillage énergétique et à l'épuisement de toutes les formes d'énergie – énergies de combustion, c'est-à-dire de subsistance, et énergies libidinales, c'est-à-dire d'existence.

Les énergies de subsistance et d'existence ne redeviendront durables que pour autant qu'elles seront en mesure de reconstituer une noèse dans le contexte pharmacologique contemporain des stades les plus récents de la grammatisation.

Pour Ars Industrialis, la refondation d'une économie libidinale suppose l'installation d'un

[68] produisant une hypermatière d'un type très spécifique

nouveau modèle industriel fondé sur l'économie de la contribution, c'est-à-dire sur un vaste processus de déprolétarisation.

Comme l'énergie solaire, l'énergie libidinale parait inépuisable et intrinsèquement renouvelable. Et pourtant, l'énergie libidinale n'est pas donnée. Elle est le fruit d'un travail social de formation de l'attention que la déformation contemporaine de l'attention délie et libère sous forme d'automatismes pulsionnels extrêmement dangereux. La prolétarisation est aussi ce qui détruit l'attention, rendant inaccessibles non seulement les consistances, mais la jouissance de l'existence, c'est-à-dire aussi de la reconnaissance.

C'est la mort de Richard Durn, survenue le 28 mars 2002, peu de temps avant que Jean-Marie Le Pen fût préféré à Lionel Jospin pour participer au second tour de l'élection présidentielle face à Jacques Chirac, qui conduisit Bernard Stiegler à explorer toutes ces questions. Durn assassina huit conseillers municipaux puis se donna la mort en se jetant par la fenêtre des locaux de la brigade criminelle de Paris où il était interrogé, trois semaines après avoir écrit dans son journal qu'il avait **perdu le sentiment d'exister**.

Nul doute que les candidats au suicide djihadiste souffrent d'une semblable misère.

La déprolétarisation est la condition d'une reconstitution de l'énergie libidinale, qui n'est renouvelable qu'à la condition d'être soignée de ses multiples tendances destructrices. Depuis la destruction destructrice du capitalisme jusqu'aux « martyrs » intégristes.

9. Par-dessus le marché

Dans la gouvernementalité algorithmique, l'espace de publication est le Web qui rend le réseau Internet accessible à tous. Pour qu'un état de droit spécifique se constitue, il faut que le Web, à travers ses formats et langages d'édition, devienne non seulement sémantique[69] mais herméneutique[70] (c'est-à-dire axé sur l'interprétation et permettant de confronter les points de vue et de valoriser les différences[71]). La nécessité qui s'impose est la formation de l'attention à ce qui constitue cette **différenciation entre calculable et incalculable**[72] et la protection contre sa déformation. Formation et protection de l'attention, dans une économie contributive, devraient devenir un travail constant et libre reposant sur un *otium* du peuple basé sur la culture des externalités positives qui ne sont pas issues d'une génération spontanée, comme voudraient nous le faire croire les libertariens de tout poil et de gauche à droite, mais d'une institution : l'institution du droit, déclinable en tout régime de vérité constitutif des circuits de transindividuation de l'époque.

Éduquer ses enfants, c'est ce qu'une mère et un père ou un parent font pour le bonheur de vivre, pour le leur et pour celui de leur enfant. Mais c'est ce qu'à notre époque ils peuvent de moins en moins faire. Ils en sont empêchés par la prise de contrôle des protentions dès les premiers âges de la vie, à travers des dispositifs qui captent l'attention de leurs enfants comme la leur, instaurant une prolétarisation précoce ruinant l'attention et générant une misère immense affective, symbolique, sexuelle, intellectuelle, économique, politique et spirituelle.

Le capitalisme 24/7 canalise et déforme un temps beaucoup plus aliéné que celui de l'emploi salarié et que celui des « loisirs » configuré par les industries culturelles. C'est pourquoi la question n'est pas simplement de donner du « temps libre ». Il faut défendre le modèle de

[69] Le Web sémantique, ou toile sémantique, est un mouvement collaboratif mené par le World Wide Web Consortium (W3C)2 qui favorise des méthodes communes pour échanger des données (Wikipedia).

[70] Herméneutique : théorie, science de l'interprétation des signes, de leur valeur symbolique. « Appelons herméneutique l'ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens » (M. Foucault, Les Mots et les choses, Paris, Gallimard, 1966, p. 44).

[71] C'est moi qui précise

[72] incalculable qui peut être cependant codifié

l'intermittence, où il ne s'agit plus de « faire de sa vie une œuvre d'art », mais de faire de la vie organologique une œuvre néguanthropique, par la réinvention du travail reconstituant une solvabilité globale différant l'entropie cosmique.

Aujourd'hui, l'humanité est confrontée à la toxicité de son propre développement, à un point tel que l'on parle désormais de l'Anthropocène pour désigner l'âge de la biosphère où les activités anthropiques seraient devenues la contrainte dominante devant toutes les autres forces géologiques et naturelles qui jusque-là avaient prévalu. L'action de l'espèce humaine serait une véritable force géophysique agissant sur la planète.

Une réorganisation de la science dans une optique néguanthropologique est indispensable au stade actuel de la rétention tertiaire numérique, qui autorise les meilleures et les pires pharmacologies spéculatives.

Dans le capitalisme industriel, qui a réagencé l'*otium* et le *negotium* dès son origine, la recherche scientifique qui engendre des innovations, installant ainsi la technoscience, participe toujours à des transformations avec des conséquences pharmacologiques positives aussi bien que négatives.

Les innovations dites « de rupture » ne sont possibles qu'à la condition de laisser l'improbabilité de leur avènement advenir même si leurs conditions les plus favorables peuvent et doivent être entretenues et cultivées pour qu'émerge ce qui sans cela resterait la face cachée de l'improbable.

10. La pollinisation noétique et le Néguanthropocène

Une fourmi émet des phéromones par lesquelles elle communique des informations au reste de ce réseau biologique contrôlé par l'ADN des fourmis qu'est la fourmilière. Ces informations permettent la constitution d'une métastabilité homéostatique. Si, par exemple, les nurses sont ôtées de la fourmilière, et si elles n'émettent plus le message informant le reste de la fourmilière qu'elles s'occupent des larves, toutes les autres fourmis auront tendance à devenir des nurses, jusqu'à ce que soit atteinte la proportion de nurses requise dans la fourmilière, et définie par l'enveloppe génétique de l'espèce.

Les réseaux sociaux qui recueillent massivement des données personnelles et les exploitent en temps réel, deviennent des **foules conventionnelles automatisées** et s'apparentent à une **fourmilière artificielle**. C'est particulièrement frappant avec **Twitter** et ses *followers*. Mais c'est vrai des réseaux sociaux en général, reposant sur la captation de données dont le traitement revient vers l'ensemble du réseau en temps réel (à une vitesse qui peut être quatre millions de fois plus rapide que celle des influx nerveux organiques). Mais ici, l'enveloppe n'est plus génétique, comme dans la fourmilière, mais algorithmique.

Il y a destruction de la causalité sociale et délibérative, c'est-à-dire noétique, lorsque les technologies de calculs de corrélations anticipent automatiquement les comportements individuels et collectifs qu'elles provoquent et « autoréalisent » en court-circuitant toute délibération. Avec elles, c'est la temporalité sociale tout aussi bien que rationnelle qui est détruite. Si la société est ce qui délibère, et si les automatismes algorithmiques prennent de vitesse une telle possibilité de délibération, à quelles conditions une société automatique est-elle encore possible ?

La réponse de Stiegler est simple. Elle n'est possible que par-dessus le marché (le *negotium*). **Ce n'est que par-dessus le marché** (ce qui ne veut pas dire contre lui) qu'il est possible de mettre les automatismes au service de la raison, c'est-à-dire de la décision, et donc du temps individuel participant à la formation d'un temps historique. C'est à partir de cet encastrement impératif du *negotium* dans l'*otium* qu'il faut concevoir une économie contributive fondée sur une pollinisation noétique.

La fin de l'emploi exige que la réticulation numérique soit mise au service d'un processus massif de pollinisation noétique, c'est-à-dire d'un *otium* du peuple reconstituant une solvabilité à long terme et basé sur la néguanthropie comme valeur de la valeur.

L'enjeu de la libération du travail, ce n'est pas de « réduire le temps de travail » pour le partager et diminuer le taux de chômage. **C'est de supprimer le chômage en supprimant l'emploi** comme statut-clé et fonction-clé du système macro-économique tel que Keynes et Roosevelt l'avaient conçu et mis en place, et dont les effets se sont renversés. Le maintien du discours sur le salaire et le pouvoir d'achat permet à ceux qui prélèvent de la plus-value de faire sans cesse pression à la baisse du coût du travail sur le marché de l'emploi pour toujours plus augmenter cette plus-value. Les partenaires sociaux sont complices de cet état de fait en le perpétuant eux-mêmes

À l'époque de la rétention tertiaire numérique réticulée, il est possible d'atteindre dans une quasi-simultanéité les cerveaux connectés de plus de deux milliards de Terriens. La question éditoriale s'y présente dans des termes absolument nouveaux. Cet inédit absolu ne procède pas seulement du calcul sur des masses immenses à une vitesse plus que foudroyante, installant comme nous l'avons vu un nouvel âge de la performativité et appelant une nouvelle herméneutique. Le caractère absolument inédit de la situation organologique et pharmacologique instaurée par la rétention tertiaire numérique réticulée tient à ce que s'y installe **un nouvel âge de l'impression ouvert par l'imprimerie tridimensionnelle**. Avec l'impression numérique, on imprime désormais en trois dimensions des objets qui renouvellent en profondeur la question de l'artefact qui constitue dès le début de l'hominisation la rétention tertiaire épiphylogénétique. Comme objet imprimé, la rétention tertiaire épiphylogénétique la plus banale devient à la fois hypomnésique, transitionnelle et industrielle, d'autant que les puces RFID et autres tags s'incrustent dans les objets. Les objets dits « communicants», intégrant des modules Internet, et dotés d'une adresse Internet[73], constituent l'Internet des objets comme stade d'une **hyper-réticulation** où c'est le monde qui est doublé, et non seulement ses habitants. Le monde est grammatisé de part en part, ce dont les villes intelligentes (*smart cities*) sont une concrétisation.

L'avenir industriel constitue une nouvelle question hautement pharmacologique. Il requiert la définition d'une nouvelle thérapeutique elle-même fondée sur un nouveau critère de la valeur. Et Stiegler affirme que ce nouveau critère est la néguentropie noétique concrétisée par des savoirs mis au service du Néguanthropocène.

Dans les territoires numériques[74], et en particulier dans les *smart cities* qui infrastructureront demain l'hypermatérialisation digitale (à la fois tactile et numérique) des objets urbains et des choses publiques, la gouvernementalité algorithmique peut tout aussi bien court-circuiter intégralement les populations et leurs représentants que générer un nouvel âge de la *res publica,* de la chose publique, de la république. Cela suppose que les localités deviennent pollinisatrices, c'est-à-dire sources de néguanthropie, en cultivant des champs d'externalités positives, faute de quoi elles deviendront des fourmilières numériques.

À la différence des êtres purement organiques, les êtres dits humains sont néguentropiques à deux niveaux. Comme êtres vivants, c'est-à-dire organiques, qui, en se reproduisant, induisent de **petites différences** à l'origine de l'évolution et donc de ce que Schrödinger décrit comme l'entropie négative, et aussi comme êtres artificiels, c'est-à-dire organologiques. Les artifices sont des détours, plus ou moins éphémères, comme ces insectes nommés éphémères, et ils sont ni plus ni moins « sans pourquoi » que les roses, elles-mêmes artificielles en large part.

---

[73] ce dont le protocole IPV6 permettrait la généralisation

[74] et tous les territoires sont devenus plus ou moins numériques, s'il est vrai que la diffusion des smartphones est à présent planétaire

Stiegler et Ars Industrialis soutiennent le projet d'une néguanthropologie conçue comme un soin et comme une économie en ce sens. Ce soin économe n'est pas un simple pouvoir de transformer anthropologiquement le monde (comme « maître et possesseur de la nature »), mais un savoir néguanthropique constituant une néguanthropologie au service du Néguanthropocène[75].

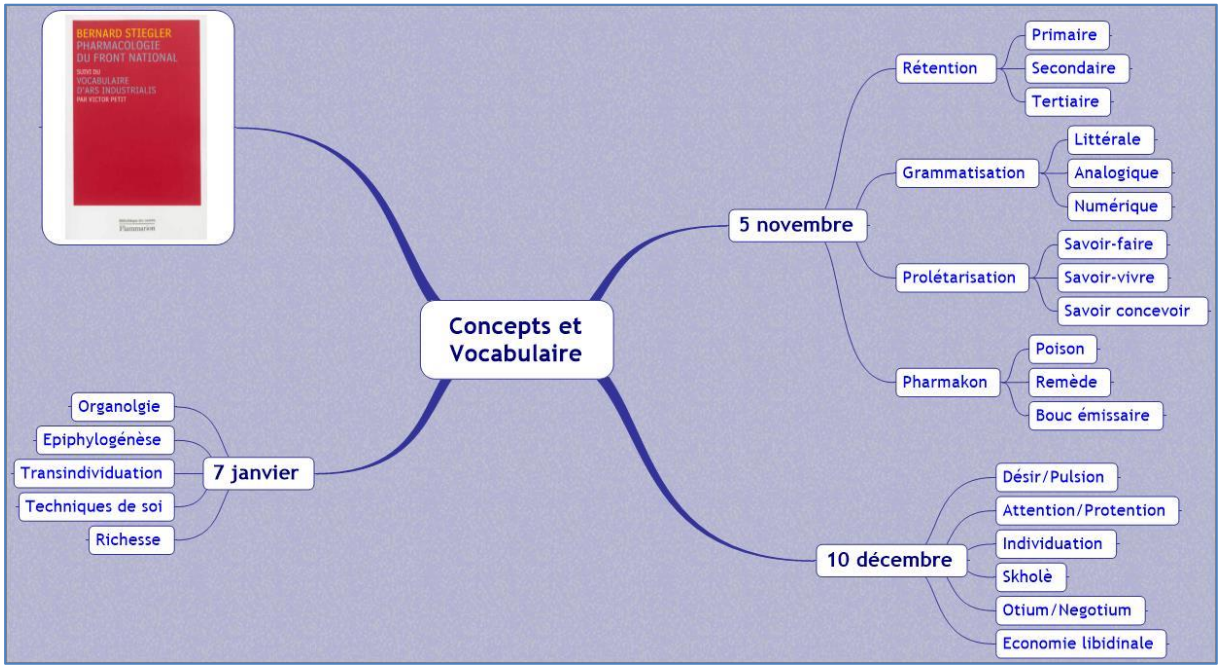
À l'heure où le savoir devenu automatique est au cœur de l'économie, au risque de se nier lui-même comme computation a-théorique, Stiegler reprendra ce chantier sous les angles épistémique et épistémologique dans *L'Avenir du savoir*. Nous y verrons que :

- la question de l'avenir du savoir est inséparable de celle de l'avenir du travail,
- elle doit se traduire par une politique industrielle alternative qui rende à la France et à l'Europe leur place dans le devenir, et comme transformation de ce devenir en avenir.

C. Concepts et vocabulaire

La lecture de ***La société automatique*** nous a confronté avec des concepts et éléments de vocabulaire.

Tous ces concepts sont présentés de façon précise et complète dans le Vocabulaire d'Ars Industrialis publié dans le livre ***Pharmacologie du Front National***. Je vous en propose ci-dessous quinze extraits plus ou moins reformulés.



1. Attention/Rétention/Protention

L'attention, la rétention et la protention forment la vie de la conscience. Si l'ordre chronologique est celui de la rétention du passé, de l'attention au présent et de la protention à venir, l'ordre logique et phénoménologique impose de commencer par le milieu : l'attention, qui ouvre l'une à l'autre rétention et protention.

[75] à la façon dont Canguilhem conçoit la fonction de la biologie comme connaissance de la vie dans la vie technique, et dont Whitehead conçoit la fonction de la raison dans une cosmologie spéculative.

L'**attention** est par excellence la modalité de la conscience. Être conscient, c'est être attentif. La vie de l'attention se situe entre les rétentions (la mémoire) et les protentions (le projet, l'attente, le désir) qu'elle lie en étant ouverte à ce qui advient dans le « maintenant » depuis ce qu'elle retient de ce qui est advenu (rétention) et en attente de ce qui est en train d'advenir (protention).

L'attention n'est pas un réflexe. L'attention se forme et forme. La formation de l'attention est toujours à la fois psychique et sociale, car l'attention est à la fois attention psychologique, perceptive ou cognitive (être attentif, vigilant, concentré) et attention sociale, pratique ou éthique (faire attention, prendre soin). L'attention qui est la faculté psychique de se concentrer sur un objet, de se donner un objet, est aussi la faculté sociale de prendre soin de cet objet.

Il existe des techniques de captation de l'attention dont le but est de former l'attention (ainsi du livre), d'autres dont le but est de la capturer et de la canaliser, ce qui conduit à la déformer, l'épuiser et la détruire. L'attention fait aujourd'hui l'objet d'une exploitation industrielle où la matière première valorisée et la ressource rare est devenue la capacité d'attention des consommateurs. Toujours plus, et par tous les moyens, l'industrie publicitaire tente de capter notre attention, et personne n'échappe à cette saturation cognitive et affective. Il est désormais prouvé que l'usage massif des médias de masse dès le plus jeune âge conduit à un trouble du déficit de l'attention[76]. Le cerveau nourri au zapping perd l'attention un peu comme celui qui mange devant la télévision perd le goût de ce qu'il mange et parfois perd l'appétit, parfois devient boulimique.

Les **rétentions** sont ce qui est retenu ou recueilli par la conscience. Ce terme est emprunté à Edmund Husserl, mais les rétentions **tertiaires** sont propres à la philosophie de Bernard Stiegler.

Rétentions primaires. Elles sont ce qui arrive au temps de la conscience, ce que la conscience retient dans le « maintenant qui passe », dans le flux perceptif qui soutient la conscience. Par exemple, la rétention primaire est la présence de la note tout juste passée dans une mélodie, qui a pour conséquence que le « mi » actuel n'est pas le même selon qu'il est précédé d'un « ré » ou d'un « fa ».

Rétentions secondaires. Les rétentions secondaires sont d'anciennes rétentions primaires devenues des souvenirs. Elles appartiennent à la mémoire imaginative, et non plus à la rétention-perception, sur laquelle elles ont cependant un impact. Les rétentions primaires sont en effet des sélections, car le flux de conscience que vous êtes ne peut pas tout retenir : ce que vous retenez est ce que vous êtes, mais ce que vous retenez dépend de ce que vous avez retenu.

Rétentions tertiaires. Elles sont le propre de l'espèce humaine. Ce sont les sédimentations hypomnésiques qui se sont accumulées au cours des générations en se spatialisant et en se matérialisant dans un monde d'artefacts, de supports de mémoire[77]. Elles permettent de ce fait un processus d'individuation psycho-socio-technique.

Les rétentions tertiaires surdéterminent les rétentions secondaires qui surdéterminent les rétentions primaires.

La **protention** est le temps du désir ou le temps de la question, qui suppose le temps de l'attention et le temps des rétentions (tertiaires). Elle est le désir (et l'attente) de l'avenir, ce qui dans le devenir constitue la possibilité de l'avenir, étant entendu que le devenir peut n'engager aucun avenir. Pour que l'avenir prenne consistance, il faut au minimum échapper au

---

[76] *attention deficit disorder*

[77] c'est-à-dire des *hypomnémata*

court-termisme qui gouverne notre monde. La finance, qui est originellement le temps du crédit, soit donc l'organisation de protentions, accompagne aujourd'hui une économie consumériste qui détruit la possibilité même de se projeter dans l'avenir. C'est là tout le paradoxe.

2. Désir/Pulsion

Le désir s'oppose à la pulsion. Plus exactement il est ce qui transforme la pulsion, ce qui la détourne à travers l'idéalisation de son objet et rend possible la sublimation. La sublimation est le processus constitutif par lequel l'humanité, comme transformation des pulsions en désirs, anime l'hominisation comme tendance à l'élévation individuelle qu'Aristote dit noétique (intellectuelle et spirituelle).

Le désir, à commencer par celui de vivre, est ce dont on doit prendre soin. Il est la matière première de nos existences, il est ce qui fait de nous des êtres non inhumains. La destruction du désir, par la déliaison des pulsions, conduit à la destruction du désir de vivre lui-même. Le genre humain est la seule espèce zoologique capable de suicide (individuel ou collectif). Là est le véritable enjeu de ce qu'analysait Freud dans *Malaise dans la civilisation* (1929).

Le capitalisme engendre de nos jours la destruction du désir, celui du consommateur, celui du travailleur. Il nourrit nos pulsions en même temps qu'il achève nos désirs. La pulsion, systémiquement installée par le consumérisme, repose sur la possession d'un objet voué à être consommé, c'est-à-dire consumé, c'est-à-dire détruit.

À l'inverse, le désir, aussi bien dans son sujet que dans son objet, est toujours le désir d'une singularité infinie ou inachevée (non finie). En ce sens, l'infinité du désir est ce qui distingue par exemple la justice du droit, et la promesse du programme.

La question centrale de l'économie politique n'est pas celle de la relance de la consommation, mais celle de la relance du désir, tragiquement et suicidairement en panne.

3. Économie libidinale

La libido**,** nous dit Freud[78], est l'énergie qui constitue ce que l'on nomme plus communément l'*éros* ou l'amour, sexuel ou non : l'énergie de l'amour que l'on porte aux autres, l'amour de soi, mais aussi de l'attachement à un objet ou à une idée. C'est le concept clé de la théorie psychanalytique freudienne. La libido est la socialisation de l'énergie produite par la pulsion sexuelle et les pulsions afférentes, mais telles que, comme désir, ces pulsions sont transformées en objets sublimables : objets d'amour ou d'attention à l'autre, objets d'investissement. La libido est cependant toujours projetée, canalisée et médiatisée par des artefacts, comme en témoigne la question freudienne du fétichisme, et c'est pourquoi elle peut elle-même faire l'objet de techniques et de technologies devenues industrielles.

L'économie libidinale est un concept freudien fondamental qui nomme l'énergie produite par une économie des investissements sexuels constituée par leur désexualisation. L'économie de cette énergie (la libido) transforme les pulsions (dont la pulsion sexuelle) en les mettant en réserve (comme investissement). Toute société repose sur une économie libidinale qui transforme la satisfaction des pulsions, par essence asociales, en un acte social.

Le capitalisme du XXe siècle a fait de la libido sa principale énergie. Il ne suffit pas de disposer de pétrole pour faire marcher le capitalisme consumériste. Il faut pouvoir exploiter aussi et surtout la libido. L'énergie libidinale doit être canalisée sur les objets de la consommation afin d'absorber les excédents de la production industrielle. Il s'agit de façonner

[78] Stiegler cite *Psychologie du moi et analyse des foules*(1929).

des désirs selon les besoins de la rentabilité des investissements, c'est-à-dire de réduire les désirs à des besoins. L'exploitation managériale illimitée de la libido est ce qui détruit notre désir. De même que l'exploitation du charbon et du pétrole nous force aujourd'hui à trouver des énergies renouvelables, de même il faut trouver une énergie renouvelable de la libido. C'est donc aussi un problème écologique.

Seule l'analyse en termes d'économie libidinale permet de comprendre pourquoi et comment la tendance pulsionnelle du système psychique et la tendance spéculative du système économique font précisément système.

Une économie de marché saine est une économie où les tendances à l'investissement se combinent avec des tendances sublimatoires, ce qui n'est précisément plus le cas.

4. Epiphylogénèse (les trois mémoires)

L'épiphylogénèse est un néologisme forgé par Bernard Stiegler à partir de deux autres termes : la phylogénèse et l'épigénèse.

La phylogénèse est la genèse de l'espèce. L'épigénèse désigne l'ensemble des facteurs de développement de l'individu (ontogenèse) qui ne sont pas génétiques (qui ne sont pas inscrits dans l'ADN). L'épiphylogénèse désigne donc les facteurs d'évolution de l'espèce humaine qui ne sont pas génétiques. L'hominisation est une extériorisation technique qui poursuit la vie par d'autres moyens que la vie.

Il y a trois mémoires. La mémoire germinale ou génétique (notre génome). La mémoire somatique ou épigénétique, mémoire nerveuse ou neurologique (les traces de notre vécu dans notre organisme). La mémoire épiphylogénétique, qui n'est ni génétique, ni somatique, mais qui est constituée par l'ensemble des techniques et mnémotechniques nous permettant d'hériter d'un passé qui n'a pourtant pas été vécu.

C'est cette troisième mémoire qui constitue le propre de l'humanité.

Le fait anthropologique (l'origine de l'hominisation) est la constitution d'un milieu épiphylogénétique, d'un milieu constitué d'artefacts qui deviennent les supports techniques d'une mémoire s'ajoutant aux deux mémoires biologiques.

5. Grammatisation

La grammatisation désigne la transformation d'un continu temporel en un discret spatial (des grammes). C'est un processus de description, de formalisation et de discrétisation des comportements humains (calculs, langages et gestes) qui permet leur reproductibilité. C'est une abstraction de formes par l'extériorisation des flux dans les rétentions tertiaires (exportées dans nos machines, nos appareils).

Grammatiser, c'est donc discrétiser en vue de reproduire. Sera nommée gramme toute unité discrète inscrite dans un support technique de mémoire[79]. Le processus de grammatisation est l'histoire technique de la mémoire. Le processus de grammatisation ne concerne pas seulement le langage[80], mais aussi les gestes et les comportements[81]. Le machinisme industriel reproduit les gestes du travail, comme l'écriture imprimée reproduit la parole en autant d'exemplaires. C'est au XIXe siècle que commence un nouveau stade de la grammatisation : le stade analogique. Il permettra au XXe siècle la production et la reproduction d'objets temporels industriels comme, par exemple, le phonographe, le

[79] *hypomnemata*

[80] telle cette machine à écrire qu'était la cité grecque

[81] telle la machine-outil qui émerge de la rencontre entre l'ingénieur James Watt et l'entrepreneur Matthew Boulton

cinématographe, la télévision. Le sensible sous toutes ces formes devient reproductible. Le dernier stade de la grammatisation est le nôtre : le stade numérique. C'est celui de la société hyperindustrielle où l'extériorisation des fonctions de lecture et de computation semble dissociée de l'intériorisation qui accompagnait autrefois calcul et lecture.

Il existe trois discrétisations : littérale, analogique et numérique. Elles n'ont pas les mêmes modalités de socialisation et ne produisent pas les mêmes effets épistémiques. Typiquement, on ne fait pas de calculs sur des grammatisations analogiques, alors que l'informatique est faite pour faire des calculs, des traitements. Dans le cas de l'analogique, la discrétisation est insensible pour le destinataire, tandis qu'en passant à l'appareil numérique des parties du signal m'apparaissent en tant que discrètes et manipulables, et c'est ce qui rend possible ce qu'on appelle l'interactivité : je peux agir sur l'information.

6. Hypermatière

Les technologies cognitives et culturelles ne sont pas immatérielles. La matière, devenue flux, est de moins en moins solide, elle n'en est pas pour cela immatérielle, et il faut au contraire, en outre, de plus en plus de matériels pour la transformer.

Quand on parle d'immatérialité, on tente de désigner inadéquatement l'invisibilité de la matière, ou, plus profondément, on tente de réfléchir sur ce qui a considérablement bouleversé notre vision de la matière, à savoir la maîtrise relative de sa vitesse.

Parler d'hypermatérialité, c'est rappeler que ce qui est en jeu aujourd'hui est la maîtrise de la matière-énergie dans ses moindres états et à toutes les échelles, non la supposée immatérialité de l'information. Le propre d'une technologie de l'esprit, qui est de produire des effets sur un esprit, n'est pas son « immatérialité ».

L'information est un processus où se produisent des états de matière par l'intermédiaire de matériels, d'appareils, de dispositifs technologiques qui contrôlent ce processus aux échelles du nanomètre et de la nanoseconde. Ce n'est pas seulement ce qui duplique qui est matériel, mais aussi ce qui est dupliqué. Ce qu'il s'agit de penser aujourd'hui avec le concept d'hypermatière est le couple de l'énergie et de l'information.

Il n'y a ni société post-industrielle, ni économie de l'immatériel. Bien au contraire. Tout est de plus en plus industrialisé, c'est-à-dire aussi matérialisé. À un point tel que cette matérialisation engendre des phénomènes complexes et relationnels entre niveaux de matérialités (en particulier comme production de rétentions tertiaires).

Dans ce contexte, ce ne sont plus seulement l'exploitation des énergies naturelles et la transformation des matières premières qui sont industrielles.

C'est la cognition, c'est le façonnage des comportements individuels, c'est la culture commune. Dans l'économie de l'hypermatériel, tout devient industriel, y compris la reproduction des vivants humains.

7. Individuation

L'individu n'est pas seulement un (unité, totalité), il est unique (unicité, singularité). Historiquement, l'individualité a toujours eu deux faces.

D'une part, l'individu est l'atome, il est ce que l'on ne peut pas diviser sans tuer. D'autre part, l'individu est l'unique, il est ce qui n'est pas substituable.

D'une part, l'individu se distingue comme unité totale face à son environnement. D'autre part, il se distingue comme unité singulière face aux autres individus.

Ces deux faces sont conciliables, mais pour cela nous devons considérer la totalité indivisible comme étant celle de l'individu et du milieu, et non celle de l'individu seul.

Un individu est un verbe infinitif plutôt qu'un substantif défini, un devenir plutôt qu'un état,

une relation plutôt qu'un terme et c'est pourquoi il convient de parler d'individuation plutôt que d'individu. Pour comprendre l'individu, il faut en décrire la genèse au lieu de le présupposer. Or cette genèse, soit l'individuation de l'individu, ne donne pas seulement naissance à un individu, mais aussi à son milieu associé.

L'individuation humaine est la formation, à la fois biologique, psychologique et sociale, de l'individu toujours inachevé. L'individuation humaine est triple, c'est une individuation à trois brins. Elle est toujours à la fois psychique (« je »), collective (« nous ») et technique (ce milieu qui relie le «je » au « nous », milieu concret et effectif, supporté par des mnémotechniques).

C'est un paradoxe de notre temps maintes fois relevé. L'individualisme de masse ne permet pas l'individuation de masse. C'est la force des technologies de gouvernances néolibérales que d'avoir réussi à priver l'individu de son individuation, au nom même de son individualité.

L'individualisme est un régime général d'équivalence où, chacun valant chacun, tout se vaut. À l'inverse, l'individuation engage une philosophie où rien ne s'équivaut.

L'individualisme répond à une logique où l'individu réclame sa part dans le partage des ayants droit (partage entre particularités, entre minorités). À l'inverse, l'individuation répond à une philosophie qui brise cette logique de l'identification, et pour laquelle il n'est pas de partage qui ne soit participation et pas de participation qui ne mène l'individu à dépasser ce qui le départage.

L'individuation n'est pas l'individualisation et l'individualisation, au sens où l'entend l'individualisme consumériste, est une désindividuation.

L'individu est singulier dans la mesure où il n'est pas particulier. Comment échapper à la particularité d'un chiffre (celui d'un génome, d'un code-barres, d'une puce RFID) ou à celle d'un moi (une opinion, un goût, un vote) ?

La particularité est reproductible, la singularité ne l'est pas. La singularité ne peut pas être un exemplaire, mais elle est un exemple de ce que c'est que s'individuer. Un individu est singulier dans la mesure où il n'est pas substituable. Sa place ou son rôle ne peut pas préexister à son être.

Il y a donc de quoi s'inquiéter des standardisations industrielles productivistes puis consuméristes qui transforment le singulier en particulier, ou de ce marketing croissant qui assaille un cerveau de plus en plus formaté et de moins en moins formé.

8. Organologie

Ce terme est dérivé du grec ***organon*** : outil, appareil.

L'organologie générale est une méthode d'analyse conjointe de l'histoire du devenir des organes physiologiques, des organes artificiels et des organisations sociales. Elle décrit une relation transductive entre trois types d'organes : physiologiques, techniques et sociaux. La relation est transductive dans la mesure où la variation d'un terme d'un type engage toujours la variation des termes des deux autres types. Un organe physiologique (y compris le cerveau) n'évolue pas indépendamment des organes techniques et sociaux. L'appareil psychique n'est pas réductible au cerveau, et suppose des organes techniques, des artefacts supports de symbolisation et dont la langue est un cas.

La transformation organologique constante connaît de nos jours un bouleversement inédit que Stiegler appelle l'hyper-désajustement. Celui-ci résulte non seulement de l'accélération de l'évolution technologique, mais du modèle néolibéral qui, depuis la révolution conservatrice, consiste à remplacer les organisations et institutions sociales par des services eux-mêmes technologiques, et totalement soumis à un système économique devenu exclusivement spéculatif.

Il y a hyper-désajustement lorsque les organes artificiels formant le système technique court-circuitent à la fois le niveau des organes et appareils psychosomatiques (organes génitaux et cérébraux compris) et le niveau des organismes sociaux.

C'est ce qui conduit à une prolétarisation généralisée.

9. Otium/Negotium

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la société est constituée par une opposition entre la sphère des besoins, celle des esclaves, artisans, roturiers, et la sphère de l'*otium*, celle des clercs, ou de toutes les personnes dégagées des obligations de la vie quotidienne liées à la production des subsistances.

Le *negotium* est le nom que les Romains donnaient à la sphère de la production, elle-même soumise au calcul. Ce n'est pas seulement le commerce des marchandises au sens du plan comptable, c'est le commerce au sens large des affaires, le business, l'affairement, c'est aussi le lieu des usages.

À l'inverse, l'*otium* est le temps du loisir libre de tout *negotium*, de toute activité liée à la subsistance. Il est en cela le temps de l'existence.

Si *otium* et *negotium*, comme existence et subsistance, composent toujours, ils doivent absolument demeurer distincts. Les distinguer ne signifie pas les opposer systématiquement. Max Weber a montré combien, avec l'éthique protestante du capitalisme, le *negotium* devient une activité qui relève de l'*otium*, et dans laquelle il s'inscrit.

Otium et *negotium* ont ceci en commun que ces deux activités se déploient avec des supports de mémoire[82].

Dans le *negotium* on trace les échanges, on quantifie et on calcule le commerce humain.

Dans l'*otium*, les supports de mémoire sont mis en œuvre pour les objets de la contemplation, de la *skholè*, de l'idéalisation au sens de Freud, c'est-à-dire aussi de la sublimation. N'existant pas ces objets ont de la consistance, consistent : la justice, l'infinité de l'objet de mon désir, le point géométrique, etc..

10. Pharmakon

En grec ancien, le terme de *pharmakon* désigne à la fois le remède, le poison et le bouc émissaire[83].

Tout objet technique est pharmacologique : il est à la fois poison et remède. Le *pharmakon* est à la fois ce qui permet de prendre soin et ce dont il faut prendre soin, au sens où il faut y faire attention. C'est une puissance curative dans la mesure et destructrice dans la démesure. Cet à la fois est ce qui caractérise la pharmacologie qui tente d'appréhender par le même geste le danger et ce qui sauve.

Toute technique est originairement et irréductiblement ambivalente. L'écriture alphabétique, par exemple, a pu et peut encore être aussi bien un instrument d'émancipation que d'aliénation. Si, pour prendre un autre exemple, le *Web* peut être dit pharmacologique, c'est parce qu'il est à la fois un dispositif technologique associé permettant la participation et un système industriel dépossédant les internautes de leurs données pour les soumettre à un marketing omniprésent et individuellement tracé et ciblé par les technologies d'établissement

[82] *hypomnemata*

[83] La question du *pharmakon* est entrée dans la philosophie contemporaine avec le commentaire que Jacques Derrida a donné de *Phèdre* : « La Pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Seuil, 2003. Le *pharmakon* qu'est l'écriture (comme *hyppomnésis*) est ce dont Platon combat les effets empoisonnants et artificieux en y opposant l'*anamnesis* comme activité de « penser par soi-même ». Derrida montre que là où Platon oppose autonomie et hétéronomie, celles-ci cependant composent sans cesse.

de profil[84].

En principe, un *pharmakon* doit toujours être envisagé selon les trois sens du mot : comme poison, comme remède et comme bouc émissaire (exutoire). C'est ainsi que la démarche curative des Alcooliques anonymes consiste toujours à mettre d'abord en valeur le rôle nécessairement curatif et donc bénéfique de l'alcool pour l'alcoolique qui n'a pas encore entamé une démarche de désintoxication.

Qu'il faille toujours envisager le *pharmakon*, quel qu'il soit, d'abord au point de vue d'une pharmacologie positive ne signifie évidemment pas qu'il ne faudrait pas s'autoriser à prohiber tel ou tel pharmakon.

Un *pharmakon* peut avoir des effets toxiques tels que son adoption par les systèmes sociaux sous les conditions des systèmes géographiques et biologiques n'est pas réalisable, et que sa mise en œuvre positive s'avère impossible. C'est précisément la question que pose le nucléaire.

11. Prolétarisation

La prolétarisation consiste, d'une manière générale, à priver un sujet (producteur, consommateur, concepteur) de ses savoirs (savoir-faire, savoir-vivre, savoir concevoir et théoriser).

La classe ouvrière a été la première classe touchée par la prolétarisation avec la perte de ses savoir-faire dès le XIXe siècle. Depuis la prolétarisation s'étend à toutes les couches de la société.

Au cours du XXe siècle c'est le consommateur qui est dépossédé de ses savoir-vivre. Prolétarisé, il ne produit plus ses propres modes d'existence. Ceux-ci lui sont imposés par le marketing qui a transformé son mode de vie en mode d'emploi.

La crise de 2008 démontre que ce sont désormais les concepteurs et les décideurs qui sont prolétarisés. Concepteurs privés de leurs savoir concevoir par l'automatisation du commerce financier qui grammatise les points de vue économiques et financiers dominants. Décideurs privés de leur savoir décider comme dans la situation qui s'est installée avec les systèmes informatiques nucléaires où la prise de décision est court-circuitée par la performance de l'arsenal informatisé.

Que la grammatisation induise à travers le développement de ses stades successifs une prolétarisation n'est pas une fatalité. C'est une question pharmacologique qui aujourd'hui se pose avec une radicalité inédite dans la mesure où la prolétarisation atteint chacun d'entre nous, installant en chacun de nous les effets ravageurs de la bêtise systémique, atteignant toutes les fonctions sociales, des plus humbles aux plus décisives.

12. Richesse et Valeur

Depuis 2008, et après divers travaux tels ceux d'Amartya Sen, de Dominique Méda, de Patrick Viveret et de Jean Gadrey, notamment, il est largement admis qu'il nous faut définir de nouveaux indicateurs de richesse, c'est-à-dire donner un nouveau sens économique à la valeur. Ni la croissance, ni le PIB qui est censé la mesurer, ne tiennent compte des productions qui se passent par-dessus le marché, c'est-à-dire des externalités, positives ou négatives.

Ars Industrialis tente à sa manière de contribuer à cette réévaluation de la richesse économique dans le cycle élargi de la création de valeur.

---

[84] *User profiling*

La création de valeur induite par la contribution, que l'on peut nommer valeur sociétale, permet de redéfinir un calcul de coût comme un calcul d'investissement (éducation, santé, biens collectifs), puisqu'elle organise une mesure différente du bien-être des personnes en prenant en compte d'autres critères que celui de la valeur ajoutée dans le PIB. En articulant la mesure de l'activité à la mesure du bien-être, il s'agit de dépasser la représentation du seul rapport de la production avec la formation et la distribution des revenus.

Les indicateurs du développement humain et les indicateurs communautaires[85] constituent des tentatives encore insuffisantes en vue de dépasser le calcul économique par la valeur ajoutée.

Ce que Ars Industrialis nomme l'économie de la contribution est une économie politique du travail, qui privilégierait l'appropriation plutôt que la captation, en développant une nouvelle théorie de la valeur, dite contributive, se déclinant autour d'un double enjeu. Celui des externalités et des politiques territorialisées et celui de la capabilité des acteurs.

13. Skholè

Skholè est un terme grec, voisin de l'*otiom* latin, dont dérivent les termes école, *school*, *scholars*, etc.

Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, *skholè* signifie loisir.

Ce paradoxe n'est qu'apparent en cela que le loisir veut d'abord dire la liberté par rapport à la nécessité de subvenir à ses besoins, c'est-à-dire à ce que nous nommons la subsistance, et qui lorsqu'elle n'est pas satisfaite, ferme l'accès aux objets de la *skholè*, qui sont les objets de la pure contemplation.

La skholè est en cela la condition de constitution de la théorie (theoria), qui constitue la forme la plus haute de l'individuation, qu'Aristote dit « noétique », c'est-à-dire intellectuelle et spirituelle. La liberté de la *skholè* n'est donc pas celle du divertissement ou de la distraction, mais au contraire celle de cette forme spécifique de l'attention qu'est l'étude. Un esprit libre est celui qui acquiert la puissance de ses propres contraintes.

Skholè, pour les Grecs, a aussi le sens général d'une trêve, d'un répit, d'une suspension temporelle et en ce sens d'un repos. Cette suspension prime sur ce qu'elle suspend, à savoir les affairements de la vie quotidienne ou les occupations serviles qui sont la marque d'une soumission aux besoins de la vie animale. La *skholè* désigne ainsi la temporalité libre propre des activités qui font, aux yeux des Grecs anciens, la valeur de l'existence proprement humaine. Le temps scolaire est calme, tranquille, voire lent, parce qu'il est le temps de prendre son temps, un temps dans lequel l'action peut se dérouler à loisir et se donner le temps, au lieu d'être emportée par lui.

Ainsi relève de la *skholè* les pratiques du jeu, de la gymnastique, des banquets du théâtre et des arts, ainsi que, dans une certaine mesure, la participation aux affaires publiques, la politique, pour autant qu'elle participe de ce que Hannah Arendt nomme la *vita activa*[86] et non de la prise de pouvoir. Ce qui rapproche toutes ces activités entre elles, c'est en effet leur gratuité, c'est-à-dire leur caractère autofinalisé et libre par rapport aux contraintes de l'utilité qui est toujours particulière et en cela à courte vue et la liberté qu'à la fois elles supposent et elles engendrent. L'étude et la lecture fournissent l'un des meilleurs paradigmes de la *skholè*, de ce temps librement suspendu dans lequel peut se déployer une activité qui est à elle-même sa propre fin, et dont la pratique littéralement élève et anoblit celui qui s'y consacre.

Redonner à l'école son sens de *skholè*, c'est refuser l'idée qu'elle ne servirait qu'à nous

[85] *communities indicators*

[86] plutôt de ce qu'Arendt appelle l'action et qu'elle distingue, au sein de la *vita activa*, du travail et de l'œuvre (note personnelle).

adapter à plutôt qu'à nous en émanciper. C'est la comprendre comme apprentissage du temps libre et souverain.

14. Techniques de soi

Ce que Michel Foucault appelait le souci de soi n'est pas un simple état d'esprit. C'est ce qui se constitue à travers des pratiques. L'histoire des techniques de soi occidentales est structurée par le processus de grammatisation.

Pierre Hadot critique la manière traditionnelle de lire les philosophes grecs pour en dégager des idées ou des doctrines et soutient que la philosophie consiste d'abord en une conversion à une forme de vie, à un art de vivre qui s'appuie sur un travail de soi sur soi à travers un ensemble d'exercices noétiques (intellectuels et spirituels). La philosophie elle-même serait un tel exercice.

Michel Foucault redécouvre le souci de soi en travaillant ce qu'il appelle l'herméneutique du sujet, soit la relation entre subjectivité et vérité. Foucault étudie les arts de soi-même, la pratique de soi, et, explicitement, les techniques de soi, parmi lesquelles l'écriture de soi. Les pratiques de soi ont certaines caractéristiques. Elles doivent être répétées, régulières, voire ritualisées. Elles relèvent de l'entraînement, de l'exercice. Elles sont éclairées par le souci de soi en général, et par l'orientation (la doctrine) propre à l'école philosophique (stoïciens ou épicuriens, par exemple).

Ainsi, Philon d'Alexandrie a donné deux listes de techniques de soi qui portent la marque du stoïcisme. La première comprend la recherche, l'examen approfondi, la lecture, l'écoute, l'attention, la maîtrise de soi, l'indifférence aux choses indifférentes ; La seconde comprend les lectures, les méditations, la thérapie des passions, les souvenirs de ce qui est bien, la maîtrise de soi, l'accomplissement des devoirs.

D'un point de vue pratique, les exercices intellectuels comme l'écoute, la lecture, la mémorisation préparent la méditation qui s'approfondit dans la recherche et l'examen et débouche sur les techniques de maîtrise de soi.

L'attention est à la fois une orientation générale des pratiques de soi et une technique particulière. La méditation joue un rôle central dans les techniques de soi. La méditation, le plus souvent associée à la mémorisation, est l'exercice spirituel par excellence.

Les techniques de soi constituent une tradition critique de l'attention. Elles permettent aujourd'hui d'interroger le type d'attention caractéristique d'une majorité qui s'oppose au dressage c'est-à-dire à la destruction des savoirs et du travail par l'emploi et au formatage par le psychopouvoir.

Ars Industrialis pose que les technologies numériques de l'esprit peuvent et doivent être mises au service de techniques de soi. Les industries culturelles, les industries de programmes, les médias, les télécommunications, les technologies culturelles et les technologies cognitives[87] sont ainsi évalués du point de vue du souci de soi, qui n'est pas un penchant égocentré, comme tend à le faire croire l'idéologie contemporaine du bien-être (d'autant plus bavarde que le mal-être étend son règne), mais au contraire s'inscrit toujours dans une façon de prendre soin de la jeunesse et des générations.

Cette évaluation des technologies de l'esprit, et notamment du numérique, porte centralement sur la relation entre école, techniques de soi et écriture, par exemple à travers la critique de la lecture numérique et des lectures industrielles, et à travers les réflexions qu'Ars Industrialis partage avec skholè.fr.

---

[87] qui ne sont rien d'autre que les *hypomnémata* de notre époque

15. Transindividuation

Le terme transindividuation est dérivé du terme transindividuel de Gilbert Simondon. Chez ce dernier, le transindividuel se distinguait déjà des points de vue plus anciens et classiques, issus de la psychologie pour l'un et de la sociologie pour l'autre, de l'inter-individuel (où ce sont les individus qui font le groupe) et de 1'intra-social (où c'est le groupe qui fait les individus).

Pour Simondon, l'apparition du transindividuel est le fruit d'une individuation nouvelle, l'individuation psycho-sociale (c'est-à-dire d'emblée psychique et collective), qui rompt avec l'individuation vitale, et où l'individu vivant se prolonge et se dépasse. Dans cette nouvelle forme d'individuation indissociablement psychique et sociale, le collectif réel n'est ni la simple réunion de psychismes individuels déjà donnés, ni le social pur des insectes. C'est un devenir social qui s'individue en unité collective parallèlement à la personnalisation singulière de chaque sujet psychique.

Chez Bernard Stiegler, le transindividuel est ce qui, à travers la co-individuation diachronisante des « je », engendre la transindividuation synchronisante d'un « nous ». Ce processus de transindividuation s'opère aux conditions de métastabilisation rendues possibles par ce que Simondon appelle le milieu préindividuel, qui est supposé par tout processus d'individuation et partagé par tous les individus psychiques. Ce milieu préindividuel est cependant, pour nous, intrinsèquement artefactuel, et la technique est ce dont le devenir métastabilise la co-individuation psychique et collective. La technique est ainsi le troisième brin de ce que Simondon, lui, pensait seulement comme une individuation psycho-sociale.

Le terme transindividuation désigne cette dynamique métastable psycho-socio-technique par laquelle le transindividuel n'est jamais un résultat donné, mais toujours en même temps une tâche : celle du désir à l'œuvre.

La transindividuation n'est pas seulement une co-individuation, car celle-ci n'est pas suffisante pour ouvrir un milieu qui dépasse l'individu tout en le prolongeant. La transindividuation est la transformation des « je » par le « nous » et du « nous » par les « je », elle est corrélativement la transformation du milieu techno-symbolique à l'intérieur duquel seulement les « je » peuvent se rencontrer comme un nous. Le social en général est produit par transindividuation, c'est-à-dire par la participation à des milieux associés où se forment des significations qui se jouent entre ou à travers les êtres qu'elles constituent.

Il n'y a pas de transindividuation sans techniques ou technologies de transindividuation, qui sont des *pharmaka*. Lorsque les techniques ou technologies sont mises au service de la prolétarisation et de la désindividuation, elles provoquent des court-circuits dans la transindividuation, elles délient les individus psychiques des circuits longs d'individuation, elles les rabattent sur un plan de subsistance en les coupant des plans de consistance. L'hypomnèse[88] devient alors toxique.

D. Repères pour un monde numérique

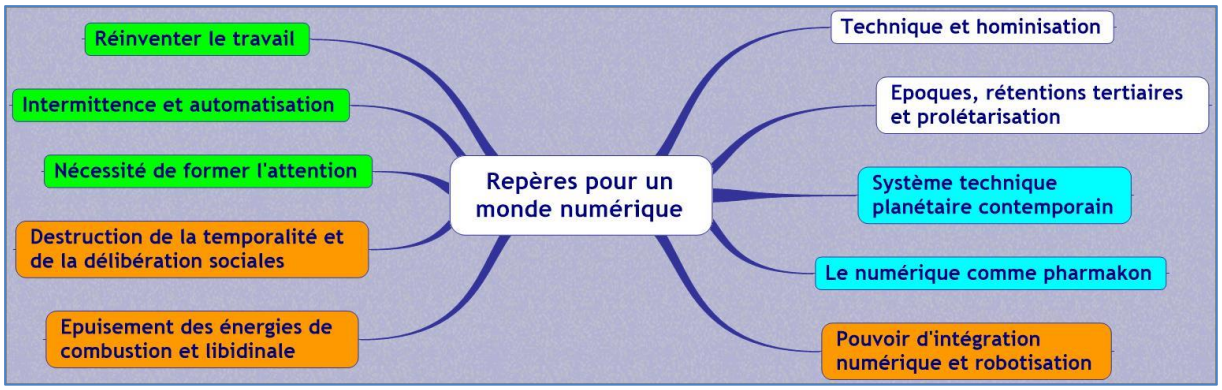
Les deux premiers repères mettent en perspective notre époque et notre monde.

Les deux suivants décrivent le système technique planétaire contemporain et son caractère pharmacologique.

Ils sont suivis de six repères. Les trois premiers pointent les principaux risques et les trois derniers les principales thérapies du *pharmakon* numérique.

---

[88] Ce terme désigne la mémoire de rappel et toutes les techniques de mémoire : les aide-mémoires, exercices et autres arts de la mémoire aussi bien que les enregistrements matériels de toute sorte qu'on appelle les *hypomnémata*.



1. L'artefact, l'artificiel, la technique est le ressort de l'hominisation

L' évènement Anthropocène, l'activité humaine devenue un facteur tellurique, rend patent ce qui fut structurellement dénié par la philosophie durant des siècles. L'artefact est le ressort de l'hominisation[89], sa condition et son destin.

Comme l'ont montré André Leroi-Gourhan[90] et Georges Canguilhem[91] l'artificialisation du vivant est le point de départ de l'hominisation. L'hominisation commence avec et comme la technicisation de la vie. Les organes biologiques ne suffisant pas à garantir sa survie, cette nouvelle forme de vie qu'est l'homme doit inventer des organes artificiels qui, en retour, reconfigurent[92] l'organe cérébral. Elle fait ainsi apparaître la **mémoire épiphylogénétique**[93], technique et artificielle qui constitue les premières formes de **rétentions tertiaires**[94] il y a environ trois millions d'années.

À partir de la fin du Paléolithique supérieur[95] l'humanité apprend à discrétiser et à reproduire selon divers types de traces, sur des formes successives de rétention tertiaire, les flux temporels qui la traversent et qu'elle engendre. Les images mentales (inscriptions rupestres), les discours (écritures), les gestes (automatisation de la production), fréquences sonores et lumineuses (technologies analogiques d'enregistrement) et à présent les comportements individuels, les relations sociales et les processus de transindividuation (algorithmes de l'écriture réticulaire). Devenues numériques, ces traces sont aujourd'hui engendrées par des interfaces, capteurs et autres appareils sous forme de nombres binaires constituant les données calculables base de la société automatique. Les technologies numériques de la traçabilité constituent ainsi le stade le plus avancé de ce processus de **grammatisation**[96].

---

[89] L'hominisation est le processus qui a progressivement transformé une lignée de primates en humains. (Wikipedia)

[90] 1911 – 1986. Ethnologue, archéologue et historien français, spécialiste de la Préhistoire. Penseur de la technologie et de la culture.(Wikipedia)

[91] 1904 – 1995. Philosophe et médecin français. Spécialiste d'épistémologie et d'histoire des sciences. (Wikipedia)

[92] « organologisent » écrit Stiegler

[93] Voir **Concepts et vocabulaire** page 28 de ce document . **Epiphylogénèse** (les trois mémoires) : Il y a trois mémoires. La mémoire germinale ou génétique (notre génome). La mémoire somatique ou épigénétique, mémoire nerveuse ou neurologique (les traces de notre vécu dans notre organisme). La mémoire épiphylogénétique, qui n'est ni génétique, ni somatique, mais qui est constituée par l'ensemble des techniques et mnémotechniques nous permettant d'hériter d'un passé qui n'a pourtant pas été vécu.

[94] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 25-27 de ce document. **Attention/Rétention/Protention**. **Rétentions tertiaires**. Elles sont le propre de l'espèce humaine. Ce sont les sédimentations hypomnésiques qui se sont accumulées au cours des générations en se spatialisant et en se matérialisant dans un monde d'artefacts, de supports de mémoire. Elles permettent de ce fait un processus d'individuation psycho-socio-technique.

[95] Entre -45 000 et -30 000 ans. Période de la Préhistoire caractérisée par l'arrivée de l'Homme anatomiquement moderne en Europe, le développement de certaines techniques et l'explosion de l'art préhistorique. (Wikipedia)

[96] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 28 et 29 de ce document. La **grammatisation** désigne la transformation d'un continu temporel en un discret spatial (des grammes). C'est un processus de description, de formalisation et de discrétisation des comportements humains (calculs, langages et gestes) qui permet leur reproductibilité. C'est une abstraction de formes par l'extériorisation des flux dans les rétentions tertiaires (exportées dans nos machines, nos appareils).

Parmi les transformations technologiques, certaines provoquent des changements de système technique. C'est le cas avec la technologie numérique. Et parmi les changements de système technique, certains provoquent des changements de civilisation. C'est le cas de l'écriture manuscrite et de l'imprimerie, et c'est aussi le cas du système technique numérique. Mais cette transformation fait, aussi, certainement apparaître une nouvelle forme de vie humaine au sens où en apparurent à l'époque du Paléolithique supérieur puis avec le Néolithique[97]. Une transformation d'une telle ampleur est tellurique au sens où elle bouleverse les fondements de la vie dans tous ses aspects, et pas seulement de la vie des êtres humains.

La part technique de l'**individuation**[98] humaine ne peut s'accomplir que dans la mesure où elle engendre des individuations psychiques formant elles-mêmes des individuations collectives. D'intégration elle devient désintégration lorsque elle se fait au détriment des individuations psychiques et collectives. C'est ce qui arrive et se généralise aujourd'hui.

2. Les époques successives de rétentions tertiaires et la prolétarisation

Quelles que soient sa forme et sa matière, la rétention tertiaire, retenue artificielle par duplication matérielle et spatiale d'un élément mnésique et temporel, modifie, en toute expérience humaine, les rapports entre les rétentions psychiques de la perception (les rétentions primaires) et les rétentions psychiques de la mémoire (les rétentions secondaires). Ces modifications du jeu entre rétentions primaire et secondaire, perception et mémoire, réalité et imagination, produisent des processus de **transindividuation**[99] chaque fois nouveau. Aux époques successives de rétentions tertiaires se forment des significations partagées par les individus psychiques, constituant des individus collectifs formant eux-mêmes des sociétés. Ces significations constituent le transindividuel comme ensemble de rétentions secondaires collectives au sein duquel se forment des **protentions**[100] collectives qui sont les attentes typiques d'une époque.

La **prolétarisation**[101] du travail manuel, la perte des savoir-faire, commence à la fin du XVIIIe siècle, lorsque apparaissent les rétentions tertiaires machiniques issues des formalisations automatiques du mouvement (Vaucanson) et de la motricité thermique(Watt). La transformation des matières[102], support des individuations psychiques, techniques et collectives se désintègre. Les rétentions produites par le travail ne passent plus par les cerveaux des producteurs, qui ne sont plus eux-mêmes individués par le travail, et qui ne sont donc plus porteurs et producteurs de savoir-faire. Pures forces de travail désingularisées, ils deviennent une marchandise substituable à une autre semblable sur le marché de l'emploi.

---

[97] Le Néolithique est une période de la Préhistoire marquée par de profondes mutations techniques, économiques et sociales, liées à l'adoption par les groupes humains d'un modèle de subsistance fondé sur l'agriculture et l'élevage, et impliquant le plus souvent une sédentarisation. Les principales innovations techniques sont la généralisation de l'outillage en pierre polie, la poterie, ainsi que le développement de l'architecture. Dans certaines régions, ces mutations sont telles que certains auteurs considèrent le Néolithique comme le début de la Protohistoire. (Wikipedia)

[98] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 29 et 30 de ce document. L'**individuation** humaine est la formation, à la fois biologique, psychologique et sociale, de l'individu toujours inachevé. L'individuation humaine est triple, c'est une individuation à trois brins. Elle est toujours à la fois psychique (« je »), collective (« nous ») et technique (ce milieu qui relie le «je » au « nous », milieu concret et effectif, supporté par des mnémotechniques).

[99] Voir **Concepts et vocabulaire** page 35 de ce document. La **transindividuation** est la transformation des « je » par le « nous » et du « nous » par les « je », elle est corrélativement la transformation du milieu techno-symbolique à l'intérieur duquel seulement les « je » peuvent se rencontrer comme un « nous ». Le social en général est produit par transindividuation, c'est-à-dire par la participation à des milieux associés où se forment des significations qui se jouent entre ou à travers les êtres qu'elles constituent.

[100] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 25 -27 de ce document. **Attention/Rétention/Protention**. La **protention** est le temps du désir ou le temps de la question, qui suppose le temps de l'attention et le temps des rétentions (tertiaires). Elle est le désir (et l'attente) de l'avenir, ce qui dans le devenir constitue la possibilité de l'avenir, étant entendu que le devenir peut n'engager aucun avenir.

[101] Voir **Concepts et vocabulaire** page 32 de ce document. La **prolétarisation** consiste, d'une manière générale, à priver un sujet (producteur, consommateur, concepteur) de ses savoirs (savoir-faire, savoir-vivre, savoir concevoir et théoriser).

[102] L'œuvre dirait Arendt

La télédiffusion de traces analogiques, permise par l'essor au XXe siècle des technologies d'enregistrement analogiques, provoque la prolétarisation des citoyens remplaçant leurs savoir-vivre (affects, sensibilités, relations sociales) par le conditionnement du consommateur. La télévision joue le rôle de mécanisme de régulation, introduisant des effets jusqu'alors inconnus d'assujettissement et de supervision, avec la captation destructrice de l'**attention**[103] et du **désir**[104] des consommateurs.

Fondées sur l'autoproduction et l'exploitation algorithmique de traces numériques, les sociétés **hyperindustrielles**[105] entrainent et subissent, aujourd'hui, la prolétarisation des savoir théoriques, des fonctions noétiques[106] telles que les concevait Kant : l'intuition, l'entendement et la raison.

« La révolution industrielle moderne est fatalement conduite à dévaloriser le cerveau humain » prédisait, il y près de soixante-dix ans, Norbert Wiener [107]. La bêtise systémique frappe aujourd'hui tout un chacun dans le capitalisme 24/7. Plus on monte dans la hiérarchie, plus cela semble frappant. Il semble n'y avoir plus que des hommes moyens, au moment même où de nouvelles oligarchies prétendent s'excepter de l'ordinaire par des voies purement technologiques.

La stupidité fonctionnelle, spécifique de ceux que l'on appela les ouvriers spécialisés, est désormais à l'œuvre, via la gouvernementalité algorithmique, chez les traders et autres professions intellectuelles. Elle caractérise tout employé qui ne peut pas et ne doit pas produire de rétentions secondaires collectives, mais simplement paramétrer les machines. Les rétentions secondaires collectives sont transformées en rétentions tertiaires machiniques ou technologiques et deviennent invisibles, impensables, sans pilote et sans raison.

3. Un système technique planétaire basé sur la rétention tertiaire numérique

Depuis 1993 un système technique planétaire[108] se met en place. Basé sur la rétention tertiaire

---

[103] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 25-27 de ce document. **Attention/Rétention/Protention**. L'**attention** est par excellence la modalité de la conscience. Être conscient, c'est être attentif. La formation de l'attention est toujours à la fois psychique et sociale, car l'attention est à la fois attention psychologique, perceptive ou cognitive (être attentif, vigilant, concentré) et attention sociale, pratique ou éthique (faire attention, prendre soin). L'attention qui est la faculté psychique de se concentrer sur un objet, de se donner un objet, est aussi la faculté sociale de prendre soin de cet objet.

[104] Voir **Concepts et vocabulaire** page 27 de ce document. **Désir/Pulsion**. Le **désir** s'oppose à la pulsion. Plus exactement il est ce qui transforme la pulsion, ce qui la détourne à travers l'idéalisation de son objet et rend possible la sublimation.

[105] Voir **Concepts et vocabulaire** page 29 de ce document. **Hypermatière**. Les technologies cognitives et culturelles ne sont pas immatérielles. La matière, devenue flux, est de moins en moins solide, elle n'en est pas pour cela immatérielle, et il faut au contraire, en outre, de plus en plus de matériels pour la transformer. Il n'y a ni société post-industrielle, ni économie de l'immatériel. Bien au contraire. Tout est de plus en plus industrialisé, c'est-à-dire aussi matérialisé. Dans l'économie de l'hypermatériel, tout devient industriel, y compris la reproduction des vivants humains.

[106] La noétique (terme dérivé de noèse) est une branche de la philosophie métaphysique concernant l'intellect et la pensée. Parmi ses centres d'intérêt on peut mentionner l'étude de la nature et du fonctionnement de l'intellect humain et les liens entre cet intellect et l'intellect divin. Dans la tradition occidentale et dans la philosophie arabe la noétique a été très influencée par les théories de philosophes tels que Anaxagore, Aristote ou Platon. (Wikipedia)

[107] Fondateur de la cybernétique, (1894 - 1964), mathématicien américain. La cybernétique (en anglais *cybernetics*) est la science des mécanismes autogouvernés et du contrôle, elle met essentiellement en relation les principes qui régissent les êtres vivants et des machines dites évoluées. La cybernétique est une science transdisciplinaire. (Wikipedia)

[108] Notre époque se caractérise par un système technique mondialisé. À l'exception de certaines zones désertiques ou très défavorisées, il est possible de faire fonctionner les principaux appareils de n'importe quelle société dans n'importe quelle autre. Les infrastructures mondialisées fournissent énergies, informations, financements, droits d'accès et connexions en tous genres, mais aussi pièces détachées, etc. Les réseaux électriques, numériques, bancaires, et les interconnexions logistiques maritimes, autoroutières et aériennes se déploient partout sur le globe.

Cet accomplissement de la mondialisation par l'extension planétaire du système technique a été rendu possible par une mutation de l'écriture qui affecta en leur cœur les systèmes psychosociaux. Le système technique n'a pu se planétariser que parce que dans le mouvement même de son industrialisation, il est devenu un système mnémotechnique mondialisé à travers un processus de grammatisation généralisée.

Depuis l'apparition, au cours des années 1960, de l'informatique de gestion, devenue un aspect central de ce qu'on appelle aujourd'hui la numérisation, l'écriture constitue la principale fonction de la technologie industrielle. Elle a rendu possible l'intégration des fonctions de conception, de promotion, de distribution et de consommation au niveau planétaire. Ce fonctionnement numérique de l'écriture et par

numérique, il constitue l'infrastructure d'une société automatique à venir. Société dont le destin serait fixé par la dynamique engendrée par l'économie des mégadonnées[109].

Avec les milliards de données analysables en temps réel par le calcul intensif, il n'y aurait plus besoin ni de théorie, ni de théoriciens, les spécialistes des mathématiques appliquées à de très grandes bases de données se substituant aux scientifiques des différentes disciplines.

Deux illustrations. Le modèle d'affaire de Google, basé sur ce que Kaplan appelle le « capitalisme linguistique »[110] et n'utilisant aucune théorie du langage. Les mathématiques financières et les systèmes de calcul automatisé du commerce numérique[111],[112] rendus responsables par Alan Greenspan, le président de la Réserve fédérale américaine, de l'enchainement de catastrophes ayant suivi la crise des *subprimes* en août 2007.

Avec l'invention du *World Wide Web*[113] en 1993, l'Anthropocène est entrée dans une nouvelle époque. L'exploitation industrielle des traces numériques, qu'il a rendu possible, précipite la catastrophe entropique. Sous la forme d'un capitalisme 24/7 et d'une gouvernementalité algorithmique[114], le *Web* sert un fonctionnement hyper-entropique qui accélère la destruction consumériste du monde tout en installant une insolvabilité structurelle et insoutenable. Le tout basé sur une stupéfaction généralisée et une « stupidité fonctionnelle » destructrice des capacités néguentropiques que recèlent, au contraire des compétences, les savoirs.

Cet état de choc provoqué en 1993 par la création du *Web* généralisant l'écriture réticulaire entre tous les habitants solvables de la Terre a incommensurablement amplifié la stratégie du choc[115] affirmant en 1979 qu'il n'y aurait pas d'alternative à la destruction de la puissance publique.

4. Le numérique comme pharmakon

Le numérique, comme toute nouvelle forme de technique, constitue un nouveau ***pharmakon***[116]. Il est nécessairement toxique tant que de nouvelles thérapeutiques ne sont pas prescrites. La prescription thérapeutique constitue les savoirs comme règles pour prendre soin du monde. Elle est de la responsabilité du monde scientifique, artistique, juridique, religieux, de la vie de l'esprit en général et des citoyens quels qu'ils soient, et, en premier lieu, de ceux

---

l'écriture est basé sur une double articulation fonctionnelle : celle qui permet de tirer parti des propriétés physiques du silicium, et celle qui permet de tirer parti des propriétés logico-logistiques du langage alphabétique binairement encodé.
Source : *Technologiques*, La pharmacie de Bernard Stiegler, éditions Cécile Defaut, 2013

[109] *big data*

[110]. *Quand les mots valent de l'or*, Le Monde Diplomatique, Novembre 2001

[111] *digital trading*

[112] Dont la forme la plus connue est le commerce haute fréquence (*high frequency trading*) *:* exécution à grande vitesse de transactions financières par des algorithmes informatiques.

[113] Le *World Wide Web* (WWW), littéralement la « toile (d'araignée) mondiale », communément appelé le Web, et parfois la Toile, est un système hypertexte public fonctionnant sur Internet. Le Web permet de consulter, avec un navigateur, des pages accessibles sur des sites. L'image de la toile d'araignée vient des hyperliens qui lient les pages web entre elles.

Le Web a été inventé par Tim Berners-Lee et Robert Cailliau plusieurs années après Internet, mais c'est lui qui a rendu les médias grand public attentifs à Internet.

Depuis, le Web est fréquemment confondu avec Internet ; en particulier, le mot Toile est souvent utilisé dans les textes non techniques sans qu'il désigne clairement le Web ou Internet.
Source : Wikipedia

[114] Mettant en programme la gouvernance par les nombres que nous étudierons avec Alain Supiot.

[115] Titre du livre de la journaliste canadienne Naomi Klein.

[116] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 31 et 32 de ce document. En grec ancien, le terme de ***pharmakon*** désigne à la fois le remède, le poison et le bouc émissaire .Tout objet technique est pharmacologique : il est à la fois poison et remède. Le pharmakon est à la fois ce qui permet de prendre soin et ce dont il faut prendre soin, au sens où il faut y faire attention. C'est une puissance curative dans la mesure et destructrice dans la démesure. Cet à la fois est ce qui caractérise la pharmacologie qui tente d'appréhender par le même geste le danger et ce qui sauve.

qui prétendent les représenter.

La prolétarisation des esprits, et plus précisément la prolétarisation des facultés noétiques de théorisation et de délibération scientifiques, morales, esthétiques et politiques caractérise aussi bien le facteur déclenchant que le facteur résultant de la crise de 2008. Cette métamorphose[117] semble rendre impossible le travail critique, les savoirs théoriques étant les savoirs critiques. Cette période de souffrance s'apparente au stade de la chrysalide.

Pour aboutir à une socialisation, c'est-à-dire à une individuation collective, tout nouveau pharmakon, nécessite la formation de nouveaux savoirs, qui sont de nouvelles thérapeutiques de ce nouveau *pharmakon.* Par ces savoirs se constituent de nouvelles façons et raisons de faire, de vivre et de penser.

Le problème avec le stade actuel de la prolétarisation est son caractère intrinsèquement entropique. Il épuise les ressources qu'il exploite : les individus psychiques et les individus collectifs. Au sens strict du terme, il les conduit à leur désintégration. Cette désintégration commença lorsque le consumérisme eut détruit les processus d'idéalisation et d'identification en soumettant toutes les singularités à la calculabilité. Le marketing fut contraint de solliciter et d'exploiter directement les pulsions[118], à défaut de pouvoir capter des désirs qui n'existaient plus parce que tous leurs objets, étant devenus des produits prêts à consommer[119], ils n'avaient plus aucune consistance, « ne consistaient plus ». La société automatique tente à présent de canaliser, de contrôler et d'exploiter ces dangereux automatismes que sont les pulsions en les soumettant à de nouveaux dispositifs eux-mêmes automatiques, qui capturent les automatismes pulsionnels en les prenant de vitesse, devenant des dispositifs de capture des expressions comportementales.

La destruction de la signification par le système technique numérique est fondée sur l'élimination des processus de **disparation** décrit comme suit par Simondon. Chaque rétine est couverte d'une image bidimensionnelle. L'image gauche et l'image droite sont disparates. Elles représentent le monde vu de deux points de vue différents. Certains détails masqués par un premier plan dans l'image gauche sont, au contraire, démasqués dans l'image droite, et inversement. Il n'y a pas une troisième image optiquement possible qui réunirait ces deux images. Elles sont par essence disparates et non superposables dans l'axiomatique de la bidimensionnalité. Pour qu'elles fassent apparaître une cohérence qui les incorpore, il faut qu'elles deviennent les fondements d'un monde perçu à l'intérieur d'une axiomatique en laquelle la disparation devient précisément l'indice d'une dimension nouvelle.

Face à ces toxicités du *pharmakon* numérique une thérapeutique, c'est-à-dire une politique, pourrait travailler selon trois axes pour transformer le poison en remède.

Passer du stade toxique où le *pharmakon* numérique détruit les systèmes sociaux qui l'ont engendré à un état de droit curatif suppose de développer, à la fois, de nouvelles notions de ce qui constitue le droit en toute discipline rationnelle[120] et de nouvelles notions de ce qui constitue le droit commun à tous les citoyens.

Dépasser le trouble planétaire actuel face à l'entropie numérique, implique de le considérer sous l'angle d'une nouvelle inquiétude qui, si elle ne tournait pas à la panique, pourrait être à

---

[117] Stiegler préfère employer le terme de métamorphose pour traduire l'esprit post-larvaire dans lequel nous laisse cette crise.

[118] Voir **Concepts et vocabulaire** page 27 de ce document. **Désir**/**Pulsion**. Le capitalisme engendre de nos jours la destruction du désir, celui du consommateur, celui du travailleur. Il nourrit nos pulsions en même temps qu'il achève nos désirs. La **pulsion**, systémiquement installée par le consumérisme, repose sur la possession d'un objet voué à être consommé, c'est-à-dire consumé, c'est-à-dire détruit.

[119] *ready-made commodities*

[120] Chaque discipline définit les critères de droit scientifiques, certifiés par les pairs, par lesquels elle transforme un état de fait en un état de droit, une donnée empirique en une donnée théorique. Les avancées de toute science consistent en inventions de nouveaux critères, par où s'opèrent des changements de paradigme, et constituent une invention catégoriale.

l'origine d'une nouvelle intelligence de la situation. Cette nouvelle intelligence, renversant la logique toxique du *pharmakon*, en ferait l'avènement d'un nouvel âge industriel constituant une société automatique fondée sur la **déprolétarisation**[121]. La critique introduirait une bifurcation noétique dans la métamorphose, intervenant dans le processus métaphorique qu'est le vivant pour le dénaturaliser, le désautomatiser et, par-là, le néguanthropiser.

Surmonter la destruction de la disparation, du relief, nécessite de configurer le nouveau *pharmakon* que constitue la rétention tertiaire numérique, non seulement par des prescriptions thérapeutiques, mais par son paramétrage. L'écriture réticulaire du *Web* est définie par des protocoles, normes et standards issus de recommandations. Sur Internet, les choix d'infrastructures logicielles sont plus contraignants pour les utilisateurs que les interdits juridiques. Le *Web* a connu à ce jour deux époques. La première caractérisée par les liens hypertextuels et les sites *Web*. La deuxième, celle des blogs, des moteurs de recherche permettant de les valoriser, de la recommandation et de la réputation fondées sur l'effet de réseau et intégrées fonctionnellement par des plateformes. La réduction de la tridimensionnalité et du relief résulte de la stérilisation des technologies participatives et collaboratives. Une troisième époque du *Web* devrait apparaître. Fondée sur une **organologie**[122] nouvelle, elle mettrait en œuvre une invention supplémentaire conçue comme technologie politique. Elle aurait pour objet de faire réapparaître de la disparation, et de fournir les instruments d'interprétation de cette disparité.

Plus largement, l'avenir industriel constitue une nouvelle question hautement pharmacologique. Il requiert la définition d'une nouvelle thérapeutique elle-même fondée sur un nouveau critère de la **valeur**[123]. Et Stiegler affirme que ce nouveau critère est la néguentropie noétique concrétisée par des savoirs mis au service du Néguanthropocène.

5. Le pouvoir d'intégration sans précédent du numérique

Le numérique permet d'unifier tous les automatismes[124] en implantant du producteur au consommateur des capteurs et des actionneurs et les logiciels afférents par l'intermédiaire du produit. Les systèmes de conception assistée par ordinateur simulent et prototypent en images de synthèse et par impressions 3D sur la base d'automatismes cognitifs. Les robots sont commandés par des logiciels qui traitent des pièces détachées taguées par la radio-identification[125]. La conception[126] intègre la production participative[127] comme le marketing est fondé sur les technologies de réseau et leurs effets. La logistique et la distribution sont devenues des systèmes de téléguidage à partir de l'identification numérique via l'Internet des objets[128]. La consommation est basée sur le réseautage social[129], etc.

---

[121] Voir **Concepts et vocabulaire** page 32 de ce document. **Prolétarisation**. La prolétarisation consiste, d'une manière générale, à priver un sujet (producteur, consommateur, concepteur) de ses savoirs (savoir-faire, savoir-vivre, savoir concevoir et théoriser). La **déprolétarisation** consisterait donc, pour un sujet, à reconstituer ses savoirs.

[122] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 30 et 31 de ce document. L'**organologie** générale est une méthode d'analyse conjointe de l'histoire du devenir des organes physiologiques, des organes artificiels et des organisations sociales. Elle décrit une relation transductive entre trois types d'organes : physiologiques, techniques et sociaux. La relation est transductive dans la mesure où la variation d'un terme d'un type engage toujours la variation des termes des deux autres types.

[123] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 32 et 33 de ce document. **Richesse et Valeur**. La création de **valeur** induite par la contribution, que l'on peut nommer **valeur** sociétale, permet de redéfinir un calcul de coût comme un calcul d'investissement (éducation, santé, biens collectifs), puisqu'elle organise une mesure différente du bien-être des personnes en prenant en compte d'autres critères que celui de la valeur ajoutée dans le PIB. En articulant la mesure de l'activité à la mesure du bien-être, il s'agit de dépasser la représentation du seul rapport de la production avec la formation et la distribution des revenus.

[124] technologiques mécaniques, électromécaniques, photo-électriques, électroniques, etc.

[125] RFID

[126] Le *design*

[127] *crowd sourcing*

[128] L'Internet des objets représente l'extension d'Internet à des choses et à des lieux du monde physique. Il représente les échanges

Cette complète intégration du système technique par le numérique rend possible l'intégration fonctionnelle des automatismes biologiques, psychiques et sociaux, et c'est dans ce contexte que se développent le neuromarketing comme la neuroéconomie.

Cette intégration fonctionnelle conduit du côté de la production à une robotisation totale qui ne désintègre pas seulement la puissance publique, les systèmes sociaux et éducatifs, les relations intergénérationnelles et conséquemment les structures psychiques. C'est le système économique industriel lui-même qui fut à la base du salariat en tant que critère répartiteur du pouvoir d'achat et formateur des marchés de masse capables d'absorber les produits du modèle consumériste, qui est en cours de désintégration, devenant fonctionnellement insolvable parce que fondamentalement irrationnel.

Cette intégration automatisée du système technique désormais numérique de part en part, à travers des standards, des normes de compatibilité, des formats d'échange, des formats de données, des modules d'extension[130], engendre la désintégration généralisée des savoirs, des pouvoirs, des modèles économiques, des systèmes sociaux, des structures psycho-relationnelles élémentaires et des relations intergénérationnelles, du système climatique, etc.

C'est ce qui se manifeste, de la façon sans doute la plus évidente, dans le développement conjugué des drones et des mégadonnées mis au service de la détection automatique des « suspects », c'est-à-dire de personnes dont le comportement est en corrélation[131], selon des calculs statistiques, avec celui de terroristes. Terroristes que ces nouvelles armes automatiques, les drones, permettent d'éliminer par une violence d'État qui, ne répondant à aucun droit de la guerre, répand le non-droit d'une police automatisée déterritorialisée et aveugle[132].

La liquidation du droit est elle-même directement liée à l'élimination du sacrifice, sans lequel il n'y a pas de guerrier, et par où le soldat qui a vaincu récolte plus que sa solde, la gloire. Le savoir suppose aussi la capacité d'un sacrifice de soi, qui n'est plus la mort qui trempe la gloire, mais un sacrifice noétique intermittent qui confère comme la mort ce que les Grecs appelaient le *kléos*, dont la soif de « réputation » contemporaine que les réseaux sociaux prétendent étancher chez leurs contributeurs est une version altérée.

L'automatisation intégrale, rendue possible par la rétention tertiaire numérique, en court-circuitant toutes les possibilités thérapeutiques de désautomatisation, désintègre cette double expérience sacrificielle. Elle opère cette désintégration à la fois et du même mouvement du côté des guerriers et du côté des scientifiques. Le savant ne combat plus pour aucune consistance, ni contre aucune inconsistance : il ne sait plus rien de consistant. Tout comme le soldat qui n'a plus besoin de se battre, devenant le contrôleur de systèmes automatiques de télé-action meurtrière.

6. Capitalisme 24/7 et destruction de la temporalité et la délibération sociales

Le Léviathan[133] contemporain est planétaire, fruit de la traçabilité réticulaire et interactive du

---

d'informations et de données provenant de dispositifs présents dans le monde réel vers le réseau Internet. Troisième évolution de l'Internet, baptisée Web 3.0. (Wikipedia)

[129] *social networking*

[130] Plug-in, aussi nommé module d'extension, module externe, greffon, plugiciel, ainsi que add-in ou add-on en France, est un paquet qui complète un logiciel hôte pour lui apporter de nouvelles fonctionnalités. (Wikipedia).

[131] En probabilités et en statistiques, étudier la corrélation entre deux ou plusieurs variables aléatoires ou statistiques numériques, c'est étudier l'intensité de la liaison qui peut exister entre ces variables. Le fait que deux variables soient « fortement corrélées » ne démontre pas qu'il y ait une relation de causalité entre l'une et l'autre. Le contre-exemple le plus typique est celui où elles sont en fait liées par une causalité commune.

[132] Voir Grégoire Chamayou, *Théorie du drone*, La Fabrique, 2013.

[133] *Le Léviathan*, ou Traité de la matière, de la forme et du pouvoir d'une république ecclésiastique et civile, est une œuvre écrite par Thomas

capitalisme 24/7. Cette traçabilité s'opère en prenant de vitesse les rétentions que produit la conscience, en lui proposant des protentions préfabriquées et cependant individualisées ou personnalisées. C'est une rupture radicale et sans précédent.

Les sélections rétentionnelles sont prises de vitesse par des rétentions et des protentions tertiaires préfabriquées sur mesure via les technologies d'établissement de profils[134] et de saisie automatique[135], et par les traitements en temps réel et les effets de réseau associés. En effet, si la vitesse moyenne d'un influx nerveux circulant entre l'organe cérébral et la main tourne autour de 50 mètres par seconde, les rétentions tertiaires numériques réticulées peuvent circuler à 200 millions de mètres par seconde sur les réseaux de fibres optiques, soit quatre millions de fois plus rapidement.

Il y a destruction de la causalité sociale et délibérative, c'est-à-dire noétique, lorsque les technologies de calculs de corrélations anticipent automatiquement les comportements individuels et collectifs qu'elles provoquent et autoréalisent en court-circuitant toute délibération. Avec elles, c'est la temporalité sociale tout aussi bien que rationnelle qui est détruite. Si la société est ce qui délibère, et si les automatismes algorithmiques prennent de vitesse une telle possibilité de délibération, à quelles conditions une société automatique est-elle encore possible ?

La réponse de Stiegler est simple. Elle n'est possible que par-dessus le marché[136]. Ce n'est que par-dessus le marché (ce qui ne veut pas dire contre lui) qu'il est possible de mettre les automatismes au service de la raison, c'est-à-dire de la décision, et donc du temps individuel participant à la formation d'un temps historique. C'est à partir de cet encastrement impératif du ***negotium*** dans l'***otium***[137] qu'il faut concevoir une économie contributive fondée sur une pollinisation noétique.

Dans les territoires numériques[138], et en particulier dans les villes intelligentes[139] qui infrastructureront demain l'hypermatérialisation digitale (à la fois tactile et numérique) des objets urbains et des choses publiques, la gouvernementalité algorithmique peut tout aussi bien court-circuiter intégralement les populations et leurs représentants que générer un nouvel âge de la res publica, de la chose publique, de la république. Cela suppose que les localités deviennent pollinisatrices, c'est-à-dire sources de néguanthropie, en cultivant des champs d'externalités positives[140], faute de quoi elles deviendront des fourmilières numériques.

7. Capitalisme 24/7 et destruction des énergies de combustion et libidinale

Le capitalisme 24/7, totalement computationnel, est conçu comme pouvoir de totalisation. Il prétend imposer par ses opérations une société automatique sans possibilités de désautomatisations, sans possibilités de théories, sans pensées. Toute pensée est un pouvoir

---

Hobbes, publiée en 1651, qui constitue un des livres de philosophie politique les plus célèbres. Il tire son titre du monstre biblique. Cet ouvrage traite de la formation de l'État et de la souveraineté.

[134] *User profiling*

[135] *Autocompletion*. En informatique, le terme complétion est l'anglicisme employé pour le complètement automatique de la saisie au clavier, c'est-à-dire l'aide à la saisie d'informations dans un champ lié à une source de données. Exemple : en tapant dans le champ, une suite de lettres, une liste de mots commençant par cette séquence sera proposée à l'utilisateur. (Wikipedia)

[136] le *negotium*

[137] Voir **Concepts et vocabulaire** page 31de ce document. ***Otium/Negotium***. Le ***negotium*** est le nom que les Romains donnaient à la sphère de la production, elle-même soumise au calcul. Ce n'est pas seulement le commerce des marchandises au sens du plan comptable, c'est le commerce au sens large des affaires, le business, l'affairement, c'est aussi le lieu des usages. À l'inverse, ***l'otium*** est le temps du loisir libre de tout *negotium*, de toute activité liée à la subsistance. Il est en cela le temps de l'existence.

[138] et tous les territoires sont devenus plus ou moins numériques, s'il est vrai que la diffusion des smartphones est à présent planétaire

[139] *Smart cities*

[140] L'externalité caractérise le fait qu'un agent économique crée, par son activité, un effet externe en procurant à autrui, sans contrepartie monétaire, une utilité ou un avantage de façon gratuite, ou au contraire une désutilité, un dommage sans compensation. (Wikipédia)

effectivement exercé de désautomatiser et, en cela, un pouvoir de rêver exercé à travers des exercices dont relèvent les techniques de soi[141] en général, et en particulier comme pratiques disciplinées des supports de mémoire[142], mais aussi les songes scientifiques tels que Bachelard les rêve, les conçoit et les pratique.

L'intégration des individus psychiques dans le système technique dont ils deviennent une fonction, comme foules conventionnelles numériques au sein d'un milieu techno-géographique où l'humain est devenu un organe fonctionnel, est une dissolution du psychique dans le collectif. Une participation réciproque du psychique et du collectif n'est possible qu'à la condition que l'individuation psychique ne puisse pas être réduite à l'individuation collective, que le singulier ne puisse pas être réduit au particulier (au calculable), ne puisse pas être court-circuité, devancé et nié par l'opération de calcul effectuée sur ses traces. C'est cette réduction, dissolution, qui se produit dans les foules conventionnelles numériques.

Le mal-être contemporain procède de l'épuisement de deux formes d'énergie : l'énergie de combustion et l'énergie libidinale.

L'énergie de combustion en fournissant, avec le machinisme industriel, leur puissance aux moteurs remplace le travail de subsistance. L'influx nerveux du prolétaire ne fournit qu'une motricité d'appoint, tant que l'automatisation qui peut aller quatre millions de fois plus vite que lui n'est pas totalement accomplie.

L'énergie libidinale configure toutes les formes de la vie noétique, manuelles aussi bien qu'intellectuelles. La vie noétique est la forme psychosociale de l'individuation. Manuel ou intellectuel, un travailleur est d'abord et avant tout une âme noétique, c'est-à-dire un corps noétique. C'est pourquoi tout bon professionnel est d'abord un amateur, et tout travailleur qui n'est pas désintégré comme une pure force d'un travail réduit à l'emploi forcé de son temps aime son travail.

La déprolétarisation est la condition d'une reconstitution de l'énergie libidinale, qui n'est renouvelable qu'à la condition d'être soignée de ses multiples tendances destructrices. Depuis la destruction destructrice du capitalisme jusqu'aux « martyrs » intégristes.

Pour Ars Industrialis, la refondation d'une **économie libidinale**[143] suppose l'installation d'un nouveau modèle industriel fondé sur l'économie de la contribution, c'est-à-dire sur un vaste processus de déprolétarisation.

8. La nécessité de former l'attention

Comme l'énergie solaire, l'énergie libidinale parait inépuisable et intrinsèquement renouvelable. Et pourtant, l'énergie libidinale n'est pas donnée. Elle est le fruit d'un travail social de formation de l'attention que la déformation contemporaine de l'attention délie et libère sous forme d'automatismes pulsionnels extrêmement dangereux. La prolétarisation est aussi ce qui détruit l'attention, rendant inaccessibles non seulement les consistances, mais la jouissance de l'existence, c'est-à-dire aussi de la reconnaissance.

Éduquer ses enfants, c'est ce qu'une mère et un père ou un parent font pour le bonheur de vivre, pour le leur et pour celui de leur enfant. Mais c'est ce qu'à notre époque ils peuvent de moins en moins faire. Ils en sont empêchés par la prise de contrôle des protentions dès les

---

[141] Voir note 67 page 19 de ce document

[142] *hypomnémata*

[143] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 27 et 28 de ce document**. L'économie libidinale** est un concept freudien fondamental qui nomme l'énergie produite par une économie des investissements sexuels constituée par leur désexualisation. L'économie de cette énergie (la libido) transforme les pulsions (dont la pulsion sexuelle) en les mettant en réserve (comme investissement). Toute société repose sur une économie libidinale qui transforme la satisfaction des pulsions, par essence asociales, en un acte social.

premiers âges de la vie, à travers des dispositifs qui captent l'attention de leurs enfants comme la leur, instaurant une prolétarisation précoce ruinant l'attention et générant une misère immense affective, symbolique, sexuelle, intellectuelle, économique, politique et spirituelle.

Dans la gouvernementalité algorithmique, l'espace de publication est le Web qui rend le réseau Internet accessible à tous. Pour qu'un état de droit spécifique se constitue, il faut que le Web, à travers ses formats et langages d'édition, devienne non seulement sémantique[144] mais herméneutique[145] (c'est-à-dire axé sur l'interprétation et permettant de confronter les points de vue et de valoriser les différences[146]).

La nécessité qui s'impose est la formation de l'attention à ce qui constitue cette différenciation entre calculable et incalculable[147] et la protection contre sa déformation.

Formation et protection de l'attention, dans une économie contributive, devraient devenir un travail constant et libre reposant sur un *otium* du peuple basé sur la culture des externalités positives qui ne sont pas issues d'une génération spontanée, comme voudraient nous le faire croire les libertariens de tout poil et de gauche à droite, mais d'une institution : l'institution du droit, déclinable en tout régime de vérité constitutif des circuits de transindividuation de l'époque.

9. L'enjeu de faire que l'automatisation dégage des temps d'intermittence

Toutes les choses que les automatismes nous dispensent de faire et qu'ils nous désapprennent sont autant d'occasions perdues de venir à notre propre rencontre tout en venant à la rencontre du monde. Il en résulte le sentiment d'une insipidité de l'existence sans nom ni précédent[148]. C'est découvrir que tout acte, tout « être au monde », tout « être ensemble » est privé de ces savoirs (faire, vivre, concevoir). Savoirs qui font le monde comme ensemble de ceux qui savent y être et y devenir, en projetant ce qui, au-delà du devenir entropique, ouvre un avenir néguentropique[149].

La performativité[150] des automatismes algorithmiques conduit à une destruction des circuits de transindividuation formés par le concert des individus psychiques. Elle aboutit à la liquidation de ce que Simondon décrivait comme des processus fondés sur ce qu'il appelle la **disparation**. En physiologie de la perception optique, la disparation désigne la différence entre les images rétiniennes de chaque œil, cette différence entre deux sources bidimensionnelles formant une troisième dimension par où l'organe de la vision perçoit le relief. Cette mise en relief est essentielle aux processus d'individuation collective, et plus généralement à la formation du transindividuel.

L'enjeu noétique devient alors de faire que l'automatisation (de mes appareils techniques aussi bien que des gestes automatiques qu'ils m'imposent d'intérioriser comme circuits neuronaux et d'accomplir en situation[151]) soit conçue, étudiée et cultivée pour dégager des

---

[144] Le Web sémantique, ou toile sémantique, est un mouvement collaboratif mené par le World Wide Web Consortium (W3C) qui favorise des méthodes communes pour échanger des données (Wikipedia).

[145] Herméneutique : théorie, science de l'interprétation des signes, de leur valeur symbolique. « Appelons herméneutique l'ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens » (M. Foucault, Les Mots et les choses, Paris, Gallimard, 1966, p. 44).

[146] C'est moi qui précise

[147] incalculable qui peut être cependant codifié

[148] déjà notée par Arendt dans *Condition de l'homme moderne* (1958).

[149] et néguanthropologique

[150] La performativité est le fait pour un signe linguistique (énoncé, phrase, verbe, etc.) d'être performatif, c'est-à-dire de réaliser lui-même ce qu'il énonce, c'est-à-dire que produire (prononcer, écrire) ce signe produit en même temps l'action qu'il décrit. Par exemple, le simple fait de dire « je promets » constitue une promesse.

[151] par exemple en situation de conduite automobile

temps d'intermittences plus riches en expériences et en apprentissages que les pratiques auxquelles elle substitue un automate. Temps nous permettant de conserver la mémoire des expériences pratiques disparues sur un mode transformé en expérience nouvelle par la nouvelle époque.

Le capitalisme 24/7 canalise et déforme un temps beaucoup plus aliéné que celui de l'emploi salarié et que celui des loisirs configuré par les industries culturelles. C'est pourquoi la question n'est pas simplement de donner du temps libre.

Il faut défendre le modèle de l'intermittence, où il ne s'agit plus de faire de sa vie une œuvre d'art, mais de faire de la vie organologique une œuvre néguanthropique, par la réinvention du travail reconstituant une solvabilité globale différant l'entropie cosmique.

10. Réinventer le travail

L'automatisation intégrale et généralisée remet en cause le droit et le devoir de travailler, sous la forme, prise depuis le XXe siècle, de l'emploi, du salariat et du pouvoir d'achat garantissant la pérennité du système de production fondé sur le modèle taylorien.

Il y a une véritable omerta quant à la fin de l'emploi. Parce que rien n'est dit de ce qui vient, mais que tout le monde sent, même si personne ne le sait positivement, en France en particulier, et surtout depuis deux ans, l'extrême droite avance à grands pas. Tant que ce bouleversement ne sera pas projeté collectivement, celle-ci (et ses répondants intégristes) continuera d'avancer partout dans le monde à mesure que se concrétiseront les effets non pensés et subis du bouleversement anthropologique et sociologique le plus colossal que l'humanité ait jamais connu .

La fin de l'emploi constitue la question première qui se pose aux forces politiques, qu'elles le veuillent ou non, au capital et aux représentants du monde du travail.

L'enjeu de la libération du travail, ce n'est pas de réduire le temps de travail pour le partager et diminuer le taux de chômage. C'est de supprimer le chômage en supprimant l'emploi comme statut-clé et fonction-clé du système macro-économique tel que Keynes et Roosevelt l'avaient conçu et mis en place, et dont les effets se sont renversés. Le maintien du discours sur le salaire et le pouvoir d'achat permet à ceux qui prélèvent de la plus-value de faire sans cesse pression à la baisse du coût du travail sur le marché de l'emploi pour toujours plus augmenter cette plus-value. Les partenaires sociaux sont complices de cet état de fait en le perpétuant eux-mêmes

La fin de l'emploi peut et doit mener à la déprolétarisation du travail, et à sa réinvention, inspirée à la fois par l'organisation du travail dans les communautés du logiciel libre et par le statut de l'intermittence, dans une société où l'emploi tend à devenir le vestige d'une époque révolue, et où le savoir néguanthropique devient la source de la valeur à la fois comme savoir-vivre, savoir-faire et savoir-conceptualiser.

L'unique secteur émergent est celui du savoir, mais il ne va pas créer des emplois. La question est de savoir si le savoir va recréer de la **richesse**[152]. Une richesse durable, en remplaçant le travail aliéné et salarié par le savoir matérialisé par les machines[153], et en transformant profondément les savoirs dans leur ensemble. Une richesse comme temps libéré

[152] Voir **Concepts et vocabulaire** pages 32 et 33 de ce document**. Richesse et Valeur.** Depuis 2008, et après divers travaux tels ceux d'Amartya Sen, de Dominique Méda, de Patrick Viveret et de Jean Gadrey, notamment, il est largement admis qu'il nous faut définir de nouveaux indicateurs de richesse, c'est-à-dire donner un nouveau sens économique à la valeur. Ni la croissance, ni le PIB qui est censé la mesurer, ne tiennent compte des productions qui se passent par-dessus le marché, c'est-à-dire des externalités, positives ou négatives. Ars Industrialis tente à sa manière de contribuer à cette réévaluation de la **richesse** économique dans le cycle élargi de la création de valeur.

[153] produisant une hypermatière d'un type très spécifique

par un travail de désautomatisation, transformant ainsi la valeur de la valeur elle-même.

La fin de l'emploi exige que la réticulation numérique soit mise au service d'un processus massif de pollinisation noétique, c'est-à-dire d'un *otium* du peuple reconstituant une solvabilité à long terme et basé sur la néguanthropie comme valeur de la valeur.

Le travail libéré et désaliéné, libre de toute condition salariale et de tout emploi du temps associé, doit être un temps libre pour la transindividuation. Il doit consister dans la généralisation des pratiques de loisirs au sens ancien du mot loisir, qui se dit en latin otium et en grec ***skholè***[154]. Il doit consister en la généralisation des **techniques de soi**[155] et des autres, qui sont un travail du soi pour les autres.

Dans une économie contributive fondée sur un revenu contributif, l'*otium* et la *skholè* doivent être cultivés à tous les âges de la vie. Une telle culture est un travail, s'il est vrai que toute activité est une transformation de soi. Et parce que l'individuation psychique en quoi elle consiste n'est effective que si elle participe à la transindividuation collective, c'est nécessairement une transformation des autres.

---

[154]Voir **Concepts et vocabulaire** page 33 de ce document**.** ***Skholè*** est un terme grec, voisin de l'*otiom* latin, dont dérivent les termes école, *school*, *scholars*, etc. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, *skholè* signifie loisir. Ce paradoxe n'est qu'apparent en cela que le loisir veut d'abord dire la liberté par rapport à la nécessité de subvenir à ses besoins, c'est-à-dire à ce que nous nommons la subsistance, et qui lorsqu'elle n'est pas satisfaite, ferme l'accès aux objets de la *skholè*, qui sont les objets de la pure contemplation.

[155]Voir **Concepts et vocabulaire** pages 34 et 35 de ce document**.** Ce que Michel Foucault appelait le souci de n'est pas un simple état d'esprit. C'est ce qui se constitue à travers des pratiques. L'attention est à la fois une orientation générale des pratiques de soi et une technique particulière. La méditation joue un rôle central dans les techniques de soi. La méditation, le plus souvent associée à la mémorisation, est l'exercice spirituel par excellence. **Les techniques de soi** constituent une tradition critique de l'attention. Elles permettent aujourd'hui d'interroger le type d'attention caractéristique d'une majorité qui s'oppose au dressage c'est-à-dire à la destruction des savoirs et du travail par l'emploi et au formatage par le psychopouvoir.

La gouvernance par les nombres (Alain Supiot) (2015)

A. Vue d'ensemble

1. Hypothèse initiale

Nos institutions, comme toute œuvre humaine, donnent à voir les images qui ont présidé à leur conception. Le Droit, comme la technique, la religion ou les arts, est un fait de culture, qui inscrit dans la durée les représentations du monde qui dominent une époque donnée. Le Droit occupe une position à mi-chemin entre l'art et la technique. Sa référence ultime n'est ni la vérité, ni l'esthétique, mais la justice. Comme l'art, le Droit évolue dans un monde fictionnel comme celui d'une République où règnent la liberté, l'égalité et la fraternité. Mais comme la technique, il vise à agir sur le monde réel et doit donc en tenir compte.

L'hypothèse dont procède ce livre, est que la crise de l'État-providence est le révélateur d'une rupture institutionnelle très profonde, qui affecte la manière proprement occidentale de concevoir le gouvernement des hommes.

C'est un même imaginaire industriel qui a donné le jour aux usines électriques, au film *Metropolis* et au droit du travail. Un imaginaire dominé par les lois de la physique classique, qui nous donnent à voir l'univers comme une vaste horlogerie mue par un jeu implacable de poids et de forces. Poids et forces qui tout à la fois s'imposent aux hommes et peuvent être mis à son service. Conçu lui-même comme une machine destinée à corriger les déséquilibres engendrés par le progrès industriel, l'État social n'a jamais visé à éradiquer les formes nouvelles de déshumanisation du travail, mais plutôt à en compenser les effets et à les rendre ainsi humainement supportables.

Né avec le monde industriel, l'État social ne correspond plus à **l'imaginaire cybernétique** qui domine aujourd'hui les esprits et porte avec lui l'idéal d'une gouvernance par les nombres. Plus profondément, c'est la figure même de l'État moderne, de cet Être transcendant et immortel inventé par la Révolution grégorienne aux XIe -XIIe siècles et dont l'État-providence n'aura été que l'une des manifestations, qui est atteinte.

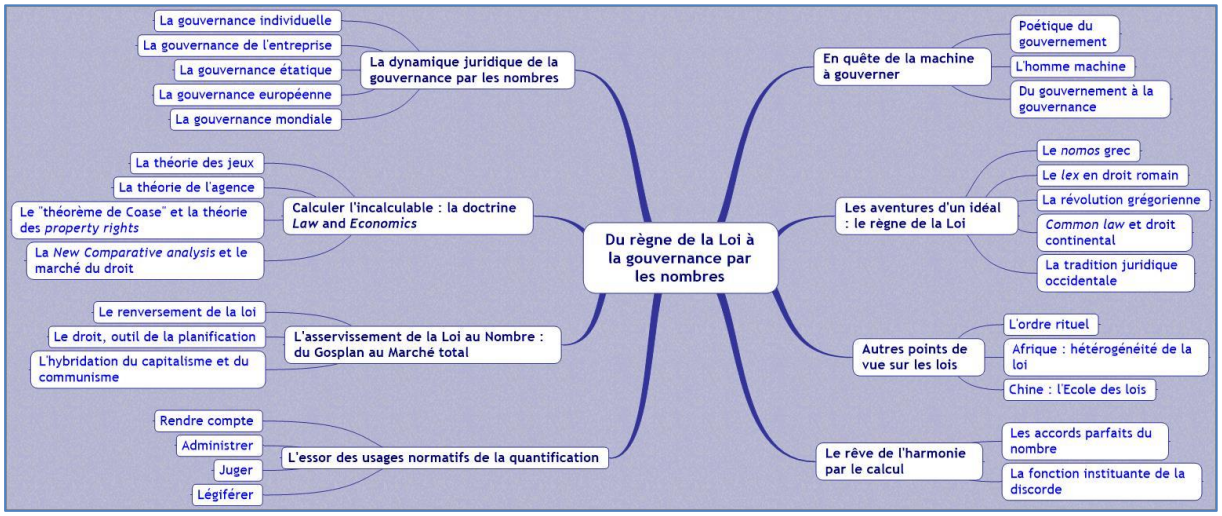
Le renversement du règne de la loi au profit de la gouvernance par les nombres s'inscrit dans l'histoire longue du rêve de l'harmonie par le calcul, dont le dernier avatar, **la révolution numérique**, domine l'imaginaire contemporain. Cet imaginaire cybernétique conduit à penser la normativité non plus en termes de législation mais en termes de **programmation**. On n'attend plus des hommes qu'ils agissent librement dans le cadre des bornes que la loi leur fixe, mais qu'ils réagissent en temps réel aux multiples signaux qui leur parviennent pour atteindre les objectifs qui leur sont assignés.

La façon de penser le travail occupe une place centrale dans ce renversement avec les nouvelles formes que prend aujourd'hui le mot d'ordre de mobilisation totale, apparu sous sa forme taylorienne lors de la Première Guerre mondiale. La mise en œuvre de ce mot d'ordre montre les impasses auxquelles se heurte toute forme de normativité fondée sur la dénégation de ce qui spécifie l'être humain : **sa capacité à penser et à agir avec ses propres idées en tête**. Face au dépérissement de l'État et aux formes nouvelles d'aliénation qu'il engendre, une structure juridique réapparaît, de facture typiquement féodale : celle des réseaux d'allégeance, au sein desquels chacun cherche la protection de plus fort que soi ou le soutien de moins fort que soi.

C'est **un double mouvement** que décrit ce livre. En premier lieu, celui de la quête d'un pouvoir impersonnel, dont le modèle serait une machine à gouverner et qui a abouti à la gouvernance par les nombres. Et en second lieu, celui du retour de l'allégeance personnelle comme réponse aux impasses de cette gouvernance.

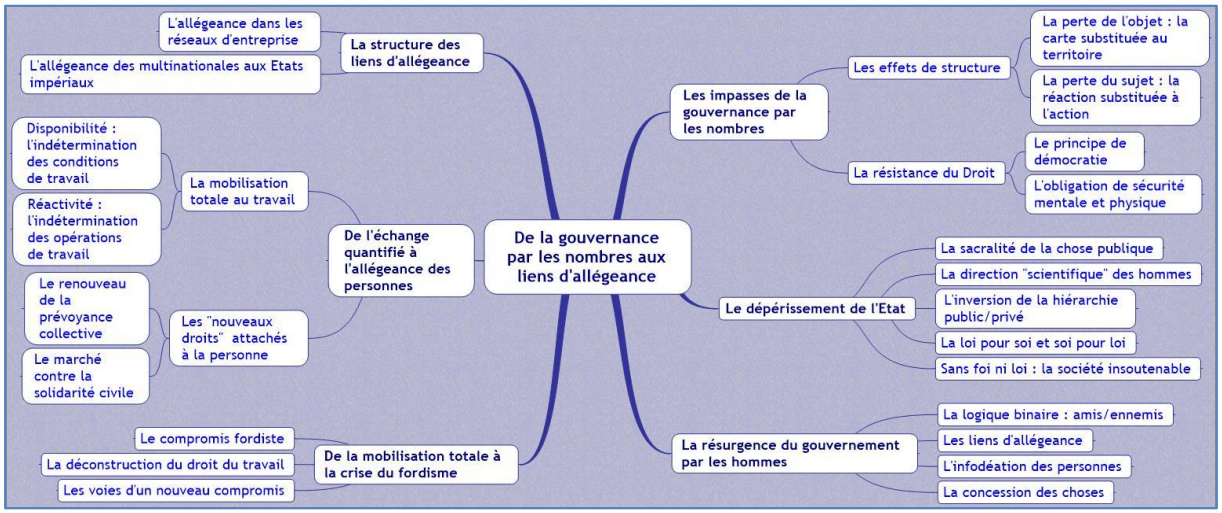
2. Du règne de la loi à la gouvernance par les nombres

L'état de délabrement institutionnel où se trouve plongée l'Europe procède d'une certaine façon de penser le gouvernement des hommes, qui est apparue à l'aube des temps modernes et continue de dominer son imaginaire normatif. Cet imaginaire consiste à se représenter le gouvernement comme une technique de pouvoir, comme une **machine** dont le fonctionnement doit être indexé sur la connaissance scientifique de l'humain. **Rabattre le gouvernement sur le pouvoir est quelque chose qui ne va pas de soi**. Cet aplatissement est assez symptomatique d'une culture et d'une époque qu'il faut s'efforcer de situer par rapport à d'autres façons de concevoir la conduite des sociétés humaines. Ce qu'Alain Supiot fait en huit chapitres selon une dynamique représentée par la carte mentale ci-dessous.



3. De la gouvernance par les nombres aux liens d'allégeance

L'un des enseignements de l'effondrement financier de 2008 est que la gouvernance par les nombres confère un pouvoir immense à ceux qui concourent à leur fabrication, dès lors que cette fabrication est conçue comme **relevant d'un savoir technique échappant à tout débat contradictoire**. Ces catastrophes à répétition ne sont jamais imputées à un vice de conception de ce type de dispositifs, mais toujours à des défaillances humaines. Ce type de gouvernance n'en conduit pas moins à des **impasses qui le rendent insoutenable** et font ressurgir, comme Alain Supiot le raconte dans les six chapitres de cette seconde partie, ce que l'on croyait avoir disparu avec le féodalisme, **l'allégeance**.



B. Apports à la recherche de repères pour un monde numérique

1. Analyse juridique

Diagnostiqué déjà par **Freud** aux lendemains de la crise de 1929, le sentiment de **malaise dans la civilisation** n'est pas nouveau, mais il a retrouvé aujourd'hui une intensité sans précédent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'analyse juridique peut contribuer à identifier les mouvements de fond à l'œuvre dans une société donnée et à diagnostiquer les maux qui l'affectent.

L'idéal d'un pouvoir impersonnel a pris un nouveau visage depuis la Seconde Guerre mondiale, le nombre remplaçant progressivement la loi comme fondement des obligations entre les hommes. **Porté par la révolution numérique, l'imaginaire de la gouvernance par les nombres est celui d'une société sans hétéronomie, où la loi cède sa place au programme et la réglementation à la régulation.**

Ce mouvement avait été engagé par la **planification soviétique** qui, la première, avait réduit la loi à une fonction instrumentale de mise en œuvre d'un calcul d'utilité. Il s'approfondit avec **l'imaginaire cybernétique**, qui impose une **vision réticulaire** du monde naturel et humain et tend à effacer la différence entre l'homme, l'animal et la machine, saisis comme autant de systèmes homéostatiques communiquant les uns avec les autres. À ce nouvel imaginaire correspond le passage du libéralisme économique, qui plaçait le calcul économique sous l'égide de la loi, à l'ultralibéralisme, qui place la loi sous l'égide du calcul économique.

Étendu à toutes les activités humaines, l'idéologie du Marché occupe désormais la place de Norme fondamentale à l'échelle du globe. Comme toute idéologie ayant perdu le sens de la limite, elle est condamné à trouver sa **limite catastrophique**. Celle-ci advient lorsque les représentations mentales qui ignorent le principe de réalité sont rattrapées par lui. L'implosion financière de 2008 nous a donné un avant-goût de cette limite catastrophique, en dépit du tour de force qui a consisté à en tirer argument pour hâter le démantèlement de l'État social. Il est prévisible que ce démantèlement, et l'imposition, au mépris du principe de démocratie, du règne sans partage du calcul d'utilité individuelle, conduira à des violences inédites, qui se combineront aux désastres écologiques engendrés par la surexploitation des ressources naturelles.

Car lorsque l'État n'assume plus son rôle de garant de l'identité et de la sécurité physique et économique des personnes, les hommes n'ont plus d'autre issue que de rechercher cette garantie ailleurs, dans des appartenances claniques, religieuses, ethniques ou mafieuses, et de faire allégeance à plus fort qu'eux. Ces **réseaux d'allégeance** se déploient aujourd'hui à tous les niveaux de l'activité humaine, sous des formes légales ou illégales. Au sein de ces réseaux, chacun compte sur la protection de ceux dont il dépend et sur le dévouement de ceux qui dépendent de lui.

Radicalisant l'aspiration à un pouvoir impersonnel, qui caractérisait déjà l'affirmation du règne de la loi, la gouvernance par les nombres donne ainsi paradoxalement le jour à un monde dominé par la dépendance entre les personnes. Appliquée indistinctement aux États et aux entreprises, cette gouvernance **ignore en effet la distinction du public et du privé** qui structurait l'ordre juridique en deux plans orthogonaux : celui, vertical, du public, en charge de tout ce qui relève de l'incalculable ; et celui, horizontal, du privé, qui peut être alors conçu comme le lieu d'ajustement des calculs d'utilité individuelle.

2. Du gouvernement à la gouvernance

Apparu en français au XIIIe siècle pour désigner l'art de gouverner, le mot gouvernance est passé à l'anglais avant de revenir chargé d'un sens nouveau.

Il a d'abord servi à remettre en cause le pouvoir acquis par les cadres dirigeants des entreprises[156]. Indexant les formes d'organisation du travail sur l'impératif de **création de valeur** pour les actionnaires, la gouvernance a fait de la performance financière le moteur de l'action des dirigeants et a substitué le calcul d'intérêt à la rationalité technique en liant leur rémunération aux performances financières de l'entreprise. Au modèle fordiste de l'entreprise, structure intégrée et hiérarchisée, pourvoyeuse de sécurité économique pour ses salariés qui a dominé les Trente Glorieuses, la gouvernance a substitué celui d'un **réseau d'unités de création de valeur**, où chacun est mu par la maximisation de son propre intérêt.

Le travail n'a aucune place dans cette nouvelle conception de l'entreprise, qui ne connaît que des actionnaires[157] et des parties prenantes[158]. Les salariés font partie de ces parties prenantes, en tant que détenteurs d'une **ressource humaine** ou d'un **capital humain** et non plus en tant que travailleurs, mot banni du vocabulaire de la gouvernance. Cette forclusion du travail succède à la réification dont il avait fait l'objet dans l'univers industriel. Tout travail est métamorphosé en **fonctionnement** d'une machine à communiquer, programmée pour optimiser ses performances.

La notion de gouvernance a été adoptée à la fin du siècle dernier par les organisations économiques internationales (Banque mondiale et FMI) et utilisée dans le cadre des plans d'ajustement structurel imposé aux pays dits en voie de développement. Elle a conquis à la même époque le vocabulaire de la Communauté puis de l'Union européenne puis a été consacrée au plus haut niveau des textes européens avec l'adoption du Traité pour la stabilité, la coordination et la gouvernance dans l'Union économique et monétaire, entré en vigueur le 1er janvier 2013.

La gouvernance occupe une position centrale dans un champ sémantique qui congédie le vocabulaire de la démocratie politique au profit de celui de la gestion.

Gouvernement	Gouvernance
Peuple	Société civile
Souveraineté	Subsidiarité
Territoire	Espace
Loi	Programme
Liberté	Flexibilité
Morale	Éthique
Justice	Efficacité
Jugement	Évaluation
Règle	Objectif
Réglementation	Régulation
Représentation	Transparence
Travailleur	Capital humain
Qualification	Employabilité
Syndicats	Partenaires sociaux
Négociation collective	Dialogue social

Animée par l'imaginaire cybernétique, la gouvernance ne repose pas sur la subordination des individus mais sur leur programmation. Ce passage est central dans la représentation contemporaine de l'agir humain.

[156] remise en cause qui est à la base de la doctrine de la *Corporate governance*

[157] *shareholders*

[158] *stakeholders*

3. Le rêve de l'harmonie par le calcul

L'essor de la gouvernance par les nombres n'est pas un accident de l'histoire. La recherche des principes ultimes qui président à l'ordre du monde combine depuis longtemps la loi et le nombre. Au travers de la physique et des mathématiques, s'agissant de l'ordre de la nature et du droit et de l'économie, s'agissant de l'ordre social. La gouvernance par les nombres ne conduit pas à la disparition des lois, mais à leur soumission à un calcul d'utilité, en sorte qu'elles servent **les harmonies économiques** qui présideraient au fonctionnement des sociétés humaines. Mais la loi peut-elle être ramenée au nombre ? Fait-elle autre chose qu'exprimer des accords parfaits que les mathématiques seraient susceptibles de dévoiler ? Ou bien possède-t-elle son domaine propre, qui serait de surmonter les discordes constitutives de la vie en société ?

La prise de conscience proprement juridique de l'impossibilité de donner à la justice un fondement purement mathématique est déjà présente chez les Grecs. Aristote s'est efforcé de donner une expression mathématique aux types de justice qu'il distingue dans *L'Éthique à Nicomaque*. La **justice distributive**, qui répartit l'honneur, les richesses ou tous les autres avantages qui se partagent entre les membres de la communauté politique de façon proportionnelle au mérite de chacun. La **justice réparatrice**, qui consiste à corriger le dommage injustement infligé par une personne à une autre et qui obéit à un principe d'égalité arithmétique. Enfin la **justice de réciprocité** qui assure la cohésion des associations faites pour les échanges, indispensable à la transaction qui fait demeurer les hommes ensemble.

À la différence de Platon, Aristote ne voit pas dans la loi un pis-aller, dû à notre insuffisante connaissance des vérités mathématiques qui sous-tendraient l'univers entier. Les figures et les nombres peuvent nous aider à y voir clair, et c'est pourquoi il en use pour illustrer ses définitions de la justice distributive et de la justice corrective. Mais ce ne sont pas les mathématiques qui président à l'association des hommes, **c'est la nécessité d'accorder la différence de leurs travaux à la similitude de leurs besoin**s. C'est pourquoi Aristote ne s'oblige pas à donner une formulation mathématique de ce troisième type de justice. Pas davantage il ne prête à la monnaie la capacité d'exprimer spontanément le juste prix des fruits du travail. « Substitut du besoin », **la monnaie fournit bien une mesure commune des biens échangés, mais elle est fondée sur la loi et non sur le nombre**.

Cette prise de conscience des limites de la raison mathématique pour gouverner les affaires humaines aurait aussi procédé[159] de la découverte des nombres irrationnels, de type $\sqrt{2}$. S'il existe des grandeurs sans mesure commune alors toute chose n'entre pas en proportion avec toute chose. **Dès lors, l'écriture monétaire n'a plus de fondement étranger aux querelles des hommes.** Ainsi semble s'évanouir l'espoir de faire régner dans la Cité une harmonie déduite des mathématiques.

Cependant ce rêve a continué d'agiter l'Occident sous diverses formes jusqu'à nos jours, au risque de se transformer parfois en cauchemar.

4. Une première forme de gouvernement par les nombres : l'entreprise

La quantification des faits économiques et sociaux depuis le début des temps modernes est principalement connu par les travaux qui, depuis trente ans, ont retracé le perfectionnement par l'État moderne des instruments de mesure de sa population et de ses richesses. Le plus important de ces instruments est la statistique.[160]

---

[159] Selon Clarisse Herrenschmidt, *Les trois écritures. Langue, nombre, code*. Gallimard, 2007.

[160] Mot venu de l'allemand, il s'agit explicitement d'une science de l'État, visant à en donner une image globale.

La place centrale ainsi accordée à l'État risque toutefois de faire oublier que l'usage normatif de la quantification a d'abord pris son essor dans la sphère marchande, pour répondre aux besoins du gouvernement des entreprises. À travers la première des quatre fonctions normatives[161] que met en lumière le rapprochement des usages privés et public de la quantification, rendre compte, et le développement de la comptabilité.

La **comptabilité** est tout d'abord une obligation de **rendre des comptes**. Les commerçants doivent répondre de leur activité à l'égard des tiers et la tenue d'une comptabilité participe de cette responsabilité commerciale. Plus étendue que la responsabilité civile, celle des commerçants s'exerce aussi bien vis-à-vis de leurs contractants que de l'État et du public en général. La comptabilité est ensuite un **mode d'accréditation d'une vérité par l'image**. L'image comptable a donc un statut qu'on pourrait dire iconique : de même que les icônes religieuses soudent une communauté de fidèles autour d'une vérité religieuse, l'image comptable soude une communauté de marchands autour d'une vérité légale. La comptabilité est aussi la première institution moderne à avoir conféré une **vérité légale à des nombres,** mais sans l'ouverture à des types d'interprétations comme dans le cas de la loi ou du contrat exprimés en langue naturelle[162]. Enfin, la comptabilité est la première technique à avoir fait de la **monnaie un étalon de mesure universel**. Cette fonction d'unité de mesure est distincte de celle de moyen de paiement, et rien n'impose de confondre ces deux fonctions de la monnaie comme nous le faisons aujourd'hui.[163] La comptabilité ne compte pas (au sens de dénombrer des choses de même nature), elle évalue. Elle n'évalue pas seulement ce qui est, mais ce qui peut advenir en utilisant la monnaie comme un moyen de domestiquer l'avenir.

Cette première forme de gouvernement par les nombres n'a pas été instaurée par des États, mais par des entreprises. C'est au Moyen Âge qu'ont été posées les bases de la comptabilité moderne avec la tenue de comptes de personnes, puis l'invention de de la **comptabilité en partie double**, par les marchands des grandes villes italiennes, qui a répondu aux problèmes posés par le développement du crédit entre eux. Selon l'historien et sociologue allemand Werner Sombart[164], à qui l'on doit le mot **capitalisme**, le capitalisme et la comptabilité ne peuvent pas être dissociés. Ils se comportent l'un vis-à-vis de l'autre comme la forme et le contenu.

5. Vers un monde plat

Voir dans le calcul la clé de l'harmonie sociale est l'un des nombreux traits communs du capitalisme et du communisme. Toutefois, contrairement à la planification soviétique, le libéralisme classique n'envisageait pas le droit et l'État comme des instruments, mais au contraire comme une condition de l'harmonie par le calcul. Les pères du libéralisme pensaient que l'ajustement spontané des calculs d'intérêts individuels avait pour condition préalable un **régime de droit** (*rule of law*) capable de garantir l'état et la liberté des personnes, de protéger la propriété et de faire respecter les contrats.

L'ultralibéralisme prend, au contraire, pour des faits de nature les fictions juridiques qui fondent le marché. **Prenant pour donné ce qui est construit**, il étend le paradigme du

[161] rendre compte, administrer, juger et légiférer

[162] Existe toutefois un tempérament à cette valeur dogmatique du nombre inscrit dans les comptes certifiés : l'existence d'une annexe, qui « complète et commente l'information donnée par le bilan et le compte de résultat » et qui doit permettre d'assurer la fidélité de l'image comptable lorsque celle-ci ne peut résulter de la seule lecture des chiffres.

[163] L'idée de séparer ces deux fonctions monétaires réapparaît régulièrement. Keynes a vainement tenté de l'imposer à la fin de la guerre, en proposant l'instauration d'une monnaie de compte, appelée bancor, qui aurait servi de référence monétaire internationale, mettant l'économie à l'abri des manipulations du cours des monnaies nationales (et à l'abri aussi de l'hégémonie du dollar, raison pour laquelle cette proposition a échoué).

[164] 1863 - 1941

marché à tous les secteurs de la vie humaine et considère le droit lui-même comme un produit en compétition sur un marché des normes. C'est une œuvre romanesque qui, dès la fin du XIXe siècle, a pour la première fois mis en scène ce **monde plat** débarrassé de la figure verticale du Tiers garant des relations entre les hommes. Il s'agit d'un conte philosophique intitulé *Flatland*, publié en 1884 par le mathématicien Edwin Abbott. La métaphore d'un monde plat a ressurgi au tournant des années 2000 sous la forme d'un best-seller que l'économiste Thomas Friedman a publié en 2005 : *The World is Flat. A Brief History of the Twenty-first Century*. Cette utopie d'un monde plat, tout entier régi par les forces immanentes du marché, est caractéristique de l'ultralibéralisme, qui se situe de ce point de vue beaucoup plus près de l'utopie communiste que du libéralisme classique.

Pour saisir le **processus d'hybridation entre capitalisme et communisme**, il faut prendre la mesure de tout ce qui oppose la planification de type soviétique à l'univers juridique des pays occidentaux mais aussi de tout ce que partagent dès l'origine ces deux types de régimes.

La planification soviétique repose, d'une part, sur l'abolition de la propriété privée des moyens de production et l'instauration d'une propriété socialiste (d'État ou coopérative (kolkhozienne)). D'autre part, elle engage la société toute entière dans la réalisation d'objectifs chiffrés imposés d'en haut par un gouvernement œuvrant de façon dictatoriale. L'ordre concurrentiel de type libéral repose sur la privatisation des moyens de production et engage tous les individus dans une course à la maximisation de leurs intérêts individuels. En régime libéral, la direction de l'économie échappe à tout contrôle politique ou démocratique, au contraire des gouvernements, qui sont exposés à échéance régulière à la sanction électorale. Le rôle de l'État se borne à garantir la sécurité des calculs économiques qui président au fonctionnement des marchés, en protégeant la propriété privée et en faisant respecter les contrats. À cette fonction première, l'État social ajoute la prise en charge collective du temps long de la vie humaine et de la succession des générations.

Sortis d'une même civilisation, communisme et capitalisme partagent la même foi dans la possibilité de se rendre maître et possesseur de la nature. À ce premier trait commun avec le communisme, l'ultralibéralisme en ajoute un second avec la croyance en un ordre économique de la société, **dont le Droit ne serait qu'un instrument**. Cette vision d'un **monde purgé du politique au profit de la technique** était déjà celle des pères du marxisme[165].

6. L'emprise de la gouvernance par les nombres

La révolution numérique va de pair avec celle qui se donne à voir en matière juridique, où l'idéal d'une gouvernance par les nombres tend à supplanter celui du gouvernement par les lois. À toutes les échelles de l'organisation du travail, celles de l'individu, de l'entreprise et de la nation, on demande désormais moins aux hommes d'obéir à des prescriptions que d'atteindre des objectifs.

Au **niveau individuel**, la fixation d'objectifs, unilatéralement ou contractuellement, est devenue une pratique courante dans les entreprises. Elle a toujours pour corollaire l'établissement de procédures d'évaluation des performances des salariés sous la forme quantifiée d'une mesure de ces performances et la forme discursive d'entretiens individuels.

Au **niveau de l'entreprise**, l'emprise de la gouvernance par les nombres s'est traduite par les réformes législatives qui ont permis que les sociétés cotées soient soumises à l'impératif de création de valeur pour l'actionnaire. Elle résulte également de l'expansion de l'**organisation en réseaux, facilitée par les technologies numériques,** et de l'abandon du modèle intégré qui

[165] Selon Friedrich Engels, une fois la révolution prolétarienne accomplie, « le gouvernement des personnes fait place à l'administration des choses et à la direction des opérations de production », conduisant à l'extinction progressive de l'État

avait dominé l'ère industrielle.

Au **niveau de l'État**, la gouvernance par les nombres a été mise en œuvre par la **Nouvelle gestion publique** qui étend à l'administration publique les règles et méthodes de l'entreprise privée. En 2001 a été adoptée la Loi organique relative aux lois de finances (LOLF) dont l'objectif central est la performance de l'action publique, entièrement orientée vers la réalisation d'objectifs chiffrés (un demi-millier déclinés par les projets et rapports annuels de performance).

Au **niveau européen**, l'asservissement des États à la réalisation d'objectifs chiffrés a été engagé en 1992 par le Traité de Maastricht, dans le contexte de la création d'une monnaie unique (maîtrise de l'inflation, de la dette publique et du déficit public, stabilité du taux de change et convergence des taux d'intérêt). Dispositif durci en 1997 par le Pacte de stabilité et de croissance qui impose aux États de soumettre chaque année au conseil des ministres de l'Économie un programme de stabilité pour les trois années suivantes et a établi une procédure de sanctions financières des États dont le déficit excéderait l'indicateur objectif de 3 % du PIB. L'histoire de cet indicateur, racontée par l'un de ses concepteurs, alors en poste à la direction du Budget, révèle le fétichisme du chiffre dont usent nos gouvernants et la perte de contact avec l'état réel de l'économie auquel il les condamne.

Le dernier pas vers l'asservissement des États à la réalisation d'objectifs chiffrés a été franchi lors de l'entrée en vigueur, le 1er janvier 2013, du Traité sur la stabilité, la coordination et la gouvernance au sein de l'Union économique et monétaire ratifié par la France en violation d'un engagement électoral.

Au **niveau international**, la gouvernance par les nombres a une face publique et une face privée. Sa face publique se donne surtout à voir dans les conditions auxquelles les institutions internationales subordonnent l'aide qu'elles apportent aux États en difficulté financière dans le cadre de plans globaux (les **programmes d'ajustement structurel**) ou bien de programmes plus ciblés. L'évaluation quantitative des performances des États a aussi une face privée : celle des évaluations chiffrées émises par les **agences de notation** sur leurs performances et leurs perspectives financières, ainsi que sur la confiance qui doit être accordée aux titres financiers qu'ils émettent.

7. La perte de l'objet : la carte substituée au territoire

Poursuivant l'utopie d'une normativité entièrement calculable, la gouvernance par les nombres sape les bases même d'un calcul rationnel. On sait depuis Kurt Gödel qu'une série indéfinie d'axiomes, ajoutés les uns après les autres, ne saurait faire échapper un système formel à une **part irréductible d'incalculable**. La portée exacte de ses travaux ou de ceux d'Alan Turing, à l'origine pourtant de l'informatique, demeure ignorée par de nombreux scientifiques, qui restent attachés au seul formalisme mathématique qui a l'avantage de donner une vision simple et réductrice du monde.

Contrairement à la philosophie du **management par objectifs**, exprimée notamment par Peter Drucker**,** qui distingue soigneusement le temps de l'action et celui de son évaluation, la gouvernance par les nombres dote les indicateurs chiffrés, utilisés pour cette évaluation, d'un **effet normatif**. **La satisfaction des indicateurs et la réalisation des objectifs se confondent.** Les deux sens différents du concept d'objectif (but assigné à une action et objectivité d'un jugement porté sur le réel) sont fusionnés. Fusion inévitable avec une évaluation purement quantitative, car dans ce cas **les nombres ont déjà été chargés d'une valeur qualitative** qui s'impose à l'évaluateur et ne peut être remise en question.

Ainsi en va-t-il de l'évaluation des travaux de recherche, lorsqu'elle est fondée sur des indicateurs bibliométriques qui rapportent leur valeur à celle des revues scientifiques où ils ont été publiés. Le jugement de valeur est incorporé dans le poids numérique attribué à

chacune des revues. Il suffit donc de calculer et ce calcul peut être confié à une machine qui assure l'objectivité de l'évaluation. Se manifeste ici la volonté, repérée il y a un demi-siècle par Günther Anders, de remettre le pouvoir de décider à un instrument puisque le dernier mot doit être objectif, et **qu'on ne considère aujourd'hui comme objectifs que les jugements prononcés par des objets**.

À une échelle beaucoup plus large, le fameux « classement de Shanghai » est devenu en peu d'années la norme d'évaluation des universités du monde entier. Ce classement pèse d'un poids très lourd sur les choix de politique législative en matière d'enseignement supérieur, les engageant dans une course au gigantisme pour améliorer leur place dans ce classement. Classement qui est probablement un avatar de la période de planification communiste de l'économie de la Chine.

Rabattre le jugement sur le calcul conduit à se couper progressivement de la complexité du réel, autrement dit à substituer la carte au territoire. Cette déconnection des réalités est à l'œuvre dans tous les dispositifs juridiques qui mettent en œuvre la gouvernance par les nombres : Loi organique relative aux lois de finance (LOLF) ; indicateurs macro-économiques comme celui des 3 % du PIB assigné au déficit public ; réduction à un indicateur chiffré en dollars de la pauvreté dans les plans destinés à lutter contre elle et dans les Objectifs du millénaire des Nations unies.

Le réel est congédié au profit de sa représentation mathématique, y compris dans « l'indicateur objectif » assignant pour premier objectif aux organismes de recherche français l'amélioration de leur classement international. Substituer la réactivité à des signaux chiffrés à l'activité de recherche, ne peut que casser les ressorts subjectifs du travail des chercheurs, ce travail ne consistant pas à améliorer des scores, mais à résoudre des énigmes.

Il y a une certaine ironie de l'histoire à ce que le monde de la recherche soit ainsi victime à son tour d'un usage de la quantification qu'il a lui-même enfanté en fétichisant les symboles mathématiques, ce qui interdit de penser leur rapport au réel dans toute sa complexité.

8. Le sujet programmé : la réaction substituée à l'action

Mettant en œuvre la fiction selon laquelle l'homme aurait sur son propre corps un droit de propriété, le code civil a permis que la force de travail puisse être louée par son propriétaire, comme il louerait un moulin ou un cheval de trait. Traitant l'être humain comme une **machine intelligente**, la gouvernance par les nombres bouscule ce montage juridique. Elle fait advenir un nouveau type de sujet, le **sujet programmé**, tout entier mu par le calcul, capable de s'adapter en temps réel aux variations de son environnement pour atteindre les objectifs qui lui ont été assignés.

Cette nouvelle forme de déshumanisation du travail n'est pas une fatalité, ni la rançon inévitable du progrès technique. Bien au contraire, **les nouvelles technologies de l'information** peuvent être un formidable instrument de libération de l'Homme lorsqu'elles lui permettent de concentrer les forces de son esprit sur la part la plus créative de son travail, c'est-à-dire la plus poétique au sens premier du terme. Nos nouveaux outils informatiques pourraient donc être une chance d'arracher le travail à l'abrutissement où l'avait plongé le taylorisme. Mais ces possibilités sont ignorées **dès lors qu'on pense le travailleur sur le modèle de l'ordinateur au lieu de penser l'ordinateur comme un moyen d'humaniser le travail**. Avec la gouvernance par les nombres, les résultats du travail sont essentiellement mesurés par des indicateurs chiffrés que le sujet doit s'approprier pour rétroagir positivement à l'écart qu'ils dévoilent entre sa performance et ses objectifs. **De sujet il est converti en objet réactif.**

Les êtres humains n'étant pas des ordinateurs, ne se laissent jamais entièrement programmer ni objectiver, **soit qu'ils sombrent dans la maladie mentale ou le suicide**, **soit qu'ils rusent**

avec l'univers des nombres pour agir avec leurs propres idées en tête. À la différence des machines, ils comprennent vite que la satisfaction des indicateurs est une présomption indiscutable d'atteinte des objectifs. Faire de la satisfaction d'indicateurs l'objectif d'un travail, non seulement détourne une partie de ce travail d'une action productive, mais le déconnecte des réalités du monde, auxquelles est substituée une image chiffrée construite dogmatiquement.

Cette altération de la qualité de sujet de droit n'est pas réservée aux personnes physiques. **Les entreprises elles aussi sont traitées par la gouvernance par les nombres comme des « sujets objectifs »** asservis aux signaux qu'ils reçoivent programmés pour atteindre certains résultats. Toute entreprise d'une certaine taille est aujourd'hui à la fois un sujet opérant sur les marchés et un bien sur lequel ces marchés spéculent.

Ce sont enfin les États eux-mêmes, ces Sujets souverains par définition, que la gouvernance par les nombres métamorphose en « sujets objectifs », n'agissant plus librement, mais réagissant à des signaux chiffrés. La mise en œuvre des programmes d'ajustement structurel destinés à rétablir des équilibres budgétaires acte cette perte de souveraineté. Comme le montre l'expérience européenne de la Troïka, dès lors que l'on admet que gérer un pays et gérer une entreprise sont une seule et même chose, en cas de crise financière, il est non seulement concevable, mais indispensable de le placer sous la tutelle d'administrateurs judiciaires et de procéder à la liquidation de ses actifs, à défaut de pouvoir licencier ses habitants. Consulter ces derniers sera alors jugé aussi irresponsable que de laisser un entrepreneur en faillite à la tête de ses affaires.

La dépossession de soi à laquelle conduit la gouvernance par les nombres concerne aussi bien les peuples que les individus et les entreprises.

9. Après la crise du fordisme quel régime de travail ?

La question posée par la crise actuelle de l'État social n'est pas de conserver ou de détruire l'héritage fordiste, mais bien plutôt de définir un nouveau compromis entre la liberté d'entreprendre et la protection des travailleurs. Depuis la fin du siècle dernier, cette question a donné lieu à de nombreuses réflexions qui, à grands traits, dessinent deux orientations possibles.

La première est celle de la **flexicurité**, dont les grandes lignes ont été définies par la Commission européenne en 2007, qui se réclame du modèle nordique et qui a été défendue en France par une multitude de rapports et d'experts, qui ont en commun d'envisager le droit du travail comme une variable d'ajustement des politiques économiques. Une toute autre orientation consiste au contraire à placer le travail, et non le Marché, au cœur du politique et à reposer à nouveaux frais la question d'un **régime de travail réellement humain** en dessinant les lignes de force d'un **état professionnel** des personnes qui leur permettrait d'exercer une réelle liberté de choix tout au long de leur vie, de passer d'une situation de travail à une autre et de concilier vie privée et vie professionnelle. **La flexicurité conduit à raisonner en termes de flexibilité, d'efficacité économique, de Marché, de capital humain et d'employabilité. L'état professionnel des personnes en termes de liberté, de justice sociale, de Droit, de travail et de capacité.**

La première orientation peut se réclamer du Traité sur le fonctionnement de l'Union européenne, qui enjoint aux États de promouvoir une main-d'œuvre qualifiée, formée et susceptible de s'adapter, ainsi que des marchés du travail aptes à réagir rapidement à l'évolution de l'économie. La seconde orientation peut se réclamer de la Déclaration de Philadelphie, qui enjoint aux États de promouvoir l'emploi des travailleurs à des occupations où ils aient la satisfaction de donner toute la mesure de leur habileté et de leurs connaissances et de contribuer le mieux au bien-être commun, ainsi que de la Charte européenne, selon

laquelle toute personne a le droit de travailler et d'exercer une profession librement choisie ou acceptée. **L'évolution du droit du travail en ce début de siècle résulte de la tension entre ces deux conceptions du travail**. Un large consensus s'est établi parmi les partis de gouvernement pour accorder la primauté absolue aux libertés du capital sur celles du travail. La croyance dans les bienfaits de la compétition mondiale a acquis pour eux la valeur d'un dogme. À rebours des directives de la Déclaration de Philadelphie, on prend soin désormais de ne pas apprécier l'efficacité du nouvel ordre économique international à l'aune de ses effets en termes de justice sociale.

Il faut cependant noter que les réformes du droit du travail témoignent aussi, quoique à l'état de germes, de la recherche tâtonnante d'un nouveau **régime de travail réellement humain**. Au plan européen, les bases juridiques existent pour avancer en ce sens. La *Charte des droits fondamentaux* en est une, pour peu que la Cour de justice ne s'emploie pas à vider ses dispositions sociales de tout effet normatif. De telles bases se trouvent aussi dans les traités et en droit dérivé.

La réalisation d'objectifs sociaux suppose une volonté politique qui semble avoir déserté les institutions européennes, à commencer par la Cour de justice depuis 2007. Son absence pourrait toutefois finir par se heurter à la résistance de certains États membres. Dans sa décision sur le *Traité de Lisbonne*, le *Tribunal constitutionnel fédéral allemand* a ainsi ouvert la voie à un contrôle constitutionnel des atteintes que l'Union européenne porterait aux principes de base d'un État social. En France, on peut douter que nos hautes juridictions soient capables d'une telle fermeté, mais le législateur ne peut ignorer tout à fait le caractère social de la République, si bien que la réforme du marché du travail opérée en 2013, alors même qu'elle répondait aux injonctions de la flexicurité, a été placée sous l'égide de la sécurisation de l'emploi.

10. De l'échange quantifié à l'allégeance

Sous le régime fordiste, le travail est ramené à un temps quantifié, durant lequel le salarié abdique toute volonté propre pour se tenir prêt à obéir aux ordres qui lui seront donnés par l'employeur ou par le supérieur hiérarchique qui le représente. Le critère de la **subordination** y est central. Substituant la **programmation** au **commandement**, les nouvelles formes d'organisation du travail inhérentes à la gouvernance par les nombres, restituent au travailleur une sphère d'**autonomie**. Leur analyse juridique met en évidence l'apparition d'un **lien d'allégeance** du salarié vis-à-vis de l'employeur (avec pour cas extrême les contrats « Zéro heure » au Royaume Uni). Ce lien implique un engagement plus grand de la personne du salarié, qui ne doit plus se contenter d'obéir mécaniquement à des ordres pendant un temps et dans des lieux fixés à l'avance, mais se mobiliser totalement dans la réalisation des objectifs qui lui sont assignés et se soumettre à des procédures d'évaluation de ses performances. Il implique en contrepartie pour l'employeur le devoir de veiller sur les ressources physiques et mentales et la capacité professionnelle du travailleur, afin de préserver son **employabilité** sur le marché du travail.

Le concept de **droits de tirage sociaux** permet de penser ces nouveaux droits des salariés et de comprendre ce qui les relie et ce qui les distingue de la sécurité sociale. Ces droits sont attachés non à l'emploi, mais à la personne du travailleur et contribuent à assurer **la continuité de l'état professionnel** par-delà la discontinuité et l'hétérogénéité des situations de travail. Alors que la sécurité sociale protège contre des risques de l'existence, les droits de tirage sociaux ont vocation à permettre une liberté de choix dans la conduite de sa vie professionnelle. Les évolutions les plus récentes du droit positif montrent que cette perspective n'est pas totalement absente de ce qu'on appelle la **sécurisation des parcours pro**fessionnels, notamment en matière de formation professionnelle et de santé et de sécurité

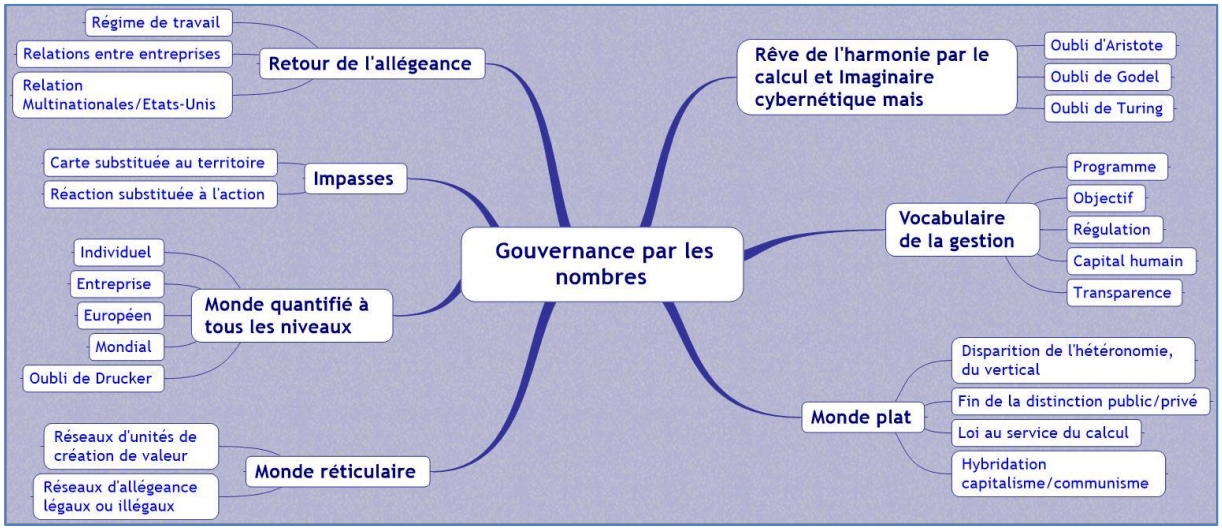
au travail. Mais la tendance lourde est plutôt celle d'un enfoncement dans la réification du travail, assimilé à un « capital humain » livré à l'empire du Marché total. **Si la généralisation des liens d'allégeance semble irrésistible, la forme que ces liens prendront reste cependant largement ouverte à l'action des hommes.**

La structure du lien d'allégeance, avec ses trois composantes caractéristiques (la surveillance du vassal par le suzerain, le soutien du vassal par le suzerain et enfin la responsabilité du suzerain pour les agissements du vassal), se retrouve aussi bien dans les rapports entre entreprises dominantes et dominées qu'entre un État impérial, comme les États-Unis et les entreprises multinationales.

L'accord conclu après le drame monstrueux du Rana Plaza fait ainsi apparaître ces trois composantes. **Dépendance des fournisseurs**, qui doivent se soumettre aux inspections diligentées par le consortium des donneurs d'ordres, appliquer les mesures correctives prescrites par les inspecteurs et mettre en œuvre les programmes de formation à la sécurité de leur personnel. **Obligation pour les donneurs d'ordres de soutenir** leurs fournisseurs, pour qu'ils puissent faire face à leurs nouvelles obligations. **Responsabilité solidaire** à l'égard de certains tiers à la relation entre donneur d'ordres et fournisseur.

Trois composantes retrouvées dans la pratique du Parquet américain envers les entreprises multinationale soupçonnées, comme BNP Paribas, d'avoir enfreint la loi américaine. Le pouvoir de marché des États-Unis se présentant comme un pouvoir souverain, auquel on ne peut résister sans risquer la mort économique, **toutes les entreprises multinationales font acte d'allégeance aux autorités américaines.**

11. En résumé



L'évènement Anthropocène (Bonneuil et Fressoz) (2013)

A. Vue d'ensemble

1. Introduction

Que s'est-il passé au juste sur Terre depuis un quart de millénaire ? L'Anthropocène. C'est notre époque. Notre condition. Cette époque géologique est devenue notre histoire depuis deux siècles et quelques. L'Anthropocène, c'est le signe de notre puissance, mais aussi de notre impuissance. C'est une Terre dont l'atmosphère est altérée par les 1 400 milliards de tonnes de CO_2 que nous y avons déversées en brûlant charbon et pétrole. C'est un tissu vivant appauvri et artificialisé, imprégné par une foule de nouvelles molécules chimiques de synthèse qui modifient jusqu'à notre descendance. C'est un monde plus chaud et plus lourd de risques et de catastrophes, avec un couvert glaciaire réduit, des mers plus hautes, des climats déréglés. Proposé dans les années 2000 par des scientifiques spécialistes du « système Terre », l'Anthropocène est une prise de conscience essentielle pour comprendre ce qui nous arrive. Car ce qui nous arrive n'est pas une crise environnementale, c'est une révolution géologique d'origine humaine.

Les entrepreneurs de la révolution industrielle qui nous ont fait entrer dans l'Anthropocène ont appelé de leurs vœux et activement façonné cette nouvelle époque (deux exemples : Saint-Simon en 1820[166], Eugène Huzar en 1857[167]).

De l'Anthropocène, il existe un récit officiel : « nous », l'espèce humaine, aurions par le passé, inconsciemment, détruit la nature jusqu'à altérer le système Terre. Vers la fin du XXe siècle, une poignée de « scientifiques du système Terre », climatologues, écologues, nous a enfin ouvert les yeux : maintenant nous savons, maintenant nous avons conscience des conséquences globales de l'agir humain.Ce récit d'éveil est une fable. L'opposition entre un passé aveugle et un présent clairvoyant, outre qu'elle est historiquement fausse, dépolitise l'histoire longue de l'Anthropocène. Elle sert surtout à faire valoir notre propre excellence. Son côté rassérénant démobilise. Depuis vingt ans qu'elle a cours, on s'est beaucoup congratulé et la Terre s'est enfoncée toujours davantage dans les dérèglements écologiques. Dans sa variante gestionnaire, la morale du récit officiel consiste à donner aux ingénieurs du système Terre les clés du « vaisseau Terre » ; dans sa variante philosophique et incantatoire, elle consiste à opérer d'abord une révolution morale et de pensée, qui seule permettrait de conclure un armistice entre humains et non-humains et une réconciliation de tous avec la Terre.

Quels récits historiques pouvons-nous donner du dernier quart de millénaire qui puissent nous aider à vivre l'Anthropocène lucidement, respectueusement et équitablement ? Tel est l'objet de l'ouvrage de Bonneuil et Fressoz, tous les deux historiens au CNRS.

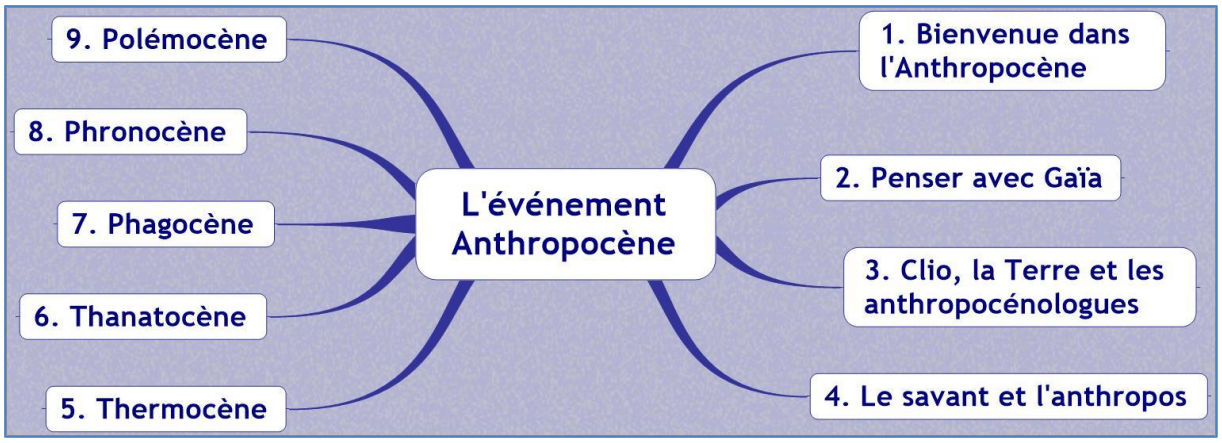
2. Présentation d'ensemble des neuf chapitres et de la conclusion

Pour vous donner une vision d'ensemble de ce passionnant livre j'ai représenté sous forme de carte mentale l'enchaînement des neuf chapitres le constituant.

---

[166] « l'objet de l'industrie est l'exploitation du globe, c'est-à-dire l'appropriation de ses produits aux besoins de l'homme, et comme, en accomplissant cette tâche, elle modifie le globe, le transforme, change graduellement les conditions de son existence, il en résulte que par elle, l'homme participe, en dehors de lui-même en quelque sorte, aux manifestations successives de la divinité, et continue ainsi l'œuvre de la création. De ce point de vue, l'Industrie devient le culte »

[167] « Dans cent ou deux cents ans le monde, étant sillonné de chemins de fer, de bateaux à vapeur, étant couvert d'usines, de fabriques, dégagera des billions de mètres cubes d'acide carbonique et d'oxyde de carbone, et comme les forêts auront été détruites, ces centaines de billions d'acide carbonique et d'oxyde de carbone pourront bien troubler un peu l'harmonie du monde. »



Les données et les modèles des sciences du système Terre, présentées dans le **chapitre 1**, annoncent, de façon de plus en plus certaine, un dérèglement à l'échelle des temps géologiques qui bouleversera radicalement les conditions de l'existence humaine. Succédant à l'Holocène, période de 11 500 ans marquée par une relative stabilité climatique, période qui a vu l'éclosion de l'agriculture, des villes, des civilisations, l'Anthropocène a débuté avec la révolution industrielle. Sous l'emprise de l'agir humain, la Terre opère actuellement sous un état sans analogue antérieur. Les travaux présentés nous offrent un regard nouveau et fondamental sur la Terre comme un système complexe, fragile, non linéaire et finalement très imprévisible. En démontrant le télescopage du temps court de l'action humaine et du temps long de la Terre, les sciences du **système Terre** ouvrent un nouveau champ d'investigation **au croisement des sciences naturelles et des humanités**.

Sous ses figures du parc naturel, des écosystèmes, de l'environnement, puis du développement durable, la nature était jusqu'à récemment reconnue comme essentielle mais séparée[168] de nous. Elle ne semblait guère poser de limite sérieuse à la croissance. Avec le concept d'Anthropocène nous faisons face au retour de Gaïa, la déesse grecque de la Terre. Au lieu de maître et possesseur de la nature, nous voici chaque jour un peu plus emberlificotés dans les immenses boucles de rétroaction du système Terre. Nous obligeant à **réintégrer l'irascible Gaïa** au cœur de l'appréhension de l'histoire, de notre conception de la liberté et de notre pratique de la démocratie. Ce à quoi s'attache le **chapitre 2**.

Les scientifiques qui ont inventé le terme d'Anthropocène ont élaboré un récit sur la Terre, son passé et son avenir partagés avec l'espèce humaine, un récit qui fait de la gestion du système Terre un nouvel objet de savoir et de gouvernement. Le **chapitre 3** présente et interroge leur mise en étapes[169] et en courbes de l'histoire ainsi que leur mise en système et leur vision globale depuis l'espace d'une Terre cybernétique. Le **chapitre 4** décrypte et critique le grand récit officiel de l'Anthropocène qui met en scène une Terre et une humanité prise comme entité biologique et agent géologique. Ces deux chapitres **déjoue ce récit géocratique de l'Anthropocène** impliquant une humanité abstraite, uniformément concernée, voire, implicitement, uniformément coupable.

Comme alternatives à ce récit dominant, **apolitique parce qu'évacuant la diversité et la pluralité des actions humaines**, Bonneuil et Fressoz propose, dans leur troisième et dernière

---

[168] les externalités des économistes

[169] Trois étapes. La première des débuts de la révolution industrielle à la Seconde Guerre mondiale correspond au basculement ver l'Anthropocène avec la révolution thermo-industrielle faisant sortir la concentration de CO_2 de la fourchette des 11500 années de l'Holocène. La deuxième, appelée la « Grande accélération » s'ouvre après 1945, illustrée par un tableau de bord de 24 graphiques d'indicateurs de l'activité humaine. La troisième étape serait celle, avec le GIEC ou le Sommet de la Terre de Rio en 1992, d'une nouvelle « conscience croissante de l'impact humain sur l'environnement global » ainsi que des « premiers essais de construire des systèmes de gouvernance globale pour gérer les relations de l'humanité avec le système Terre».

partie, **cinq récits de l'Anthropocène**. Ils y réintroduisent la réflexivité environnementale du passé et nous permettent de comprendre comment nous sommes entrés dans l'Anthropocène **malgré** des alertes, des savoirs et des oppositions très consistantes.

Sous le titre **Thermocène** le **chapitre 5** milite pour une **histoire politique du CO_2**. Qui abandonne le concept de transition énergétique pour celui d'**addition**[170]. Qui se libère de deux abstractions qui surdéterminent les résultats, le PNB et le concept d'énergie lui-même, pour étudier l'histoire des **services énergétiques** donnant à voir l'énergie effectivement utilisée par les diverses classes de consommateurs. Qui permette enfin de saisir l'importance des **choix politiques** dans l'histoire de l'énergie. Avec par exemple, après la Seconde Guerre mondiale l'arbitrage entre dépenses de logement et dépenses de transport et l'importance du politique dans le choix du mode de transport. Éléments qui amènent les auteurs à conclure que d'un point de vue climatique, l'Anthropocène devrait plutôt s'appeler **Anglocène**, le charbon constituant d'abord le carburant de l'hégémonie britannique puis le pétrole celui de l'hégémonie américaine.

Le **chapitre 6** développe l'hypothèse que l'Anthropocène est aussi (et peut-être avant tout) un **Thanatocène**. La guerre en créant un état d'exception a justifié et encouragé une brutalisation des rapports entre société et environnement. La préparation à la guerre et le lien entre l'institution militaire, la R & D et les choix technologiques ont joué un rôle fondamental dans l'avènement de l'Anthropocène. Avec, par exemple, la pétrolisation des sociétés occidentales et la mise en place de l'infrastructure de la globalisation économique de la deuxième partie du XXe siècle, préparées par la Seconde Guerre mondiale puis par la Guerre du Vietnam[171]. Construisant ainsi le cadre technique et juridique de la société de consommation de masse.

Le **chapitre 7**, sous le titre de **Phagocène**, visite l'Anthropocène sous l'angle de la fabrique et de la puissance du **consumérisme**. Comment historiquement faire sens de notre incapacité à sortir d'une société de consommation malgré la force[172] et l'ancienneté des critiques à son égard ? Création, grâce au développement de la publicité, de marchés capables d'absorber les nouvelles capacités productives des usines tayloriennes issues de la mobilisation de la Première Guerre mondiale. Apologie de la consommation comme mode de vie et marqueur de normalité sociale. Mise en place d'un nouveau rapport aux objets et à l'environnement et d'une nouvelle forme de contrôle social rendant ce rapport désirable, avec le développement du crédit à la consommation. Disparition des pratiques de recyclage fondamentales au XIXe siècle et développement de l'obsolescence (physique et psychologique) programmée. Définition d'un ordre temporel organisé autour du travail et de la consommation. La question posée au début de ce chapitre sur notre incapacité à sortir d'une société de consommation qui non seulement dégrade les environnements mais altère aussi profondément les corps et la physiologie des consommateurs reste entière.

---

[170] La mauvaise nouvelle est que si l'histoire nous apprend bien une chose, c'est qu'il n'y a en fait jamais eu de transition énergétique. On ne passe pas du bois au charbon, puis du charbon au pétrole, puis du pétrole au nucléaire. L'histoire de l'énergie n'est pas celle de transitions, mais celle d'additions successives de nouvelles sources d'énergie primaire. L'erreur de perspective tient à la confusion entre relatif et absolu, entre le local et le global : si, au XXe siècle, l'usage du charbon décroît relativement au pétrole, il reste que sa consommation croît continûment, et que globalement, on n'en a jamais autant brûlé qu'en 2012.

[171] Avec l'histoire de la conteneurisation

[172] « Notre identité n'est plus définie par ce que nous réalisons mais par ce que nous possédons... Consommer ne satisfait plus notre recherche de sens, nous avons appris que l'accumulation des biens matériels ne peut combler nos existences vides de sens. »
Le 15 juillet 1979, devant 65 millions de téléspectateurs, Jimmy Carter prononce un grand discours anticonsumériste. Le deuxième choc pétrolier en constitue le contexte immédiat : le président des États-Unis s'engage à réduire les importations de pétrole et appelle ses concitoyens à délaisser leurs voitures. Mais l'idée centrale était que la crise énergétique ne pourrait être combattue sans changer profondément les valeurs : comme en France avec le mot d'ordre de la « chasse au gaspi », les Américains sont appelés à renoncer au consumérisme et à l'individualisme pour renouer avec le fonds des vertus civiques et chrétiennes. Si sa défaite en 1980 face à un Ronald Reagan favorable à une restauration de l'hégémonie états-unienne et aux dérégulations des activités polluantes témoigne de ses limites, le discours de Carter illustre l'influence, sans égale depuis, qu'avait acquise dans l'espace public la critique de la société de consommation.

La destruction des environnements ne s'est pas faite par inadvertance, comme si la nature ne comptait pas, mais en dépit de la **prudence** (*phronêsis* en grec) environnementale des modernes. Les auteurs s'attachent dans le **chapitre 8**, intitulé **Phronocène**, à restituer les grammaires conceptuelles de la réflexivité environnementale depuis la notion de « choses environnantes » ou ***circumfusa***, concept essentiel de l'hygiène française de la fin du XVIIIe siècle jusqu'à l'institutionnalisation du mot **environnement** à partir des années 1970[173], en passant par les notions de climat, de métabolisme, d'économie de la nature, de thermodynamique, d'épuisement. La conclusion s'impose, assez dérangeante en vérité, que nos ancêtres ont détruit les environnements **en toute connaissance de cause**. L'industrialisation et la transformation radicale des environnements qu'elle a causées par son cortège de pollutions se sont déroulées en dépit de la médecine environnementale. L'utilisation toujours plus intensive des ressources naturelles en dépit du concept d'économie de la nature et de la perception de leurs limites.

La centralité du conflit dans l'histoire de l'Anthropocène apparaît évidente. Les synthèses récentes montrent l'existence dès le XVIIIe siècle d'un « environnementalisme des pauvres », présent dans les pays en voie d'industrialisation comme dans ceux du Sud et porteur d'un « programme social », c'est-à-dire de critiques et de propositions visant à instaurer un ordre social compatible avec un ordre souhaitable de la nature.[174] Les auteurs esquissent dans le **neuvième et dernier chapitre**, intitulé **Polémocène**, une histoire, depuis 1750, des critiques de **l'agir anthropocénique**. À travers, d'abord, le récit de la contestation de la dégradation matérielle de la planète à l'aube de l'industrialisation. Suivi de celui de la contestation des dégâts du progrès à l'âge des empires et de la seconde révolution industrielle. Pour terminer par la contestation de la grande accélération de l'Anthropocène.

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz concluent ainsi leur livre :

L'histoire que nous avons proposée peut paraître déprimante : c'est en connaissance de cause que nos ancêtres ont déstabilisé les écosystèmes et la Terre. Puisqu'il n'y a pas de passage de l'inconscience à la conscience, puisque le capitalisme financiarisé actuel fait bon ménage avec de nouvelles formes de désinhibition, tout porterait à craindre que les choses vont continuer comme avant. Mais renoncer au récit officiel d'un éveil permet un dialogue plus lucide et fructueux avec les porteurs d'alerte des sciences du système Terre, invitant à des alliances plutôt qu'à des rédemptions. Nous avons aussi en poche des histoires de l'Anthropocène qui invitent à penser en termes politiques les métabolismes d'énergie et de matière commandés par des dispositifs - de production, d'échange et de consommation - qui ont été inventés et imposés par des groupes, des imaginaires, des institutions bien particuliers et dans des circonstances spécifiques. Ces histoires nous invitent à reprendre politiquement la main sur des institutions, des élites sociales, des systèmes symboliques et matériels puissants qui nous ont fait basculer dans l'Anthropocène : les appareils militaires, le système de désir consumériste et son infrastructure, les écarts de revenus et de richesses, les majors énergétiques et les intérêts financiers de la mondialisation, les appareils technoscientifiques lorsqu'ils travaillent dans des logiques marchandes ou qu'ils font taire les critiques et les alternatives. Vivre dans l'Anthropocène, **c'est donc se libérer d'institutions répressives, de dominations et d'imaginaires aliénants, ce peut être une expérience extraordinairement émancipatrice.**

---

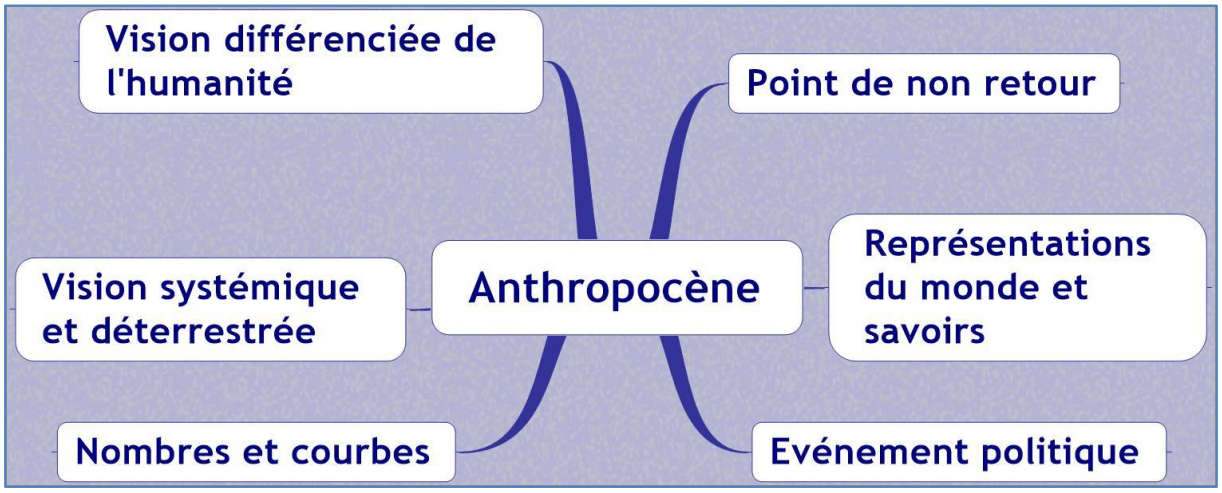
[173] avec les créations de *l'Environmental Protection Agency* américaine, de ministères de l'Environnement dans les pays de l'OCDE (1971 en France), ou du Programme des Nations unies pour l'environnement (1972)

[174] Évidemment, il ne s'agit pas, de manière anachronique, de parler d'un mouvement écologiste quand le mot d'écologie ne date que de 1866. Mais une histoire condescendante des alertes et des controverses environnementales du passé, une histoire qui négligerait de donner la parole aux vaincus, aux alternatives marginalisées et aux critiques oubliées qui n'ont cessé d'accompagner les mutations de l'ère industrielle ne serait pas moins anachronique.

B. Apports à la recherche de repères pour un monde numérique

Le champ ouvert par ce livre est immense et dépasse le cadre de ce cours consacré à la recherche de repères pour un monde numérique.

Je vous propose d'en retenir six apports principaux pouvant interagir avec cette recherche.



1. L'Anthropocène est un point de non-retour

L'évolution de 24 paramètres du système Terre depuis 1750 montre que pour 4 d'entre eux la limite (seuil de danger de basculement brutal du système Terre vers des états catastrophiques) est d'ores et déjà approchée (cycle du phosphore) ou dépassée (cycle de l'azote, émissions de gaz à effet de serre, extinction de la biodiversité).

Trois arguments plaident, par ailleurs, pour que les stratigraphistes[175] acceptent d'inscrire l'Anthropocène dans **l'échelle des temps géologiques**.

Premièrement, le niveau de dioxyde de carbone atmosphérique n'a pas eu d'égal depuis le Pliocène et le réchauffement à venir conduira la Terre à des états inconnus depuis 15 millions d'années. L'extinction de la biodiversité se fait avec une brutalité équivalente à seulement cinq autres épisodes depuis 4 milliards d'années. Ces phénomènes ont donc la double propriété d'être causés par les humains et d'être d'une ampleur rarement constatée dans le passé géologique.

Deuxièmement, les changements anthropiques de la composition de l'atmosphère laissent des traces jusque dans les carottes de glace de l'Antarctique ; les disparitions et modifications de répartition des espèces ne pourront manquer de laisser des traces fossiles dans les sédiments ; les transformations de la faune et de la flore lacustres et côtières causées par le forçage humain des cycles de l'azote et du phosphore laissent aussi une marque spécifique ; quant à la biomasse des 7 milliards d'humains et de leurs animaux domestiques, elle occupe une part croissante de l'ensemble de la biomasse des vertébrés terrestres, ce qui ne manquera pas d'apparaître aux paléontologues du futur. Enfin, le signal stratigraphique laissé par l'urbanisation, les barrages, la production industrielle et les activités minières et agricoles est notable et unique dans l'histoire de la Terre. Il a même été récemment montré que le réchauffement climatique, en modifiant les masses glaciaires, agit sur l'activité volcanique et tectonique.

[175] La stratigraphie est une discipline des sciences de la Terre qui étudie la succession des différentes couches géologiques ou strates.

Enfin, des substances entièrement nouvelles larguées dans les écosystèmes depuis cent cinquante ans (chimie organique de synthèse, chimie des hydrocarbures, plastiques, perturbateurs endocriniens, pesticides, radionucléides dispersés par les essais nucléaires, gaz fluorés) constituent une signature typique de l'Anthropocène dans les sédiments et fossiles en cours de formation.

2. L'Anthropocène bouleverse nos représentations du monde et nos savoirs

L'Anthropocène bouleverse nos représentations du monde. Prolongeant l'écologie systémique qui avait, il y a quarante ans, inscrit les activités humaines dans une analyse du fonctionnement des écosystèmes et de la biosphère, l'idée d'Anthropocène **annule la coupure entre nature et culture**, **entre histoire humaine et histoire de la vie et de la Terre**.

L'Anthropocène appelle donc de **nouvelles humanités environnementales** qui s'aventurent au-delà de la démarcation entre « environnement » et « société » telle qu'elle fut tracée au matin de l'âge industriel. D'un côté, le territoire des sciences dures qui se firent par trop inhumaines avec leur conception de l'objectivité et leurs certitudes modernes ; de l'autre, celui des sciences de l'homme et de la société qui se firent souvent anti-naturelles en mettant en avant comme le propre de l'Homme et des sociétés humaines le fait de s'arracher aux déterminations et fatalités naturelles et en conférant à « la société » sa totalité autosuffisante.

Contraintes à présent de penser la nouvelle condition humaine hors de ce dualisme, et encouragées à franchir les frontières, les sciences humaines et sociales sont en renouvellement profond. Histoire environnementale, anthropologie de la nature, droit de l'environnement, écologie humaine, sociologie de l'environnement, political ecology, économie écologique, etc., de nombreux domaines s'affirment et dialoguent avec les sciences « inhumaines ». Ils dessinent de nouvelles humanités environnementales qui dépassent le clivage des « deux cultures » et mettent fin au partage jaloux des territoires et à la « guerre des sciences ».

Dans l'Anthropocène, il est impossible d'occulter que les relations « sociales » sont truffées de processus « écosystémiques » et que les divers flux de matière et d'énergie et d'information qui traversent à différentes échelles le système Terre sont souvent polarisés par des activités humaines.

La philosophie apparaît également comme un pan essentiel des humanités environnementales. La polarité entre nature et liberté, décrétée par la fraction « industrialiste » et libérale des Lumières (et souvent contestée par sa fraction « romantique » ou par les premiers socialistes dits utopiques qui voyaient plutôt en l'individualisme et la propriété les vrais ennemis de la liberté), mais aussi la coupure ontologique entre sujet humain et objet de nature, constitutives de la modernité occidentale industrielle, sont sérieusement questionnées à l'heure de l'Anthropocène.

Enfin, pas plus que la liberté, la démocratie effective n'est indépendante de bases matérielles, qui furent inégalement assurées dans le passé et semblent insoutenables dans le futur. D'où l'importance de nouvelles théories politiques intégrant les métabolismes matériels et énergétiques sur lesquels reposent la représentation, l'État, la sécurité, la citoyenneté, la souveraineté, la justice, etc. Ainsi pourra-t-on cerner les conditions dans lesquelles la nécessaire décarbonification, voire la descente énergétique, de nos sociétés pourraient constituer un renouveau démocratique plutôt qu'un « retour à la chandelle », une régression vers une lutte sauvage de tous contre tous, ou à sa régulation autoritaire par un nouveau Léviathan éco-technocratique.

3. L'Anthropocène est un évènement politique

Événement géologique, l'Anthropocène est en même temps un **événement politique**. Avec le changement climatique, des gens meurent, des pays disparaissent[176]. L'Anthropocène s'annonce violent. Il pourrait s'avérer plus conflictuel, plus insidieusement barbare que ne le furent les guerres mondiales et les totalitarismes du XXe siècle.

Habiter moins effroyablement la Terre devient l'enjeu du XXIe siècle sous peine de secousses politiques et géopolitiques majeures.

Quel réchauffement climatique et quelle montée du niveau de la mer sont acceptables ? Quelles îles du Pacifiques sont condamnées à disparaître ? Combien d'espèces autres que la nôtre voulons-nous laisser survivre ? À partir de quand l'acidification des océans et le déversement de toxiques doivent-ils être déclarés intolérables ? Si les scientifiques peuvent éclairer ces questions, les réponses sont des décisions politiques. **À l'heure de l'Anthropocène, le fonctionnement de la Terre tout entière devient une affaire de choix politiques humains.**[177]

Le slogan de la conférence Rio + 20 en 2012 (« L'avenir que nous voulons »), traduit, non sans une ambivalence qui cède à l'optimisme prométhéen, que la planète deviendra ce que les humains en feront, plus ou moins volontairement et plus ou moins démocratiquement.

L'Anthropocène est donc un **enjeu politique**, en même temps qu'une catégorie des sciences du système Terre.

Ainsi, on ne peut se contenter d'invoquer l'accroissement de la démographie (multipliée par 2,4 entre 1950 et 2000) ou du PIB mondial (multiplié par 7 dans ce même demi-siècle) comme principales explications de l'accroissement de l'emprise humaine sur la Terre. **Ces moyennes globales n'ont aucun sens**, puisqu'un Américain du Nord moyen possède une empreinte écologique 32 fois supérieure à celle d'un Éthiopien moyen. De même, l'émission d'un même kilogramme de dioxyde de carbone ou de méthane ne remplit pas les mêmes fonctions pour tous les humains. Pour certains, il en va de leur survie, sous forme de la ration de riz disponible tandis que pour d'autres il ne s'agit que d'accroître une consommation de viande (comme les rizières, les bovins sont de forts émetteurs de méthane) déjà exagérée aux yeux de la médecine.[178]

On n'est donc pas dans la problématique d'une réconciliation des humains avec la nature. L'Anthropocène est politique. **Il implique d'arbitrer entre divers forçages humains antagonistes sur la planète**, entre les empreintes causées par différents groupes humains (classes, nations), par différents choix techniques et industriels, ou entre différents modes de vie et de consommation.

Il importe alors d'investir politiquement l'Anthropocène pour surmonter les contradictions et les limites d'un modèle de modernité qui s'est globalisé depuis deux siècles, et explorer les voies d'une descente rapide et équitablement répartie de l'empreinte écologique des sociétés.

---

[176] Actuellement, 30 millions de personnes migrent chaque année suite à une catastrophe naturelle, et ce chiffre ne prend pas en compte les migrations, plus nombreuses encore, indirectement liées aux changements globaux plus lents.

[177] Ainsi, sachant que le réchauffement climatique de ces dernières décennies a été limité par les émissions urbaines et industrielles de dioxyde de soufre (aérosol réfléchissant les rayons du soleil), et que ce sont notamment les émissions d'aérosols soufrés de l'Asie qui ont permis cela dans la décennie passée, la communauté internationale se trouve face au dilemme de réduire les émissions de SO_2 par des mesures antipollution, au risque de favoriser le réchauffement, ou bien de limiter ces mesures, voire de conduire des projets de géo-ingénierie consistant à pulvériser massivement du SO_2 dans l'atmosphère, pour limiter le réchauffement, mais qui entraîneraient des millions de décès prématurés liés aux maladies respiratoires causées par ce gaz.

[178] On estime que la moitié des surfaces de culture des céréales du globe sont destinées à l'alimentation animale et que l'élevage et l'alimentation carnée génèrent 18 % des émissions de gaz à effet de serre, soit plus que le secteur des transports : verra-t-on, au XXIe siècle, des programmes de restriction de la consommation carnée comme il y eut des programmes de contrôle démographique au XXe siècle ?

4. Une explication historique par les nombres et les courbes

L'histoire racontée par les anthropocénologues est un récit global de la coévolution de l'espèce humaine et du système Terre sur des échelles de temps très longues. Par rapport à l'histoire environnementale qui s'est longtemps focalisée sur un territoire ou un objet, cette ambition nouvelle se fait en écho à la montée de l'histoire globale et en interdisciplinarité avec les sciences de la vie et du système Terre. Une fois soulignés les mérites de cette perspective globale des métabolismes socio-écologiques du dernier quart de millénaire, **on peut s'interroger sur les formes particulières d'explication historique par les nombres et les courbes qu'elle mobili**se.

Les façons de faire preuve des anthropocénologues sont importées des sciences de l'environnement vers l'histoire, exactement comme, au milieu du XXe siècle, l'histoire ambitionnait de faire science par des séries quantitatives empruntées aux sciences économiques[179]. Or, voilà que revient, un demi-siècle après, l'histoire quantitative fascinée par le mouvement de la technique et de l'économie et contestant la primauté du politique. Le récit officiel de l'Anthropocène pourrait bien participer de l'idéologie contemporaine d'une modernisation écologique et d'une « économie » verte internalisant dans les marchés et les politiques la valeur des « services » de la nature. Le grand récit des anthropocénologues ambitionne la vérité au moyen d'une comptabilité des flux et des stocks de la nature. Toutes les valeurs de la nature, même celles qui se trouvent très en amont de la production, voire les plus spirituelles (rebaptisées « services culturels »), entrent ainsi dans une logique comptable présentant « **la nature comme la plus grande entreprise de la Terre** ».[180]

L'histoire des anthropocénologues pourrait être à l'économie verte contemporaine ce que l'histoire économique et sociale fut à l'économie keynésienne et productiviste d'après-guerre. Comme cette dernière, elle nous raconte une histoire gouvernée par les quantités, qui cette fois sont des grandeurs bio-géochimiques et écologiques[181].

Le récit historique[182] de la crise environnementale qui s'en dégage est celui d'une croissance démographique, économique et technologique, assez indifférenciée, sans que l'on puisse y lire des stratégies d'acteurs, des choix qui auraient pu être faits autrement, des controverses et des conflits autour de ces choix. On aurait donc une sorte de dynamique globale de croissance faisant office de moteur de l'histoire et de danger pour la planète.

5. Une vision systémique et « déterrestrée » de la Terre

Le récit standard de l'Anthropocène s'inscrit dans une série d'opérations de mise en système, qui donnent à penser la Terre comme une vaste machine cybernétique autorégulée.

La pensée-système des élites des deux blocs d'après-guerre conçoit ainsi la planète comme un

---

[179] Sous l'influence d'économistes comme Walt W. Rostow, auteur en 1960 du classique *Les Étapes de la croissance économique*, l'écriture de l'histoire en termes d'étapes sur un chemin linéaire et universel était monnaie courante : la société traditionnelle, puis les conditions préalables du démarrage, puis le démarrage, puis le progrès vers la maturité et enfin l'ère de la consommation de masses. Étapes accessibles grâce aux méthodes de l'histoire économique et sociale triomphante qui faisaient des quantités les clés de la narration historique. Aujourd'hui, la notion d'étapes semble obsolète et excessivement téléologique à nombre d'historiens.

[180] Expression utilisée par l'ONG mondiale, *L'Union internationale de conservation de la nature*.

[181] C'est la concentration en carbone atmosphérique, exprimée en « parties par millions », qui est le principal marqueur découpant les trois phases de l'Anthropocène. Avec, en seconds rôles, d'autres grandeurs telles que la température moyenne mondiale (qui est une abstraction et ne correspond à aucun lieu particulier), les pourcentages de la surface terrestre anthropisée, de poissons pêchés, de rivières barrées ou d'espèces disparues, les millions de tonnes d'azote assimilable et de potasse mis en circulation. À chaque fois, ces quantités sont rapportées aux valeurs préindustrielles comme preuve d'un saut dans l'Anthropocène et de limites dangereuses à dépasser.

[182] *Du nouveau sous le soleil*, volumineuse somme de l'historien américain John McNeill sur l'histoire environnementale du XXe siècle, est ainsi organisé en chapitres correspondant à chaque compartiment du système Terre : l'atmosphère, la biosphère, l'hydrosphère, la lithosphère. Cet ouvrage par ailleurs remarquable de 500 pages ne consacre qu'une page à l'émergence de la consommation et des marchés de masse, cinq aux échanges économiques internationaux, et une vingtaine aux processus politiques.

monde clos, un théâtre unifié où se joue le combat entre les deux superpuissances, une vaste réserve d'approvisionnements en ressources stratégiques pour croître plus vite que l'autre bloc et assurer la paix sociale, un gigantesque laboratoire avec ses milliers d'essais nucléaires dont on étudie les utilisations et les incidences écologiques et sanitaires et, enfin, un vaisseau spatial Terre dont la vue depuis la Lune donne à penser la finitude et la fragilité... non sans procurer un nouveau sentiment de puissance géo-technocratique, une jouissance à s'imaginer piloter tout le système. James Lovelock[183] formule en 1974 la fameuse **hypothèse Gaïa**[184].

En 1958, dans *Condition de l'homme moderne*[185], Hannah Arendt ouvre son prologue par une réflexion sur la signification philosophique de **Spoutnik**. Arrachement de l'Homme d'une Terre Mère de toute créature vivante, de son berceau terrestre originel pour s'en détacher et le regarder en surplomb. Elle y voit un déni moderniste de la condition humaine, une révolte contre l'existence humaine telle qu'elle est donnée, cadeau venu de nulle part (laïquement parlant) et que l'homme veut échanger contre un ouvrage de ses propres mains. Cette remarque définit l'Anthropocène. Une humanité abolissant la Terre comme altérité naturelle, pour l'investir entièrement et la transformer en une techno-nature, une Terre entièrement traversée par l'agir humain. Comme si seul ce que l'*homo faber* fabrique avait véritablement de la valeur. Arendt dénonce cette instrumentalisation du monde et de la Terre, cette dévaluation sans limite de tout ce qui est donné.

Depuis Spoutnik, des milliers de satellites encerclent la Terre en boucles de quatre-vingt-dix minutes. Leurs ondes enveloppent le globe d'une deuxième atmosphère, une techno-sphère. Le réseau dense des données issues d'observations satellitaires et la lourde infrastructure informatique qui permet de les traiter font à la fois partie de « ce qui nous sauve », en nous permettant de mieux connaître les impacts humains sur le système Terre, et de ce qui nous a perdus, en ce qu'ils participent du projet de domination absolue de la planète qui est une des causes de notre enfoncement dans l'Anthropocène après 1945[186].

Surtout, l'image de la Terre vue de l'espace véhicule une interprétation radicalement simplificatrice du monde. Elle procure un sentiment de vision d'ensemble, globale, dominatrice et extérieure, plutôt qu'un sentiment d'appartenance humble. Elle couronne ce que Philippe Descola[187] a nommé le Naturalisme, né en Occident, par lequel nous concevons les autres êtres de la Terre comme partageant la même « physicalité » que nous humains, mais comme étant d'une intériorité radicalement différente de la nôtre, nous positionnant ainsi en surplomb par rapport à la nature, dans l'extériorité stratégique de celui qui gère et pilote le système Terre auquel il appartient.

Cette appréhension de notre place sur Terre à partir d'une perspective spatiale prolonge aussi une vision de l'objectivité comme une « vue de nulle part » née au milieu du XIXe siècle, selon laquelle le bon savoir est celui qui est produit en s'abstrayant du système observé, pour laisser parler la nature. Ainsi, on ne pourrait bien connaître et bien gérer les problèmes de la planète qu'en la regardant de l'espace, par une vision en quelque sorte « **déterrestrée**[188] ». Ce

---

[183] Après avoir participé dans les années 1960 à un projet de la NASA visant à identifier des critères permettant de détecter la présence éventuelle de vie sur d'autres planètes, Lovelock s'interroge sur ce qui peut expliquer l'habitabilité aussi longue de la planète par des êtres vivants. Il formule l'hypothèse que cette habitabilité fut également le produit de l'action des êtres vivants eux-mêmes, ceux-ci travaillant à entretenir les conditions favorables à la vie. Les sciences du système Terre ont, ces dernières années, confirmé l'existence de boucles de rétroaction entre le monde vivant et des paramètres physico-chimiques essentiels du système Terre, et reconnu leur dette intellectuelle envers Lovelock.

[184] James Lovelock, *La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa* (1979), Paris, Flammarion, 1993.

[185] Citation par Bonneuil et Fressoz. Livre que nous réétudierons le 21 avril 2016.

[186] Caractéristiques du pharmakon qu'est toute technique (voir nos trois cours consacrés à *La société automatique* de Bernard Stiegler).

[187] Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

[188] Ce terme est emprunté à Geneviève Azam, *Le Temps du monde fini : Vers l'après-capitalisme*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2010.

point de vue supérieur postule non simplement que « nous n'avons qu'une seule Terre »[189], mais aussi qu'il existe un savoir supérieur sur les problèmes de la planète. Il perpétue un imaginaire naturaliste[190] et, plus encore, un imaginaire **déterrestré**, produit d'une culture technoscientifique qui s'est développée conjointement avec les dynamiques qui nous ont fait basculer dans l'Anthropocène.

Cet imaginaire n'est pas neutre et domine d'autres imaginaires du rapport à la Terre (ceux des communautés indigènes et des mouvements socio-environnementaux populaires par exemple) qui pourraient, eux aussi, être porteurs de perspectives et de solutions pertinentes face aux dérèglements écologiques.

6. Les défis de l'Anthropocène exigent une vision différenciée de l'humanité

« L'humanité, notre propre espèce, est devenue si abondante et active qu'elle rivalise désormais avec les grandes forces de la Nature en termes d'impact sur le fonctionnement du système Terre. [191]» Tel est le cœur de la thèse, incontestable, de l'Anthropocène. Mais cette thèse sous-tend l'idée d'une totalisation de l'ensemble des agir humains en une « activité humaine » générant une « empreinte humaine ».

Le récit dominant des anthropocénologues fabrique une **humanité abstraite**, uniformément concernée, voire, implicitement, uniformément coupable. Il ne faudrait pas qu'au nom de l'urgence écologique et de l'intrication des « socio-écosystèmes » soient oubliés les acquis des sciences humaines. Du concept marxiste de classe à l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss et aux études féministes et postcoloniales, celles-ci ont attaqué le vieil universalisme de « l'Homme » et mis l'accent sur **l'égale dignité** mais aussi sur la **diversité** des cultures, sociétés, classes sociales et identités sexuelles. Et elles ont travaillé à rendre visibles les mécanismes de domination par lesquels certains de ces collectifs en détruisent, exploitent ou soumettent d'autres dans des rapports sociaux asymétriques. Pris dans la tempête de Gaïa, des sociologues et philosophes majeurs ont entrepris de jeter par-dessus bord du « vaisseau Terre » tout l'arsenal analytique, explicatif et critique des sciences humaines et sociales[192].

En exagérant un peu, on pourrait dire que l'histoire des anthropocénologues se résume finalement à un ensemble de courbes exponentielles. La spécificité du raisonnement historique, l'effort de construction d'un récit explicatif, s'éclipse au profit d'une vision descriptive et quantitative. Si les courbes croissantes et concordantes sont effectivement des indices chronologiques, elles ne sont que secondaires dans l'ordre explicatif. **La statistique environnementale ne fait que mesurer les résultantes de phénomènes historiques qui sont les moteurs premiers de la crise**. Une histoire moins indifférenciée et plus explicative de l'Anthropocène devra s'attacher à déplacer la focale de l'étude des milieux atteints et des cycles bio-géochimiques perturbés vers les acteurs, les institutions et les décisions qui ont produit ces atteintes et ces perturbations.

Finalement, le plus étrange dans ce retour en fanfare de « l'espèce humaine » dans l'histoire est que l'Anthropocène fournit la démonstration la plus éclatante que, d'un point de vue

---

Heidegger parlait dès 1966 d'un « déracinement de l'Homme » par les visualisations de la Terre vue de l'espace.

[189] le fameux slogan de la Conférence de Stockholm en 1972

[190] dont l'anthropologie de Philippe Descola a montré qu'il n'était qu'un des quatre grands modèles de rapport des humains au monde

[191] W. Steffen, J. Grinevald, P. J. Crutzen et J. R. McNeill, « *The Anthropocene : Conceptual and historical perspectives* », art. cit., p. 843.

[192] Par exemple, dans un essai très influent, Michel Serres file la métaphore géologique des « plaques » visibles « par satellite » : « sur la Planète-Terre interviennent désormais moins les groupes analysés par les vieilles sciences sociales que, massivement, des plaques humaines immenses et denses ». Il devient possible d'écrire des livres entiers sur la crise écologique, sur les politiques de la nature, sur l'Anthropocène et sur la situation de Gaïa sans parler de capitalisme, de guerre ou des États-Unis et sans mentionner le nom de la moindre grande entreprise (un chiffre pourtant : pour produire le pétrole par dégagement de gaz dans les torchères, BP et Exxon émettaient chacun à la fin du XXe siècle plus de CO_2 que la Grande-Bretagne et presque autant que toute l'Afrique réunie).

environnemental, l'humanité prise comme un tout n'existe pas. Si la biologie unifie l'espèce humaine, l'écologie et les relations économiques la fragmentent en une multitude de groupes aux impacts environnementaux extraordinairement différents.

Car qui est cet ***anthropos***, cet être humain générique des discours de l'Anthropocène ? N'est-il pas éminemment divers, avec des responsabilités extrêmement différenciées dans le dérèglement écologique global ? [193]

Cette différenciation des responsabilités et des incidences entre les classes, les sexes et les peuples de Gaia est masquée par la catégorie abstraite d'« espèce humaine ». Et cela n'est pas sans effets sur le type de « solutions » à apporter aux problèmes écologiques, qui sont ou ne sont pas légitimées dans le récit des anthropocénologues.[194]

Il nous faut donc douter d'un grand récit de l'Anthropocène qui serait le récit des interactions entre l'espèce humaine et le système Terre. Celui-ci conduit à des explications historiques appauvries ou erronées qui confortent les intérêts d'une minorité des habitants de la planète.

Au contraire, les défis de l'Anthropocène exigent une vision différenciée de l'humanité. Non simplement par amour pour la vérité historique ou pour juger les responsabilités du passé, mais aussi pour mettre en œuvre des politiques futures plus efficaces et plus justes. Pour construire un monde commun dans lequel on ne culpabiliserait pas les personnes ordinaires tout en laissant impunis les crimes écologiques des grandes compagnies, dans lequel les habitants des îles menacées par le changement climatique se verraient reconnu le droit de vivre sur leurs terres sans que leur faible nombre les voue à l'inexistence statistique et politique. Un monde dans lequel les 30 000 personnes qui vivent comme chasseurs-cueilleurs et qui sont menacées de disparaître d'ici à 2030 puissent continuer à exister.

Car la richesse de l'humanité et sa capacité d'adaptation future viennent de la diversité de ses cultures, qui sont autant d'expérimentations de façons d'habiter dignement la Terre.

---

[193] Un Américain moyen ne consomme-t-il pas 32 fois plus de ressources et d'énergie qu'un Kenyan moyen ? Les Indiens Yanomanis, qui chassent, pèchent et jardinent dans la forêt amazonienne en travaillant trois heures par jour sans aucune énergie fossile (et dont les jardins ont un rendement énergétique 9 fois supérieur aux terres des agriculteurs de la Beauce), doivent-ils se sentir responsables du changement climatique et de l'Anthropocène ? Un récent rapport montre que les 1 % les plus riches de la planète accaparent 43,6 % des richesses mondiales tandis que la moitié la plus pauvre de l'humanité doit se contenter de 1 %. Les 500 personnes les plus riches du monde touchent un revenu supérieur à celui des 416 millions les plus pauvres : chacun gagne plus qu'un million de ses frères humains ! Cet élargissement des inégalités est une source majeure du dérèglement écologique global, car les plus riches fixent un standard de consommation que le niveau inférieur cherche à égaler et ainsi de suite, comme l'avait montré Thorstein Veblen dès 1899.

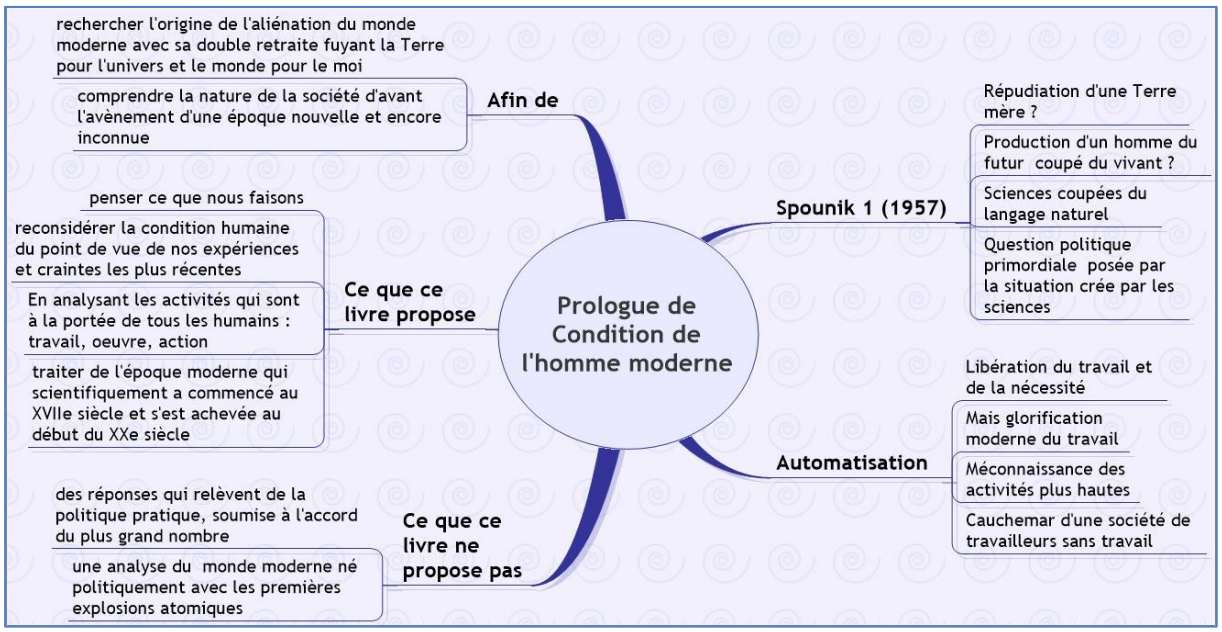
[194] L'article clé des *Philosophical Transactions* témoigne de l'occultation de ces asymétries, qui ne sont mentionnées que du bout des lèvres dans une délicieuse novlangue : « les enjeux d'équité sont souvent accrus à l'Anthropocène».

Condition de l'homme moderne (Hannah Arendt)(1958)

A. Présentation de *Condition de l'homme moderne*

1. Prologue

Dans ce prologue Arendt structure et développe ses réflexions à partir de **deux évènements** avant de présenter ce qu'elle se propose de faire et ne pas faire dans son ouvrage.



Le **premier** évènement est le **lancement dans l'Univers, en 1957, d'un objet terrestre fait de main d'homme**[195]. La réaction immédiate, largement partagée, fut le soulagement de voir accompli le premier « pas vers l'évasion des hommes hors de la prison terrestre ». Faisant écho à la phrase écrite sur la stèle d'un savant russe[196], vingt ans auparavant : « L'humanité ne sera pas toujours rivée à la Terre. » Est-ce que l'émancipation, la laïcisation de l'époque moderne qui commença par le refus d'un dieu Père dans les cieux, doit s'achever sur la répudiation, plus fatale encore, d'une Terre Mère de toute créature vivante ?

La Terre est la quintessence même de la condition humaine. Si l'artifice humain du monde sépare l'existence humaine de tout milieu purement animal, la vie elle-même est en dehors de ce monde artificiel, et par la vie l'homme demeure lié à tous les autres organismes vivants. Depuis quelque temps, un grand nombre de recherches scientifiques s'efforcent de rendre la vie « artificielle » elle aussi, et de couper le dernier lien qui maintient encore l'homme parmi les enfants de la nature. Cet homme futur, produit par les savants, parait en proie à la révolte contre l'existence humaine telle qu'elle est donnée et veut l'échanger contre un ouvrage de ses propres mains. La question est de savoir si nous souhaitons employer dans ce sens nos nouvelles connaissances scientifiques et techniques, et l'on ne saurait en décider par des méthodes scientifiques. C'est une question politique primordiale que l'on ne peut abandonner aux professionnels de la science ni à ceux de la politique.

Les premiers effets boomerang des grandes victoires de la science se sont fait sentir dans

[195] Spoutnik 1, premier satellite artificiel lancé et mis en orbite le 4 octobre 1957 par l'URSS.

[196] Constantin Tsiolkovski (1857 – 1935) scientifique russe d'origine polonaise considéré comme le père et le théoricien de l'astronautique moderne. (Wikipedia)

une crise survenue au sein des sciences naturelles elles-mêmes. Les « vérités » scientifiques modernes, bien que démontrables en formules mathématiques et susceptibles de preuves technologiques, ne se prêtent plus à une expression normale dans le langage et la pensée. Il se pourrait, créatures terrestres qui avons commencé d'agir en habitants de l'univers, que nous ne soyons plus jamais capables de comprendre, c'est-à-dire de penser et d'exprimer, les choses que nous sommes cependant capables de faire. S'il s'avérait que le savoir (au sens moderne de savoir-faire) et la pensée se sont séparés pour de bon, nous serions bien alors les jouets et les esclaves non pas tant de nos machines que de nos connaissances pratiques, créatures écervelées à la merci de tous les engins techniquement possibles, si meurtriers soient-ils.

La situation créée par les sciences est d'une grande importance politique. S'il est bon de se méfier du jugement politique des savants en tant que savants, c'est d'abord et précisément en raison du fait qu'ils se meuvent dans un monde où le langage a perdu son pouvoir. Toute action de l'homme, tout savoir, toute expérience n'a de sens que dans la mesure où l'on en peut parler. Les hommes au pluriel, c'est-à-dire les hommes en tant qu'ils vivent et se meuvent et agissent en ce monde, n'ont l'expérience de l'intelligible que parce qu'ils parlent, se comprennent les uns les autres, se comprennent eux-mêmes.

Le second évènement, peut-être plus décisif, est **l'avènement de l'automatisation** qui, en quelques décennies, probablement, videra les usines et libérera l'humanité de son fardeau le plus ancien et le plus naturel, le fardeau du travail, l'asservissement à la nécessité. Le fait même d'être affranchi du travail comptait jadis parmi les privilèges les plus solidement établis de la minorité. Il semble que l'on se soit servi du progrès scientifique et technique pour accomplir ce dont toutes les époques avaient rêvé sans jamais pouvoir y parvenir.

Mais l'époque moderne s'accompagne de la glorification théorique du travail et transforme la société tout entière en une société de travailleurs. Cette société ne sait plus rien des activités plus hautes et plus enrichissantes pour lesquelles il vaudrait la peine de gagner cette liberté. Dans cette société, qui, de façon égalitariste, fait vivre les hommes ensemble autour du travail, il ne reste plus de classe, plus d'aristocratie politique ou spirituelle, qui puisse provoquer une restauration des autres facultés de l'homme. Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire.

À ces préoccupations, à ces inquiétudes, ce livre ne se propose pas de répondre. Des réponses on en donne tous les jours, elles relèvent de la politique pratique, soumise à l'accord du grand nombre et il ne s'agit pas de problèmes à solution unique.

Cet ouvrage propose de reconsidérer la condition humaine du point de vue de nos expériences et de nos craintes les plus récentes, et, tout simplement, de penser ce que nous faisons. Il ne traite que des articulations les plus élémentaires de la condition humaine, des activités qui sont à la portée de tous les êtres humains. Il se limite donc à un essai sur le travail, l'œuvre et l'action, qui en forment les trois chapitres centraux. Le point de vue historique est traité dans le dernier chapitre pour ce qui concerne l'époque moderne, et, tout au long du livre, pour les diverses configurations dans la hiérarchie des activités telles que nous les connaissons dans l'histoire de l'Occident.

Ce livre se limite à l'époque moderne qui est autre chose que le monde moderne. Scientifiquement, l'époque moderne a commencé au XVIIe siècle et s'est achevée au début du XXe. Politiquement, le monde moderne est né avec les premières explosions atomiques. Cet ouvrage ne traite pas de ce monde moderne qui a servi de toile de fond à sa rédaction. Il se limite à l'analyse des facultés humaines générales qui naissent de la condition humaine et qui sont permanentes, c'est-à-dire qui ne peuvent être irrémédiablement perdues tant que la condition humaine ne change pas.

L'analyse historique a pour but de rechercher l'origine de l'aliénation du monde moderne, de sa double retraite fuyant la Terre pour l'univers et le monde pour le Moi, afin d'arriver à comprendre la nature de la société telle qu'elle avait évolué et se présentait au moment de l'avènement d'une époque nouvelle et encore inconnue.

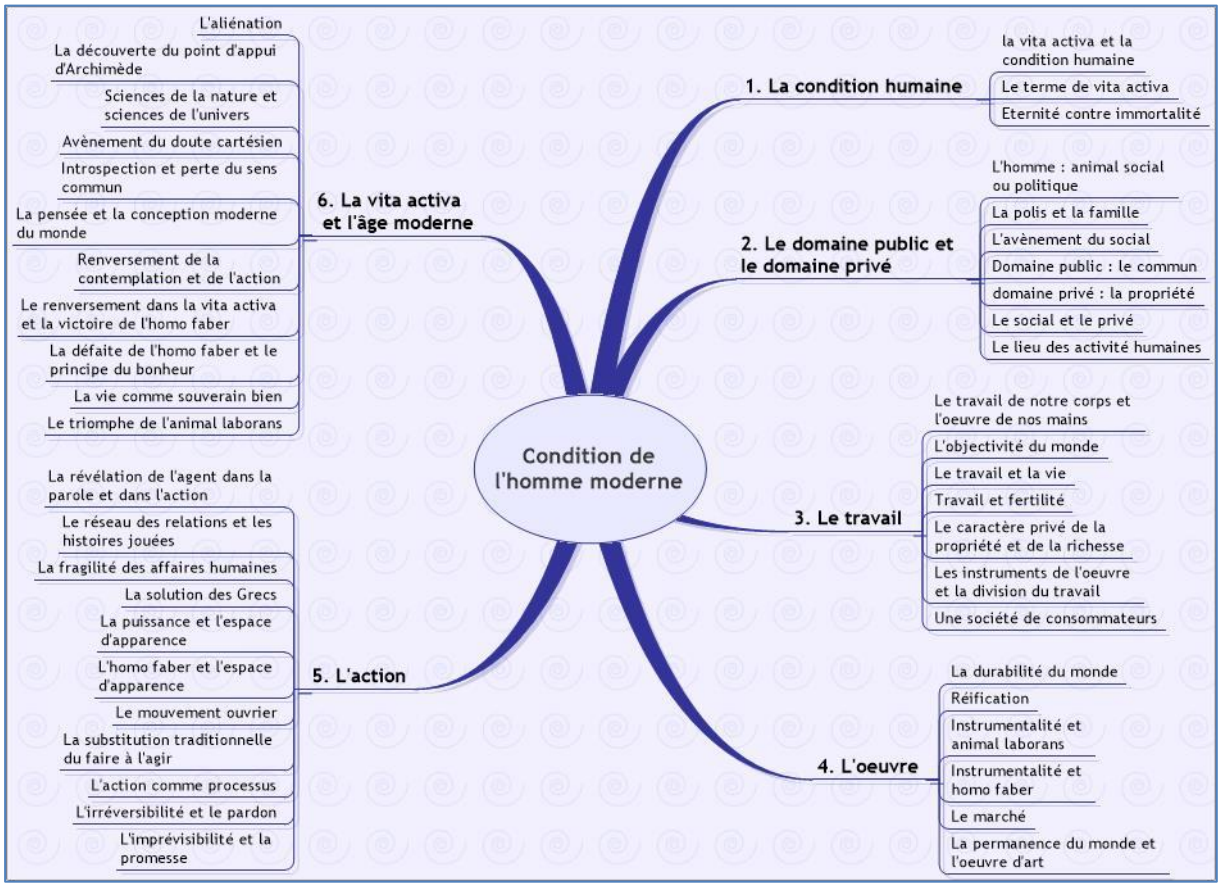
2. Vue globale des six chapitres

Six chapitres suivent ce prologue.

Les deux premiers chapitres plantent le décor dans lequel s'inscrivent les trois activités humaines, travail œuvre et action longuement étudiées dans les trois chapitres qui suivent.

Le livre se conclut par une longue analyse historique de l'évolution de l'époque moderne sous l'angle de la vie active jusqu'à l'apparition d'une époque nouvelle et inconnue, celle dans laquelle venaient d'entrer Hannah Arendt et ses contemporains et dans laquelle nous vivons.

Quarante-cinq intertitres rythment et structurent ces six chapitres et traduisent la complexité et la subtilité de **la pensée corallienne** d'Arendt.



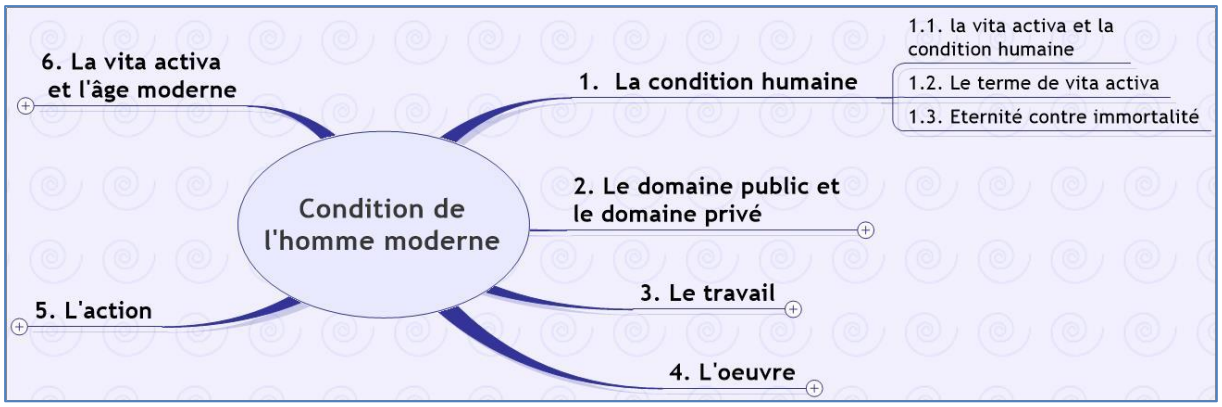
L'imbrication des trois thèmes centraux du livre, le travail, l'œuvre et l'action apparait clairement dans la structure de chacun des chapitres démontrant que, contrairement à ce que pourrait faire croire une lecture rapide et superficielle, ces trois activités sont fortement reliées entre elles. Il ne s'agit pas d'une segmentation de la vie active mais de trois points de vue sur elle.

L'œuvre s'invite ainsi dans le chapitre consacré au travail à travers le thème de l'objectivité du monde et de la relation entre instruments et division du travail. Le travail est présent dans le chapitre traitant de l'œuvre à travers le thème des instruments de travail, de l'instrumentalité. Enfin le travail et l'œuvre sont tous les deux présents dans le chapitre analysant l'activité humaine par excellence qu'est l'action. À travers le mouvement ouvrier,

pour le travail, et le lien entre l'espace d'apparence et *l'homo faber* ainsi que la substitution du faire à l'agir, pour l'œuvre.

Le dernier chapitre reprend l'ensemble des thèmes abordés dans une analyse historique magistrale de l'origine de la double aliénation de l'homme moderne, fuyant la Terre pour l'Univers et le Monde pour le Moi.

3. La condition humaine



Arendt propose le terme de ***vita activa*** pour regrouper et distinguer les trois activités humaines fondamentales correspondant chacune aux conditions de base dans lesquelles la vie sur terre est donnée à l'homme. Le **travail** est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain, à la **vie** elle-même. **L'œuvre** est l'activité qui correspond à la non-naturalité de l'existence humaine, à l'appartenance au monde. Elle fournit un **monde** artificiel d'objets, nettement différent de tout milieu naturel, dans lequel se loge chacune des vies individuelles, destiné à leur survivre et à les transcender. **L'action**, seule activité qui mette directement en rapport les hommes, sans l'intermédiaire des objets ni de la matière, correspond à la condition humaine de la **pluralité**, au fait que ce sont **des** hommes et non pas l'Homme, qui vivent sur terre et habitent le monde. Tous humains, donc semblables, mais tous uniques car différents de tout homme ayant vécu, vivant ou à naître. Ces distinctions constituent **trois angles de vue** utilisés pour analyser l'évolution de l'activité humaine. Le travail et de la nécessité. L'œuvre et l'utilité. L'action et la pluralité.

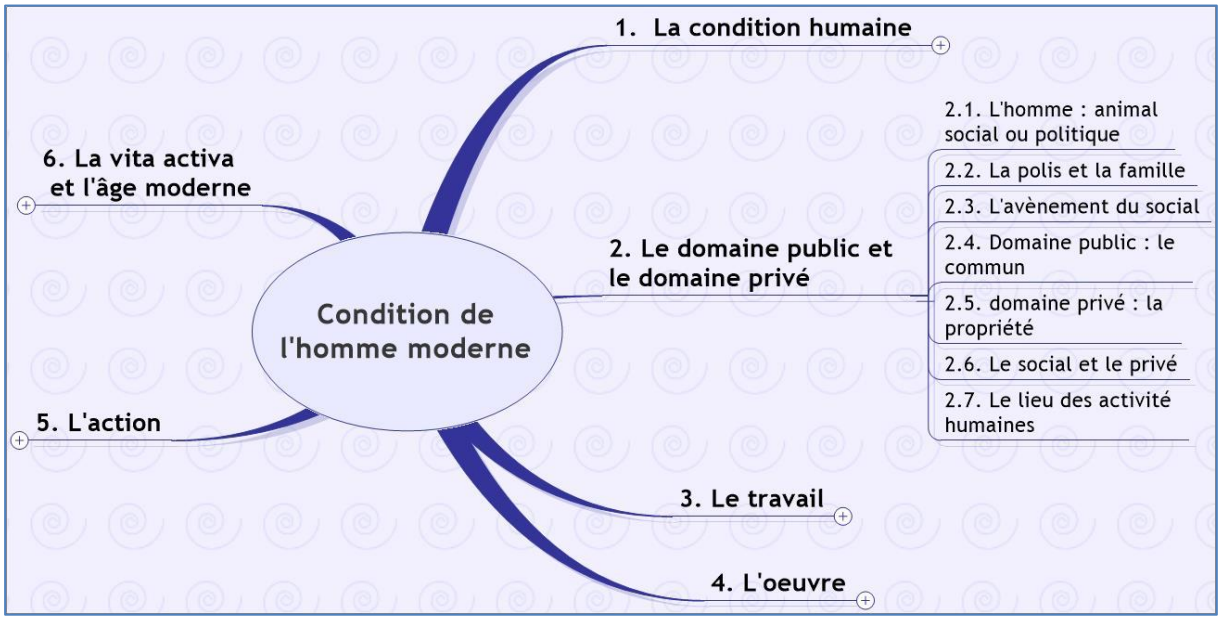
Condition ou nature humaine ? Arendt est très claire sur ce point. La condition humaine ne s'identifie pas à la nature humaine, et la somme des activités et des facultés humaines qui correspondent à la condition humaine ne constitue rien de ce qu'on peut appeler nature humaine. Il est fort peu probable que, pouvant connaître, déterminer, définir la nature de tous les objets qui nous entourent et qui ne sont pas nous, nous soyons jamais capable d'en faire autant pour nous-mêmes. Ce serait sauter par-dessus notre ombre. La condition humaine dépasse les conditions dans lesquelles la vie est donnée à l'homme. Les hommes sont des êtres conditionnés parce que tout ce qu'ils rencontrent se change immédiatement en condition de leur existence, tout ce qui pénètre dans le monde humain, ou tout ce que l'effort de l'homme y fait entrer. (1)

Arendt retrace ensuite les origines historiques de l'expression ***vita activa***, surchargée de tradition et aussi ancienne que notre tradition de pensée politique. Depuis Socrate jusqu'à Marx en passant par Aristote et Saint Augustin. En insistant sur **l'originalité** qu'elle revendique dans l'utilisation qu'elle-même fait de cette expression, pour mettre en doute l'ordre hiérarchique entre les activités qui lui est inhérent, ce qu'elle fera dans son dernier chapitre. (2)

Dans la dernière partie de ce chapitre, la plus difficile parce que la plus philosophique, Arendt distingue **la vie active et sa recherche initiale de l'immortalité**, et la **contemplation et son**

expérience de l'éternité. La chute de l'Empire romain démontrera avec éclat **qu'aucune œuvre humaine n'échappe à la mort**. Dans le même temps, le christianisme prêchant la vie éternelle deviendra la seule religion de l'Occident. Cette chute et cet avènement rendront inutiles et futiles tous les efforts d'immortalité terrestre. Et ils réussiront si bien à faire de la vie active la servante de la contemplation que ni l'évolution laïque des temps modernes ni le renversement de la hiérarchie traditionnelle séparant action et contemplation ne suffiront à sauver de l'oubli la quête d'immortalité qui, à l'origine, était le ressort essentiel de la vie active. Ces points seront approfondis dans le dernier chapitre. (3)

4. Le domaine public et le domaine privé



Ce deuxième chapitre est probablement encore plus déroutant pour le lecteur contemporain qu'il devait déjà l'être pour celui de 1958. C'est que la confusion à laquelle s'attaque Arendt, entre domaines privé, public, social et même intime, s'est encore accrue. Nous en voyons les manifestations tous les jours. Comme chaque fois qu'elle se retrouve face à des **concepts qui sont devenus vides de sens**, **Arendt remonte aux sources de la pensée occidentale pour y retrouver leur origine et pour les repenser**. Donc à la Grèce antique.

La raison d'une telle recherche. Déterminer le **lieu des activités humaines**. Le milieu où nous naissons, le monde, n'existerait pas sans l'activité humaine qui l'a produit comme dans le cas des objets fabriqués, qui l'entretient comme dans le cas de terres cultivées, ou qui l'établit en l'organisant comme dans le cas de la cité. L'homme ne peut vivre hors de la société. Mais, Arendt montre comment le mot social a évolué en prenant le sens de condition humaine fondamentale. Pour Platon et Aristote, la vie en société était un trait que la vie humaine avait de commun avec la vie animale. Ce qui était foncièrement humain c'était la **vie politique,** l'action et la parole qui constituent le domaine des affaires humaines dont est rigoureusement exclu tout ce qui ne serait que nécessaire (le travail) ou utile (l'œuvre). (1)

La distinction entre la vie privée et la vie publique correspond aux **domaines familial et politique**, entités distinctes, séparées au moins depuis l'avènement de la **cité** antique (*polis*). L'apparition du domaine social, ni privé ni public, est un phénomène relativement nouveau, dont l'origine a coïncidé avec la naissance des temps modernes et de l'État-nation. Ce qui intéresse Arendt, c'est l'extraordinaire difficulté qu'en raison de cette évolution nous avons à comprendre la division capitale entre domaine public et domaine privé, entre la sphère de la cité et celle du ménage et finalement entre les activités relatives à un monde commun et celles qui concernent l'entretien de la vie. Sur ces divisions, considérées comme des axiomes,

reposait toute la pensée politique des Anciens. Le trait distinctif du domaine familial était que les humains y vivaient ensemble à cause des **nécessités** et des besoins qui les y poussaient. Le domaine de la cité, au contraire, était celui de la **liberté**. **La famille assumait les nécessités de la vie comme condition de la liberté de la cité**. La cité se distinguait de la famille en ce qu'elle ne connaissait que des égaux, tandis que la famille était le siège de la plus rigoureuse inégalité. Être libre, cela signifiait qu'on était affranchi des nécessités de la vie et des ordres d'autrui, et aussi que l'on était soi-même exempt de commandement, ni chef, ni sujet. On était libre si l'on échappait à l'inégalité inhérente au pouvoir, si l'on se mouvait dans une sphère où n'existait ni commandement ni soumission. (2)

L'apparition de la société, c'est-à-dire la sortie du travail de la pénombre du foyer et son installation dans la lumière du domaine public a effacé l'antique frontière entre le politique et le privé. Elle a même si bien changé le sens de ces termes, leur signification pour la vie de l'individu et du citoyen, qu'on ne les reconnaît presque plus. Le privé, au sens moderne, dans sa fonction essentielle qui est d'abriter **l'intimité**, ne s'oppose plus d'abord au politique mais au social. Le premier explorateur-interprète de l'intimité fut Jean-Jacques Rousseau qui se révolta, non point contre l'oppression de l'État, mais contre la société, contre son intolérable perversion du cœur humain et son intrusion dans le for intérieur. De cette révolte du cœur naquirent l'individu moderne et ses perpétuels conflits, son incapacité à vivre dans la société comme à vivre en dehors d'elle, ses humeurs changeantes et le subjectivisme radical de sa vie émotive. L'égalité moderne, dans laquelle la société a remplacé **l'action** comme mode primordial de relations humaines par le **comportement**, diffère à tous les points de vue de l'égalité antique. Appartenir au **petit nombre des égaux**, c'était pouvoir vivre au milieu de ses pairs, dans un domaine public animé d'un farouche esprit de compétition. On devait constamment s'y distinguer de tous les autres, s'y montrer constamment par des actes, des succès incomparables, le meilleur de tous. Il était réservé à l'individualité et, seul, permettait à l'homme de montrer ce qu'il **était** réellement, ce qu'il avait **d'irremplaçable**. C'est pour pouvoir courir cette chance, par amour d'une cité qui la leur procurait à tous, que les **citoyens** acceptaient de prendre leur part des charges de la défense, de la justice et de l'administration. Pour mesurer la victoire de la société aux temps modernes, substituant le comportement à l'action, il suffit de rappeler que sa science initiale, l'économie, qui n'instaure le comportement que dans le domaine d'activités relativement restreint qui la concerne, a finalement abouti à la prétention totale des sciences sociales qui, en tant que sciences du comportement, visent à réduire l'homme pris comme un tout, dans toutes ses activités, au niveau d'un **animal conditionné à comportement prévisible**. Si l'économie est la science de la société à ses débuts lorsqu'elle ne peut imposer ses règles de conduite qu'à certains secteurs de la population et pour une partie de leurs activités, l'avènement des sciences du comportement signale clairement le dernier stade de cette évolution, quand la société de masse a dévoré toutes les couches de la nation et que le comportement social est devenu la norme de tous les domaines de l'existence. (3)

Le mot « **public**» désigne, nous dit Arendt, **deux phénomènes** liés l'un à l'autre mais différents. Il signifie **d'abord** que tout ce qui paraît en public peut être vu et entendu de tous, jouit de la plus grande publicité possible. Pour nous **l'apparence**, ce qui est vu et entendu par autrui comme par nous-mêmes, constitue la **réalité**. En **second** lieu, le mot «public» désigne le **monde** lui-même en ce qu'il nous est commun à tous et se distingue de la place que nous y possédons individuellement. Ce monde n'est pas identique à la Terre ou à la nature, en tant que cadre du mouvement des hommes et condition générale de la vie. Il est lié aux productions humaines, aux objets fabriqués de main d'homme, ainsi qu'aux relations qui existent entre les habitants de ce monde fait par l'homme. **Le monde commun nous rassemble mais aussi nous empêche, pour ainsi dire, de tomber les uns sur les autres.** Il est ce qui nous accueille à notre naissance, ce que nous laissons derrière nous en mourant. Il

transcende notre vie personnelle aussi bien dans le passé que dans l'avenir : il était là avant nous, il survivra au bref séjour que nous y faisons. Il est ce que nous avons **en commun** non seulement avec nos contemporains, mais aussi avec ceux qui nous ont précédés et avec ceux qui viendront après nous. C'est le souci partagé par tous de ce monde commun, vu selon nos **différences** de localisation et la **pluralité** des perspectives qui en résulte qui garantit le réel. Le monde commun prend fin lorsqu'on ne le voit que sous un seul aspect, lorsqu'il n'a le droit de se présenter que dans une seule perspective : dans les conditions **d'isolement** de la tyrannie ou de **désolation** de la société de masses. (4)

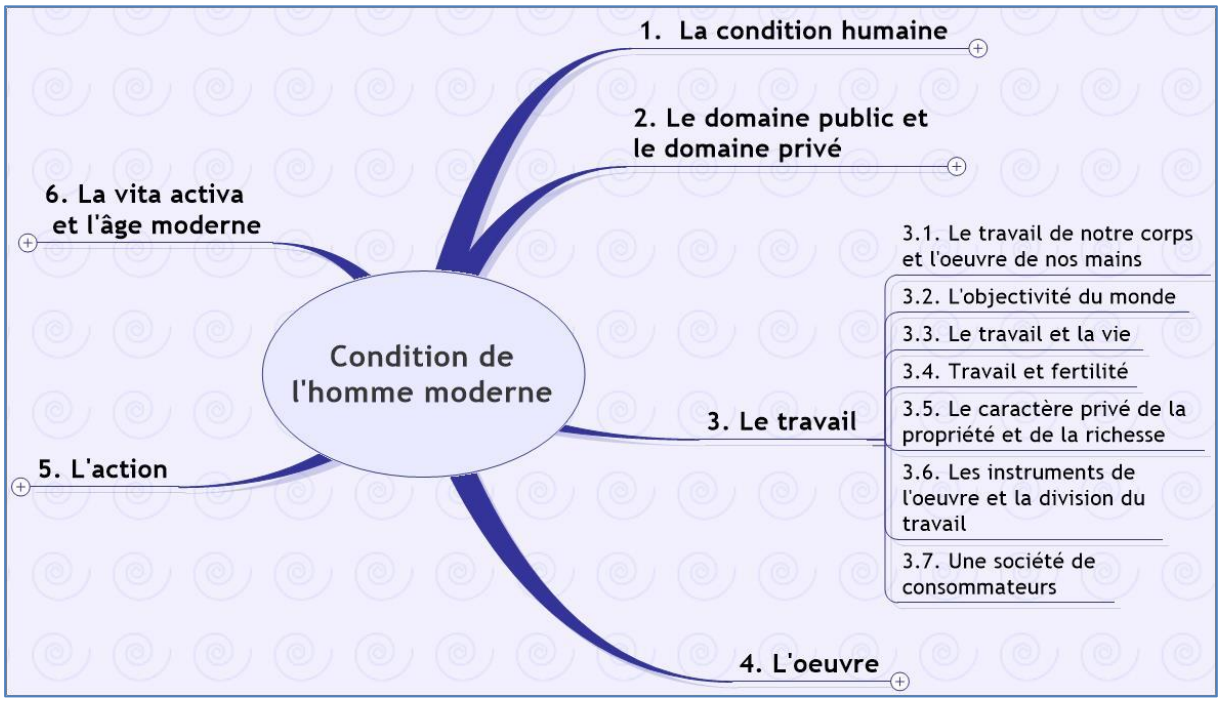
Le mot «**privé**» quand il s'agit de propriété, même dans la pensée politique ancienne, perd son caractère privatif (privé de) et conserve des liens profonds avec le domaine public en général. Liens mal compris aujourd'hui en raison de **la confusion moderne entre propriété et richesse**. Historiquement, propriété et richesse ont joué à peu près le même rôle de principale condition d'admission au domaine public et au droit de cité. Mais elles sont de natures totalement différentes. Avant les temps modernes qui commencèrent par **l'expropriation des pauvres**, toutes les civilisations reposaient sur **le caractère sacré de la propriété privée**. À l'origine, être propriétaire signifiait, ni plus ni moins, **avoir sa place en un certain lieu du monde et donc appartenir à la cité politique.** Cette parcelle privée s'identifiait si complètement avec la famille qui la possédait que l'expulsion d'un citoyen pouvait entraîner non seulement la confiscation de ses biens, mais même la destruction de sa maison. D'origine toute différente et historiquement plus récente est **la signification politique de la fortune privée** d'où l'homme tire ses moyens de vivre. La richesse privée devint une condition d'admission à la vie publique non pas parce que son possesseur travaillait à l'accumuler, mais au contraire, parce qu'elle garantissait raisonnablement que ce propriétaire n'aurait pas à se consacrer à l'acquisition de ses moyens de consommation, qu'il était libre de s'adonner à des activités publiques. Être propriétaire, dans ce cas, signifiait que l'on dominait les nécessités de son existence, qu'on était libre de transcender sa vie individuelle et d'entrer dans le monde que tous ont en commun. Jusqu'au début de l'époque moderne, on n'avait jamais tenu pour sacrée la **fortune privée**. Les défenseurs modernes de la propriété privée, qui y voient unanimement la richesse privée et rien de plus, sont bien mal fondés à se réclamer d'une tradition pour laquelle il ne pouvait y avoir de domaine public libre sans statut et sans protection du domaine privé. **L'énorme accumulation de richesse**, toujours en cours, dans la société moderne, qui a commencé par **l'expropriation** de la classe paysanne, n'a jamais eu beaucoup d'égards pour la propriété privée, sacrifiée, au contraire, chaque fois qu'elle est entrée en conflit avec l'accumulation de richesses. (5)

Avec l'avènement du social, la propriété moderne perd le caractère qui la rattache au monde et vient se localiser dans la personne, autrement dit dans ce qu'un individu ne peut perdre qu'avec la vie : ses talents et sa puissance de travail. Pour comprendre le danger de cette perte, Arendt considère les caractères non privatifs du privé, indépendants de la découverte de l'intimité et plus anciens qu'elle. La différence entre ce que nous avons en commun et ce que nous possédons en privé, c'est d'abord que nos possessions privées, que nous utilisons et consommons quotidiennement, sont beaucoup plus nécessaires que tout ce qui relève du monde commun. La **nécessité** qui, au regard du domaine public, ne révèle que son aspect négatif de privation de liberté, possède une force infiniment supérieure à celle de tous les désirs de l'homme. Non seulement elle sera toujours au premier rang des besoins et des soucis, elle préviendra aussi l'apathie, la mort de l'initiative qui menace avec tant d'évidence les collectivités trop riches. La seconde des grandes caractéristiques non privatives du privé, c'est que les quatre murs de la propriété privée offrent à l'homme **la seule retraite sûre contre le monde public commun**, la seule où il puisse échapper à la publicité, vivre sans être vu, sans être entendu. Une vie passée entièrement en public, en présence d'autrui, devient superficielle. La façon dont les États prémodernes ont pratiquement traité la propriété privée

fait bien voir que l'on a toujours eu conscience de l'existence de ces caractéristiques et de leur importance. On ne protégeait pas pour autant, directement, les activités du domaine privé mais plutôt les **bornes** séparant la propriété privée de toutes les autres parties du monde et surtout du monde commun lui-même. La marque distinctive de la **théorie politique et économique moderne**, au contraire, a été d'insister sur les **activités privées** des propriétaires et le besoin qu'ils ont d'être protégés par le gouvernement pour pouvoir accumuler de la **richesse aux dépens de la propriété concrète**. Cependant, ce qui compte pour le domaine public, écrit Arendt, ce n'est pas l'énergie plus ou moins entreprenante des gens d'affaires, mais les barrières qui entourent les maisons et les jardins des citoyens. (6)

Arendt termine ce chapitre par une surprise dont elle a le secret. Là où on attendait une description du lieu des trois activités qu'elle a rassemblées et distinguées sous le terme de vie active, on trouve, en fait, tout un développement autour de l'exemple de la **bonté**. Bien que la distinction entre privé et public coïncide avec l'opposition entre la nécessité et la liberté, la futilité et la durée et finalement la honte et l'honneur, il ne s'ensuit nullement que le domaine privé soit le lieu réservé au nécessaire, au futile, au honteux. Certaines choses, tout simplement pour exister, ont besoin d'être cachées tandis que d'autres ont besoin d'être étalées en public. Il y a de ce phénomène un exemple, extrême, qui a joué un rôle considérable dans la théorie politique. **Jésus** enseigna, par la parole et par l'action, une activité : la bonté. Et la bonté a évidemment tendance à se cacher : elle ne veut être ni vue ni entendue. Dès qu'une bonne œuvre devient publique, elle cesse d'appartenir spécifiquement au bien, d'être accomplie uniquement pour le bien. La bonté n'existe que si nul ne l'aperçoit, pas même son auteur. **Les bonnes œuvres ne s'intègrent donc jamais au monde**. Elles vont et viennent sans laisser de trace. En vérité, elles ne sont point de ce monde. Le bien, en tant que mode de vie cohérent, n'est pas seulement impossible dans les bornes du domaine public, il est l'ennemi mortel de ce domaine. (7)

5. Le travail



La **distinction** que propose Arendt entre le travail et l'œuvre n'est pas habituelle. Elle n'en trouve un témoignage obstiné et très clair que dans le fait que toutes les langues européennes, anciennes et modernes, possèdent deux mots étymologiquement séparés pour désigner ce que nous considérons aujourd'hui comme une seule et même activité, et conservent ces mots bien

qu'on les emploie constamment comme synonymes. Il est pour le moins étonnant, écrit Arendt, que l'époque moderne, qui a renversé l'ordre traditionnel de l'action et de la contemplation non moins que la hiérarchie traditionnelle de la vie active elle-même, en glorifiant le travail source de toute valeur, n'ait pu produire une seule théorie dans laquelle fussent nettement distingués le travail de nos corps et l'œuvre de nos mains, ***l'animal laborans*** et ***l'homo faber***. Surprenant aussi que cette époque se soit fourvoyée dans des distinctions, pour elles secondes, entre travail productif et improductif, travail qualifié et travail non qualifié, et enfin travail manuel et travail intellectuel. (1)

La distinction entre le travail et l'œuvre prend tout son sens si l'on considère le **caractère d'objet-de-ce-monde** de la chose produite : son emplacement, sa fonction, la durée de son séjour dans le monde. La distinction entre un **pain**, dont la vie moyenne ne dépasse guère une journée, et une **table**, qui survit aisément à plusieurs générations humaines, est certainement beaucoup plus nette et plus décisive que la différence entre un **boulanger** et un **menuisier**. Considérés comme parties du monde, les produits de l'œuvre, et non ceux du travail, garantissent la permanence, la durabilité, sans lesquelles il n'y aurait point de monde possible. C'est à l'intérieur de ce monde de choses durables que nous trouvons les biens de consommation par lesquels la vie s'assure des moyens de subsistance. Nécessaires au corps et produites par son travail, mais dépourvues de stabilité propre, ces choses faites pour une consommation incessante apparaissent et disparaissent dans un milieu d'objets qui ne sont pas consommés, mais utilisés et habités et auxquels, en les habitant, nous nous habituons. Comme tels, ils donnent naissance à la familiarité du monde, à ses coutumes, à ses rapports usuels entre l'homme et les choses aussi bien qu'entre l'homme et les hommes. **Les objets d'usage sont au monde humain ce que les biens de consommation sont à la vie.** La vie humaine, en tant qu'elle bâtit un monde, est engagée dans un processus constant de réification, et les choses produites, qui, à elles toutes, forment l'artifice humain, sont plus ou moins du-monde selon qu'elles ont plus ou moins de permanence dans le monde. (2)

La nécessité de subsister régit à la fois le travail et la consommation. Le travail, lorsqu'il incorpore, rassemble et assimile physiquement les choses que procure la nature, fait activement ce que le corps fait lorsqu'il consomme sa nourriture. Ce sont deux processus dévorants qui saisissent et détruisent de la matière. Cet aspect destructeur du travail n'est visible que du point de vue du monde et par opposition à l'œuvre qui ne prépare pas la matière pour l'incorporer, mais la change en matériau afin d'utiliser le produit fini. Du point de vue de la nature, c'est plutôt l'œuvre qui est destructrice, puisque son processus arrache la matière à la nature sans la lui rendre dans le rapide métabolisme du corps vivant. La **seconde tâche du travail** est la lutte incessante contre les processus de croissance et de déclin par lesquels la nature envahit constamment l'artifice humain, menaçant la durabilité du monde et son aptitude à servir aux hommes. La protection et la sauvegarde du monde contre les processus naturels sont de ces tâches qui exigent l'exécution monotone de corvées quotidiennement répétées. Cette lutte laborieuse est très étroitement liée au monde qu'elle défend contre la nature. Dans les vieilles légendes, dans les contes mythologiques, elle a souvent revêtu la grandeur de combats héroïques contre d'écrasants périls, comme dans le récit d'Hercule qui compte au nombre des douze travaux le nettoyage des écuries d'Augias. La lutte quotidienne dans laquelle le corps humain est engagé pour nettoyer le monde et pour l'empêcher de s'écrouler ressemble bien peu à de l'héroïsme. L'endurance qu'il faut pour réparer chaque matin le gâchis de la veille n'est pas du courage, et ce qui rend l'effort pénible, ce n'est pas le danger, mais l'interminable répétition. Il n'y a que les mythiques écuries d'Augias pour rester propres une fois la tâche achevée. (3)

Pourquoi cette **ascension soudaine et spectaculaire du travail**, passant du dernier rang à la place d'honneur et devenant la mieux considérée des activités humaines ? Historiquement, les théoriciens politiques à partir du XVIIe siècle, sont confrontés à un processus inouï

d'accroissement de richesse, de propriété et d'acquisition. Essayant de l'expliquer, ils identifient le phénomène du **processus** qui devient le concept-clef de l'époque et de ses sciences, historiques et naturelles. De toutes les activités humaines seul le travail relève d'un processus sans fin qui avance automatiquement en accord avec le processus vital, hors de portée des décisions ou des projets humainement explicites. Marx fonde alors toute sa théorie sur le **travail** et la **procréation** conçus comme deux modes du même **processus de fertilité vitale**, le premier assurant la conservation de l'individu et le second la perpétuation de l'espèce. Marx découvre la **force de travail** comme mode spécifiquement humain de la force vitale aussi capable que la nature de créer une plus-value, un surproduit. S'intéressant presque exclusivement à ce processus, celui des forces productives de la société, dans la vie de laquelle, comme dans la vie de toute espèce animale, la production et la consommation s'équilibrent toujours, Marx ignore complètement la question d'une existence séparée d'objets du-monde dont la durabilité résiste et survit aux processus dévorants de la vie. Il oublie l'œuvre, ce qui le conduit à une contradiction centrale jamais résolue. L'homme, défini, comme ***animal laborans***, est entraîné dans une société où l'on n'a plus besoin de sa force de travail. Il lui est laissé le triste choix entre l'esclavage productif et la liberté improductive. (4)

Ce que les temps modernes défendent avec tant d'ardeur, ce n'est pas la propriété en soi, comme enclos dans le monde commun , mais **l'accroissement effréné de la richesse** et du processus d'appropriation. **C'est au nom de la vie de la société, qu'ils luttent contre tous les organes qui maintiendraient la permanence morte d'un monde commun**. Ce processus peut être infini comme le processus vital de l'espèce, mais son infinité est constamment menacée, interrompue par le fait regrettable que les individus ne vivent pas éternellement, n'ont pas de temps infini devant eux. Il faut que l'homme n'agisse plus en individu, uniquement préoccupé de son existence, mais en membre de l'espèce, il faut que la reproduction de la vie individuelle s'absorbe dans le processus vital du genre humain, pour que le processus vital collectif d'une humanité socialisée suive sa propre nécessité, c'est-à-dire le cours automatique de sa fécondité, au double sens de la multiplication des vies et de l'abondance croissante des biens dont elles ont besoin. Cependant ni l'énorme accroissement de fertilité ni la socialisation du processus, c'est-à-dire le fait que ce processus n'a plus pour sujet l'homme individuel, mais la société, l'homme collectif, ne peuvent éliminer le caractère strictement, voire cruellement, privé de l'activité de travail et de l'expérience des processus corporels dans lesquels la vie se manifeste. Ni l'abondance de biens ni la diminution du temps effectivement passé à travailler n'ont de chances d'aboutir à la fondation d'un monde commun, et ***l'animal laborans*** exproprié n'est pas moins privé lorsqu'on lui dérobe le lieu privé où il pouvait se cacher et s'abriter du domaine commun. Marx a prédit correctement, encore qu'avec une jubilation mal justifiée, le dépérissement du domaine public dans les conditions de libre développement des forces productives de la société, et il a eu également raison, c'est-à-dire est resté logique avec sa conception de l'homme *animal laborans*, lorsqu'il a prévu que les hommes socialisés emploieraient leurs loisirs, étant délivrés du travail, à ces activités strictement privées et essentiellement hors-du-monde, que l'on appelle des passe-temps. (5)

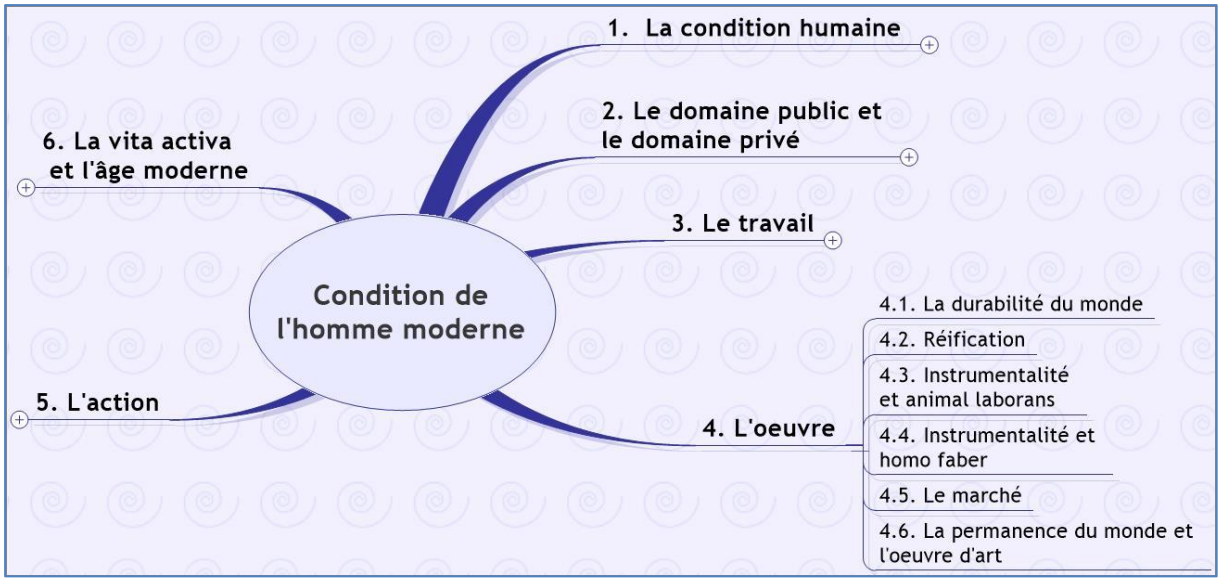
Les outils et les instruments, fournis par l'œuvre, facilitent considérablement le travail, et avec la **division du travail**, accroissent la fertilité naturelle de *l'animal laborans*, conduisant à une abondance de biens de consommation. La division du travail présuppose l'équivalence qualitative de toutes les activités, sans compétence et finalité propres. Ce sont simplement des forces de travail que l'on additionne de manière purement quantitative. Cette division se fonde sur le fait que deux hommes peuvent mettre en commun leur force de travail et se conduire l'un envers l'autre comme s'ils étaient un. Cette unité est exactement le contraire de la coopération. Elle renvoie à l'unité de l'espèce par rapport à laquelle tous les membres un à un sont identiques et interchangeables. Elle garantit le caractère inépuisable de la force de travail qui correspond exactement à l'immortalité de l'espèce, dont le processus vital pris dans

l'ensemble n'est pas interrompu par les naissances et les morts individuelles de ses membres. La capacité de consommation, elle, reste liée à l'individu. Le problème est donc d'adapter la consommation individuelle à un processus d'accumulation illimitée de richesse. La solution paraît assez simple. Elle consiste à traiter tous les objets d'usage comme des biens de consommation, de sorte que l'on consomme une chaise ou une table aussi vite qu'une robe, et une robe presque aussi vite que de la nourriture. De tels rapports avec les objets du monde correspondent d'ailleurs parfaitement à la manière dont ils sont produits. **La révolution industrielle a remplacé l'artisanat par le travail et a remplacé la spécialisation de l'œuvre par la division du travail.** Les objets du monde moderne sont devenus des produits du travail dont le sort naturel est d'être consommés, au lieu d'être des produits de l'œuvre destinés à servir. Avec ce besoin que nous avons de remplacer de plus en plus vite les choses de-ce-monde qui nous entourent, nous ne pouvons plus nous permettre de les utiliser, de respecter et de préserver leur inhérente durabilité. Il nous faut consommer, dévorer, pour ainsi dire, nos maisons, nos meubles, nos voitures comme s'il s'agissait des «bonnes choses» de la nature qui se gâtent sans profit à moins d'entrer rapidement dans le cycle incessant du métabolisme humain. C'est comme si nous avions renversé les barrières qui protégeaient le monde, l'artifice humain, en le séparant de la nature, du processus biologique qui se poursuit en son sein comme des cycles naturels qui l'environnent, pour leur abandonner et leur livrer la stabilité toujours menacée d'un monde humain. (6)

Nous vivons dans une **société de consommateurs** et donc de travailleurs, travail et consommation n'étant que les deux stades d'un même processus imposé à l'homme par la nécessité de la vie. Cette société est née de l'émancipation de l'activité de travail, qui précéda de plusieurs siècles l'émancipation politique des travailleurs. Toutes les activités sérieuses, quels qu'en soient les résultats, reçoivent le nom de travail et toute activité qui n'est nécessaire ni à la vie de l'individu ni au processus vital de la société est rangée parmi les amusements, les passe-temps. L'œuvre de l'artiste, seul «ouvrier» restant dans une société de travailleurs, se dissout dans le jeu et perd son sens pour le monde. Que l'émancipation du travail à l'époque moderne non seulement échoue à instaurer une ère de liberté universelle mais aboutisse au contraire à courber toute l'humanité pour la première fois sous le joug de la nécessité, c'est un danger que Marx avait bien aperçu lorsqu'il soulignait que le but de la révolution ne pouvait pas être l'émancipation déjà accomplie des classes laborieuses mais devait consister à émanciper l'homme du travail. Les perspectives ouvertes ces dernières années par le progrès de l'automatisation , font que l'on peut se demander si l'utopie de Marx ne sera pas la réalité de demain, et si un jour l'effort de consommation ne sera pas tout ce qui restera des labeurs et des peines inhérents au cycle biologique. L'espoir qui inspira Marx et l'élite des divers mouvements ouvriers – le temps libre délivrant un jour les hommes de la nécessité – repose sur l'illusion que la force de travail, si elle n'est pas épuisée dans les corvées de la vie, nourrira automatiquement des activités plus hautes. Cent ans après Marx, nous voyons l'erreur de ce raisonnement. Les **loisirs** de *l'animal laborans* ne sont consacrés qu'à la consommation, et plus on lui laisse de temps, plus ses appétits deviennent exigeants, insatiables. Toute notre économie est devenue une économie de gaspillage dans laquelle il faut que les choses soient dévorées ou jetées presque aussi vite qu'elles apparaissent dans le monde pour que le processus lui-même ne subisse pas un arrêt catastrophique. Si l'idéal était déjà réalisé, si vraiment nous n'étions plus que les membres d'une société de consommateurs, nous ne vivrions plus du tout dans un monde, nous serions simplement poussés par un processus dont les cycles perpétuels feraient paraître et disparaître des objets qui se manifesteraient pour s'évanouir, sans jamais durer assez pour environner le processus vital**. Si la nature et la terre constituent généralement la condition de la vie humaine, le monde et les choses du monde sont la condition dans laquelle cette vie spécifiquement humaine peut s'installer sur terre. Si nous n'étions pas installés au milieu d'objets qui par leur durée peuvent**

servir et permettre d'édifier un monde dont la permanence s'oppose à la vie, cette vie ne serait pas humaine. Le danger d'une société de consommation, éblouie par l'abondance de sa fécondité, prise dans le fonctionnement béat d'un processus sans fin, est de n'être plus capable de reconnaître la futilité d'une vie qui ne se fixe ni ne se réalise en un sujet permanent qui dure après que son labeur est passé. (7)

6. L'œuvre



L'œuvre de nos mains fabrique l'infinie variété des objets dont la somme constitue l'artifice humain. Ce sont surtout, mais non exclusivement, des objets d'usage. L'usage auquel ils se prêtent ne les fait pas disparaître et ils donnent au monde la stabilité, la solidité qui, seules, lui permettent d'héberger cette instable et mortelle créature, l'homme. Cette **durabilité** n'est pas absolue. L'usage que nous en faisons l'use. Le processus vital qui imprègne tout notre être l'envahit aussi, et si nous n'utilisons pas les objets du monde, ils finiront par se corrompre, par retourner au processus naturel global d'où ils furent tirés, contre lequel ils furent dressés. La chaise redeviendra bois, le bois pourrira et retournera au sol d'où l'arbre était sorti avant d'être coupé pour devenir un matériau à œuvrer, avec lequel bâtir. Mais si telle est la fin inévitable de chaque objet au monde, ce n'est pas le sort de l'artifice humain lui-même où chaque objet peut constamment être remplacé à mesure que changent les générations qui viennent habiter le monde fait de main d'homme, et s'en vont. **Ce que l'usage use, c'est la durabilité** qui donne aux objets du monde une relative indépendance par rapport aux hommes qui les ont produits et qui s'en servent, une objectivité qui les fait s'opposer, résister, au moins quelque temps, à la voracité de leurs auteurs et usagers vivants. À la subjectivité des hommes s'oppose l'objectivité du monde fait de main d'homme bien plus que la sublime indifférence d'une nature vierge dont l'écrasante force élémentaire, au contraire, les oblige à tourner sans répit dans le cercle de leur biologie parfaitement ajustée au vaste cycle de l'économie de la nature. C'est seulement parce que nous avons fabriqué l'objectivité de notre monde avec ce que la nature nous donne, parce que nous l'avons bâtie en l'insérant dans l'environnement de la nature dont nous sommes ainsi protégés, que nous pouvons regarder la nature comme quelque chose d'objectif. **À moins d'un monde entre les hommes et la nature, il y a mouvement éternel, il n'y a pas d'objectivité.** (1)

La fabrication, l'œuvre de ***l'homo faber***, consiste en **réification**. La solidité, inhérente à tous les objets, même les plus fragiles, vient du matériau ouvragé, mais ce matériau lui-même n'est pas simplement donné et présent, comme les fruits des champs ou des arbres que l'on peut cueillir ou laisser sans changer l'économie de la nature. Le matériau est déjà un produit des

mains qui l'ont tiré de son emplacement naturel, soit en tuant un processus vital, comme dans le cas de l'arbre qu'il faut détruire afin de se procurer du bois, soit en interrompant un lent processus de la nature, comme dans le cas du fer, de la pierre ou du marbre, arrachés aux entrailles de la terre. L'*homo faber*, le créateur de l'artifice humain, a toujours été destructeur de la nature. **Le processus du faire est entièrement déterminé par les catégories de la fin et des moyens**. L'objet fabriqué est une fin en ce double sens que le processus de production s'y achève, et qu'il n'est qu'un moyen de produire cette fin. Le travail, certes, produit aussi pour une fin, la consommation. Mais comme cette fin, la chose à consommer, n'a pas la permanence dans-le-monde d'une œuvre, la fin du processus ne dépend pas du produit fini mais plutôt de l'épuisement de la force de travail, les produits eux-mêmes redevenant immédiatement des moyens de subsistance et de reproduction. Dans le processus du faire, au contraire, la fin n'est pas douteuse. Elle arrive dès qu'un objet entièrement nouveau, assez durable pour demeurer dans le monde comme entité indépendante, a été ajouté à l'artifice humain. En ce qui concerne l'objet, le processus n'a pas à être répété. Le besoin de répétition vient de ce que l'artisan doit gagner ses moyens de subsistance, auquel cas son activité artisanale coïncide avec son activité de travail. Ou bien, il vient d'une demande de multiplication sur le marché, auquel cas l'artisan qui veut répondre à cette demande ajoute l'art de gagner de l'argent. Dans les deux cas le processus se répète pour des raisons qui lui sont extérieures contrairement à l'activité laborieuse dans laquelle il faut manger pour travailler et travailler pour manger. **Le processus de fabrication n'est pas irréversible.** Tout ce qui est produit par l'homme peut être détruit par l'homme, et aucun objet d'usage n'est si absolument nécessaire au processus vital que son auteur ne puisse lui survivre ou en supporter la destruction. L'*homo faber* est bien seigneur et maître, non seulement parce qu'il est ou s'est fait maître de la nature, mais surtout parce qu'il est maître de soi et de ses actes. (2)

La **différence** décisive entre les **outils** et les **machines** trouve sa meilleure illustration dans la discussion apparemment sans fin sur le point de savoir si l'homme doit s'adapter à la machine ou la machine s'adapter à la «nature» de l'homme. Si la condition humaine consiste en ce que l'homme est un être conditionné pour qui toute chose, donnée ou fabriquée, devient immédiatement condition de son existence ultérieure, l'homme s'est adapté à un milieu de machines dès le moment où il les a inventées. Le premier stade, l'invention de la **machine à vapeur** qui introduisit la révolution industrielle, était encore caractérisé par une imitation de processus naturels et une utilisation des forces naturelles pour des buts humains qui ne différaient pas en principe de l'antique utilisation des énergies hydraulique et éolienne. L'étape suivante est caractérisée surtout par l'emploi de **l'électricité**, laquelle en fait détermine encore le stade actuel du développement technique. Cette fois nous n'employons plus le matériau tel que la nature nous le livre, en tuant ou interrompant des processus naturels, ou en les imitant. Aujourd'hui nous avons commencé à **déclencher nous-mêmes des processus naturels** qui ne se seraient pas produits sans nous, et nous avons canalisé ces forces en même temps que leur énergie élémentaire pour les introduire dans le monde. Le résultat est une véritable révolution du concept de fabrication. La manufacture qui avait toujours été «une série d'actes séparés» est devenue «**un processus continu**», celui de la **chaîne de montage**. Dans cette évolution l'automatisation est le stade le plus récent, qui «éclaire toute l'histoire du machinisme». Si la technologie actuelle consiste à canaliser les forces naturelles dans le monde de l'artifice humain, la technologie future peut consister à canaliser les forces universelles du cosmos pour les introduire dans la nature terrestre. L'*homo faber*, le fabricant d'outils, inventa les outils pour, en priorité, **édifier un monde** et non pour aider le processus vital. **Il ne s'agit donc pas tellement de savoir si nous sommes les esclaves ou les maîtres de nos machines, mais si les machines servent encore le monde et ses objets ou si au contraire avec le mouvement automatique de leurs processus elles n'ont pas commencé à les dominer, voire à les détruire**. (3)

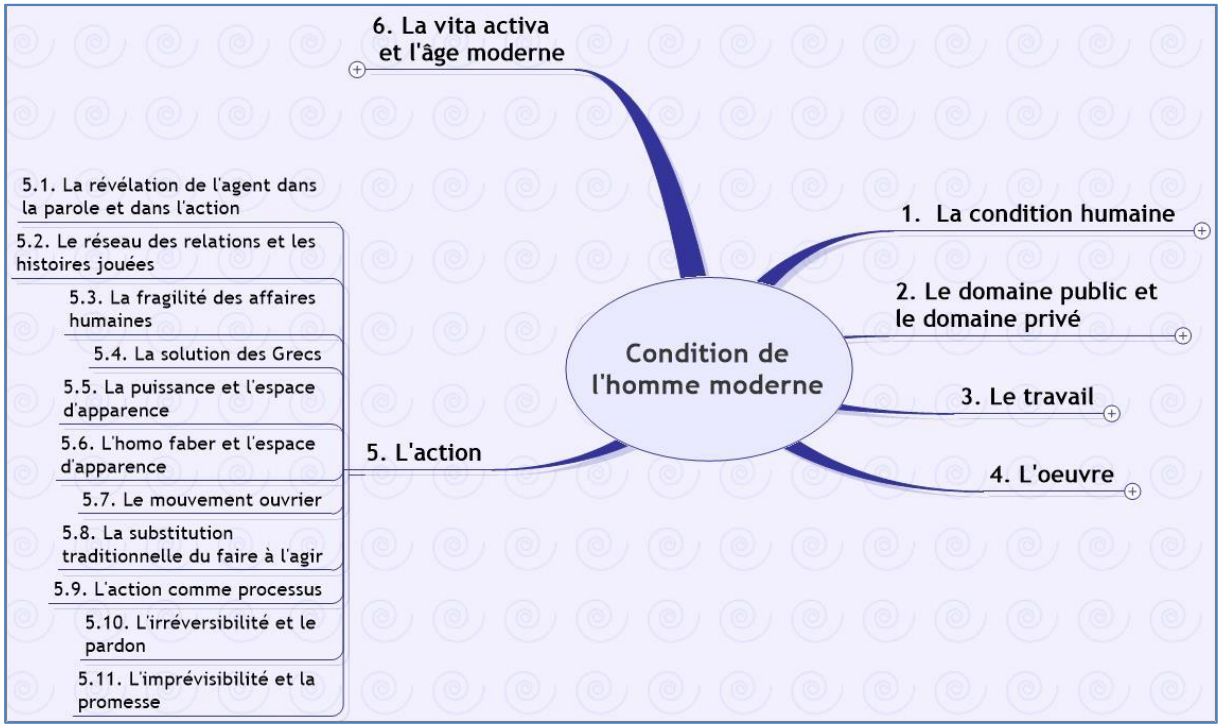
L'homme, en tant qu'*homo faber*, **instrumentalise**. **Tout se dégrade en moyens, tout perd sa valeur intrinsèque et indépendante**. Ce qui est en jeu, ce n'est évidemment pas l'instrumentalité, en tant que telle, l'emploi des moyens en vue d'une fin. C'est seulement quand le processus vital s'empare des objets et les utilise à ses fins que l'instrumentalité productive et limitée de la fabrication se change en **instrumentalisation illimitée** de tout ce qui existe, en dévaluation sans limite de tout ce qui est donné. Les Grecs redoutaient cette dévaluation du monde et de la nature, et l'anthropocentrisme qui lui est inhérent. C'est avec l'homme usager et instrumentalisant que le monde est mis en rapport, et non pas avec l'homme parlant et agissant ni avec l'homme pensant. Si on laisse les normes de l'*homo faber* gouverner le monde fini comme elles gouvernent la création de ce monde, l'*homo faber* se servira un jour de tout et considérera tout ce qui existe comme un simple moyen à son usage. Il classera toutes choses parmi les objets d'usage et, pour reprendre l'exemple de Platon, on ne comprendra plus le vent tel qu'il est comme force naturelle, on le considérera exclusivement par rapport aux besoins humains ce qui, évidemment, signifie que le vent en tant que chose objectivement donnée aura été éliminé de l'expérience humaine. (4)

À la différence de l'*animal laborans* dont la vie sociale est grégaire et sans-monde, l'*homo faber* est parfaitement capable d'avoir un domaine public à lui, même s'il ne s'agit pas de domaine politique à proprement parler : le **marché** où il peut exposer les produits de ses mains et recevoir l'estime qui lui est due. Ce goût de la parade a probablement des racines aussi profondes que l'inclination, à laquelle il est étroitement lié, «à troquer et échanger une chose pour une autre» qui, selon Adam Smith, distingue l'homme de l'animal. Dans le processus, qui va de l'artisanat isolé à la manufacture en vue du marché, le produit final change de qualité, mais en partie seulement. La durabilité qui seule décide si un objet peut exister en tant que tel et durer dans le monde comme entité distincte, reste le critère suprême, bien qu'elle ne fasse plus de l'objet une chose à utiliser mais plutôt une marchandise à stocker en vue d'un échange futur. C'est seulement au marché, où tout peut s'échanger contre autre chose, que tous les objets, produits du travail ou de l'œuvre, biens de consommation ou objets d'usage, nécessaires à l'existence, au confort ou à la vie intellectuelle, deviennent des «valeurs». **La valeur consiste uniquement dans l'estime du domaine public où les objets paraissent en tant que marchandises.** Il n'y a pas de «valeur absolue» dans le marché des changes, qui est la sphère propre des valeurs, et la recherche de cette valeur équivaut à la quadrature du cercle. La raison pour laquelle cette évolution, qui paraît inévitable dans une société commerçante, a engendré un grave malaise avant de constituer le grand problème de la science nouvelle de l'économie fut que l'*homo faber*, dont toute l'activité est déterminée par l'emploi constant de repères, de mesures, de règles, de normes, ne put supporter de perdre les normes ou les repères «absolus». Car l'argent qui sert de dénominateur commun aux objets de toute sorte qui peuvent ainsi s'échanger les uns contre les autres, ne possède nullement l'existence indépendante et objective, transcendant toutes les utilisations et résistant à toute manipulation que possèdent l'aune ou la toise à l'égard des choses qu'elles doivent mesurer et à l'égard des hommes qui s'en servent. (5)

Les **œuvres d'art** sont de tous les objets tangibles les plus intensément du-monde. Leur durabilité peut atteindre à la permanence à travers les siècles. Nulle part la durabilité pure du monde des objets n'apparaît avec autant de clarté, nulle part, par conséquent, ce monde d'objets ne se révèle de façon aussi spectaculaire comme **la patrie non mortelle d'êtres mortels**. Tout se passe comme si la stabilité du-monde se faisait transparente dans la permanence de l'art, de sorte qu'un pressentiment d'immortalité, non pas celle de l'âme ni de la vie, mais d'une chose immortelle accomplie par des mains mortelles, devient tangible et présent pour resplendir et qu'on le voie, pour chanter et qu'on l'entende, pour parler à qui voudra lire. La réification qui a lieu dans l'écriture, la peinture, le modelage ou la composition est évidemment liée à la pensée qui l'a précédée, mais ce qui fait de la pensée une réalité, ce

qui fabrique des objets de pensée, c'est le même ouvrage qui, grâce à l'instrument primordial des mains humaines, construit les autres objets durables de l'artifice humain. Le monde d'objets fait de main d'homme, l'artifice humain érigé par l'*homo faber*, ne devient pour les mortels une patrie, dont la stabilité résiste et survit au mouvement toujours changeant de leurs vies et de leurs actions, que dans la mesure où il transcende à la fois le pur fonctionnalisme des choses produites pour la consommation et la pure utilité des objets produits pour l'usage. La vie au sens non biologique, le laps de temps dont chaque humain dispose entre la naissance et la mort, se manifeste dans l'action et dans la parole qui l'une et l'autre partagent l'essentielle futilité de la vie. **Les hommes de parole et d'action ont besoin de l'*homo faber* en sa capacité la plus élevée. Ils ont besoin de l'artiste, du poète et de l'historiographe, du bâtisseur de monuments ou de l'écrivain, car sans eux le seul produit de leur activité, l'histoire qu'ils jouent et qu'ils racontent, ne survivrait pas un instant**. (6)

7. L'action



L'action est moins facile à saisir intuitivement que le travail et l'œuvre alors même que c'est, selon Arendt, l'activité qui fait de notre vie une vie véritablement **humaine**. Je rappelle que la distinction faite par Arendt vise à adopter trois angles de vue sur la vie active : celui de la nécessité et de la vie, à travers le travail, celui de l'utilité et du monde, à travers l'œuvre, celui de la liberté et de la pluralité à travers l'action.

La **pluralité** humaine, condition fondamentale de l'action et de la parole, présente le double caractère de **l'égalité** et de la **distinction**. Égaux, les hommes peuvent se comprendre les uns les autres, comprendre ceux qui les ont précédés, préparer l'avenir et prévoir les besoins de ceux qui viendront après eux. Distincts, chaque être humain se distinguant de tout autre être présent, passé ou futur, ils ont besoin de la parole et de l'action pour se faire comprendre. En agissant et en parlant les hommes font voir qui ils sont, révèlent activement leurs identités personnelles uniques et font ainsi leur apparition dans le monde humain, alors que leurs identités physiques apparaissent, sans la moindre activité, dans l'unicité de la forme du corps et du son de la voix. Cette révélation du «qui» par opposition au «ce que » est implicite dans tous nos actes et toutes nos paroles. Le «qui» ne peut se dissimuler que dans le silence total et la parfaite passivité. Il est presque impossible de le révéler volontairement comme si,

possédant ce «qui», nous ne pouvions en disposer de la même manière que de nos qualités. Il est probable que le «qui», qui apparaît si nettement, si clairement aux autres, demeure caché à la personne elle-même. (1)

Le domaine des affaires humaines est constitué du réseau des relations humaines, qui existe partout où des hommes vivent ensemble. La révélation du «qui» par la parole, et la pose d'un commencement par l'action, s'insèrent toujours dans un réseau déjà existant où peuvent retentir leurs conséquences immédiates. C'est à cause de ce réseau déjà existant, avec ses innombrables conflits de volontés et d'intentions, que l'action n'atteint presque jamais son but. Mais c'est aussi à cause de ce réseau, où seule elle est réelle, que **l'action produit intentionnellement ou non des histoires, aussi naturellement que la fabrication produit des objets**. Ces histoires peuvent être consignées dans des documents et des monuments, devenir visibles en tant qu'objets ou œuvres d'art. Dans leur réalité vivante, elles diffèrent totalement de ces réifications. Bien que chacun commence sa vie en s'insérant dans le monde humain par l'action et la parole, personne n'est l'auteur ni le producteur de l'histoire de sa vie. En d'autres termes les histoires, résultats de l'action et de la parole, révèlent un agent, mais cet agent n'est pas auteur, n'est pas producteur. Quelqu'un a commencé l'histoire et en est le **sujet** au double sens du mot : l'acteur et le patient. Mais personne n'en est l'auteur. L'idée de courage se trouve déjà présente dans le consentement à agir et à parler, à s'insérer dans le monde et à commencer une histoire à soi. (2)

L'action, quel qu'en soit le contenu spécifique, **établit toujours des rapports**. Elle a, par conséquent, une tendance inhérente à forcer toutes les limitations, à franchir toutes les bornes. S'il y a bien des limitations et des bornes dans le domaine des affaires humaines, elles n'offrent jamais un système de défense capable de résister à l'assaut que doivent livrer les nouvelles générations pour prendre leur place. La **fragilité** des institutions et des lois et généralement de tout ce qui a trait à la communauté des hommes provient de la condition humaine de **natalité**. Si les barrières qui entourent la propriété privée, si les frontières qui protègent et rendent possible l'identité physique des peuples, si les lois qui protègent et permettent l'existence politique ont tant d'importance pour la **stabilité des affaires humaines**, c'est précisément parce que les activités du domaine des affaires humaines n'engendrent pas, par elles-mêmes, ces principes qui limitent et protègent. Les limitations de la loi n'offrent pas de garanties absolues contre une action venue de l'intérieur de la nation, de même que les frontières du territoire ne sont pas des sauvegardes toujours sûres contre une action venue de l'extérieur. L'infinitude de l'action n'est que le revers de sa formidable capacité d'établir des rapports. Aussi, par excellence, l'antique vertu de modération, du respect des limites, est-elle bien l'une des vertus politiques, de même que la tentation politique est certainement la démesure, comme le savaient bien les Grecs, grands connaisseurs des possibilités de l'action, et non pas la volonté de puissance comme nous tendons à le croire. Si les limitations et frontières diverses que l'on trouve dans tous les États peuvent offrir une certaine protection contre l'infinitude inhérente de l'action, elles sont parfaitement impuissantes à contrecarrer sa seconde grande caractéristique, qui est d'être imprévisible. (3)

Le remède originel trouvé par les Grecs à la fragilité des affaires humaines est la fondation de la ***polis***, la **cité**. La cité garantit que les activités humaines les plus futiles, l'action et la parole, ainsi que les produits humains les moins tangibles et les plus éphémères, les actes et les histoires qui en sortent, deviendront impérissables. L'organisation de la cité, assurée par les remparts et garantie par les lois, est une sorte de **mémoire organisée**. C'est l'espace du paraître au sens le plus large. L'espace où j'apparais aux autres comme les autres m'apparaissent. Bien que tous les hommes soient capables d'agir et de parler, la plupart d'entre

eux n'y vivent pas[197]. En outre nul ne peut y vivre constamment. En être privé signifie que l'on est privé de la réalité qui, humainement et politiquement parlant, ne se distingue pas de l'apparence. (4)

Tandis que la **force** est la qualité naturelle de l'individu isolé, **la puissance** jaillit parmi les hommes lorsqu'ils agissent ensemble et retombe dès qu'ils se dispersent. La puissance est, à un degré étonnant, indépendante des facteurs matériels, nombre ou ressources. Un groupe relativement peu nombreux mais bien organisé peut dominer presque indéfiniment de vastes empires, et il n'est pas rare dans l'Histoire que de petits pays pauvres l'emportent sur de grandes et riches nations. Une révolte populaire contre un gouvernement matériellement fort peut acquérir une puissance presque irrésistible même si elle renonce à employer la violence en face d'une énorme supériorité de forces matérielles. La **résistance passive** est l'un des moyens d'action les plus actifs et les plus efficaces que l'on ait jamais inventés puisque l'on ne peut s'y opposer par une lutte entraînant défaite ou victoire, mais uniquement par des massacres qui laissent le triomphateur vaincu lui aussi, privé de sa victoire, car **nul ne peut régner sur les morts**. La puissance préserve le **domaine public et l'espace de l'apparence** et comme tel est aussi l'âme de l'artifice humain qui n'a plus de raison d'être s'il n'est le lieu de l'action et de la parole, du réseau des affaires et relations humaines et des histoires qui en proviennent. **À moins de faire parler de lui par les hommes et à moins de les abriter, le monde ne serait plus un artifice humain mais un monceau de choses disparates auquel chaque individu isolément serait libre d'ajouter un objet. À moins d'un artifice humain pour les abriter, les affaires humaines seraient aussi flottantes, aussi futiles et vaines que les errances d'une tribu nomade.** (5)

À la base de la conception ancienne de la politique il y a la conviction que l'homme en tant qu'homme, paraît et s'affirme dans la parole et l'action, et que ces activités, malgré leur futilité matérielle, ont une qualité de durée qui leur est propre parce qu'elles créent leur propre mémoire. Cette conviction ne va pas de soi. Elle a contre elle la conviction de *l'homo faber* que les produits d'un homme peuvent lui être supérieurs, et non simplement lui survivre. L'essence de qui est quelqu'un ne peut pas être réifiée par ce quelqu'un**.** Lorsqu'elle apparaît « objectivement », dans le style d'une œuvre d'art ou dans l'écriture, elle manifeste l'identité d'une personne et par conséquent sert à identifier un auteur, mais elle reste muette et nous échappe si nous essayons de l'interpréter comme miroir d'une personne vivante. En d'autres termes, l'idolâtrie du génie recouvre la même dégradation de la personne humaine que tous les grands principes de la société commerciale. C'est un élément indispensable de la fierté humaine de croire que **l'individualité de l'homme**, **le « qui », surpasse en grandeur et en importance tout ce qu'il peut faire ou produire**. (6)

L'œuvre est sans doute incapable de fonder un domaine public autonome où puissent paraître les hommes en tant qu'hommes, mais elle a des rapports multiples avec cet espace des apparences en restant liée au monde concret des objets qu'elle produit. La vie des gens de métier peut donc être apolitique**,** elle n'est certainement pas antipolitique. Il en va tout autrement du **travail**, activité dans laquelle l'homme n'est uni ni au monde ni aux autres hommes, seul avec son corps, face à la brutale nécessité de rester en vie. La compagnie d'autrui n'y comporte pas la combinaison voulue de diverses aptitudes, vocations et relations des hommes de métiers mais se présente sous la forme de la multiplication d'individus foncièrement tous semblables comme simples organismes vivants. Le rythme biologique du travail unit le groupe de travailleurs au point que chacun d'eux a le sentiment de faire corps

[197] Dans l'antiquité la femme, l'esclave, l'étranger. Le travailleur , ou l'ouvrier avant les temps modernes. L'employé et l'homme d'affaires dans notre monde.

avec les autres. Cette réduction à l'unité est foncièrement antipolitique. L'inaptitude de l'*animal laborans* à la distinction et par conséquent à la parole et à l'action paraît confirmée par l'absence remarquable de sérieuses révoltes d'esclaves dans l'antiquité comme aux temps modernes. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est le rôle soudain et souvent extraordinairement productif qu'ont joué les mouvements ouvriers dans la politique moderne, depuis les révolutions de 1848 jusqu'à la révolution hongroise de 1956. Cette discordance flagrante, dirait-on, entre ces faits historiques et les données phénoménales que procure l'analyse de l'activité de travail, disparaîtra sans doute si l'on examine de plus près **l'évolution et la substance du mouvement ouvrier**. La grande différence entre le travail servile et le travail libre moderne n'est pas que le travailleur jouit de la liberté individuelle - liberté de mouvement, activité économique, inviolabilité de la personne - c'est qu'il est admis dans le domaine politique, pleinement émancipé comme citoyen. Si pendant un temps, on put presque croire que le mouvement ouvrier réussirait à fonder, au moins en son sein, **un nouvel espace public** pourvu de normes politiques nouvelles, ces tentatives n'étaient pas suscitées par le travail mais par des injustices et des hypocrisies qui ont disparu lorsque la société de classe s'est transformée en société de masse et lorsque le salaire annuel garanti s'est substitué à la paye journalière ou hebdomadaire. Aujourd'hui, les ouvriers appartiennent à la société et sont des **employés** comme tout le monde. Le mouvement ouvrier a la même importance politique que les autres groupes d'influence. Le temps est fini, qui dura près de cent ans , où il pouvait représenter le peuple dans son ensemble, si nous entendons par «peuple» l'entité politique distincte de la population comme de la société. (7)

S'exaspérer de la **frustration triple de l'action** (résultats imprévisibles, processus irréversible, auteurs anonymes) est presque aussi ancien que l'Histoire écrite. On a toujours été tenté, chez les hommes d'action non moins que chez les hommes de pensée, de trouver un substitut à l'action dans l'espoir d'épargner au domaine des affaires humaines le hasard et l'irresponsabilité morale qui sont inhérents à une pluralité d'agents. La monotonie remarquable des solutions qui ont été proposées tout au long de l'Histoire témoigne de la simplicité élémentaire du problème. Il s'agit toujours d'échapper aux calamités de l'action en se réfugiant dans une activité où un homme, isolé de tous, demeure maître de ses faits et gestes du début à la fin. **Cette tentative de remplacer l'agir par le faire** est manifeste dans tous les réquisitoires contre la démocratie qui en viennent à attaquer l'essence de la politique. La caractéristique de toutes les évasions de la politique est, depuis Platon, le concept de **gouvernement**. L'idée que les hommes ne peuvent vivre ensemble légitimement et politiquement que lorsque **les uns sont chargés de commander et les autres contraints d'obéir.** Ce lieu commun repose sur la méfiance envers l'action plutôt que sur le mépris des hommes et vient d'un désir sincère de trouver un substitut à l'action plutôt que d'une irresponsable ou tyrannique volonté de puissance. **La violence**, sans laquelle ne se ferait aucune fabrication, a toujours joué un rôle important dans les doctrines et systèmes politiques fondés sur une interprétation de l'action en termes de fabrication. Mais jusqu'à l'époque moderne, cet élément de violence est resté strictement instrumental, un moyen ayant besoin d'une fin qui le justifie et le limite, de sorte que l'on ne trouve aucune glorification de la violence en soi dans la tradition politique antérieure à l'époque moderne. Il a fallu l'âge moderne, convaincu que l'homme ne peut connaître que ce qu'il fait, que ses facultés prétendument supérieures dépendent du faire pour mettre en évidence **la violence inhérente** depuis très longtemps à toutes les interprétations du domaine des affaires humaines comme sphère de fabrication. Ce fut particulièrement frappant dans la série des révolutions caractéristiques de l'époque moderne qui toutes, à l'exception de la révolution américaine, font voir la même combinaison d'enthousiasme romain pour la fondation d'une cité nouvelle et de glorification de la violence comme unique moyen de « faire » cette cité. L'aphorisme de Marx : «La violence est l'accoucheuse de toute vieille société grosse d'une société nouvelle» ne fait

qu'exprimer la conviction de l'époque et tirer les conséquences de sa croyance la mieux enracinée. L'Histoire est «faite» par les hommes comme la nature est «faite» par Dieu. Tout le vocabulaire de la théorie et de la réflexion politiques témoigne de la persistance et du succès de la **métamorphose de l'action en un mode de la fabrication**. Il en devient presque impossible de traiter ces questions sans employer la catégorie de la fin et des moyens. On peut trouver plus persuasive encore l'unanimité avec laquelle certains proverbes dans toutes les langues modernes nous assurent que «qui veut la fin veut les moyens» et que «l'on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs». Notre génération, écrit Arendt en 1958, est peut-être la première à bien voir les conséquences meurtrières d'une ligne de pensée qui force à admettre que tous les moyens, pourvu qu'ils soient efficaces, sont bons et justifiés à poursuivre ce qu'on aura défini comme fin. Cependant, pour fuir ces sentiers battus de la pensée, il ne suffit pas d'ajouter des distinctions en disant par exemple que tous les moyens ne sont pas permis ou qu'en certaines circonstances les moyens peuvent être plus importants que les fins. Car parler de fins qui ne justifient pas tous les moyens, c'est parler en paradoxes, la définition d'une fin étant précisément la justification des moyens, et les paradoxes soulignent des énigmes, ils ne les résolvent pas. **Tant que nous croirons avoir affaire à des fins et à des moyens dans le domaine politique, nous ne pourrons empêcher personne d'utiliser n'importe quels moyens pour poursuivre des fins reconnues.** (8)

L'instrumentalisation de l'action et la dégradation de la politique devenue moyen en vue d'autre chose n'ont pas réussi à supprimer tout à fait l'action, qui reste l'une des expériences humaines essentielles. En essayant de supprimer l'action à cause de son incertitude et de préserver de la fragilité les affaires humaines en les traitant comme si elles étaient ou pouvaient devenir les produits planifiés d'une technique, on a abouti d'abord à **concentrer la faculté d'agir, d'entreprendre des processus nouveaux et spontanés qui n'existeraient pas sans l'homme, sur une attitude envers la nature**. Cela commença de façon assez inoffensive par l'expérimentation dans laquelle les hommes ne se contentèrent plus d'observer, d'enregistrer et de contempler ce que la nature telle qu'on la voit était prête à livrer, mais se mirent à prescrire des conditions et à provoquer des processus naturels. Alors que les hommes ont toujours été capables de détruire n'importe quels produits de la main humaine, ils n'ont jamais pu et ils ne pourront jamais anéantir ni même contrôler sûrement le moindre des processus que l'action aura déclenchés. Cette énorme capacité de durée que possèdent les actes plus que tout autre produit humain serait un sujet de fierté si les hommes pouvaient en porter le fardeau, ce fardeau de l'irréversible et de l'imprévisible d'où le processus de l'action tire toute sa force. Que cela soit impossible, les hommes l'ont toujours su. Ils ont toujours su que celui qui agit ne sait jamais bien ce qu'il fait, qu'il sera « coupable » de conséquences qu'il n'a pas voulues ni même prévues, que si inattendues, si désastreuses que soient ces conséquences il ne peut pas revenir sur son acte, que le processus qu'il déclenche ne se consume jamais sans équivoque en un seul acte ou un seul événement, et que le sens même n'en sera jamais dévoilé à l'acteur, mais seulement à l'historien qui regarde en arrière et qui n'agit pas. (9)

Contre **l'irréversibilité** et **l'imprévisibilité** du processus déclenché par l'action le remède ne vient pas d'une autre faculté éventuellement supérieure, mais des virtualités de l'action elle-même. La rédemption possible de la situation d'irréversibilité c'est la faculté de **pardonner**. Contre l'imprévisibilité, contre la chaotique incertitude de l'avenir, le remède se trouve dans la faculté de faire et de tenir des promesses. Ces deux facultés dépendent de la pluralité, de la présence et de l'action d'autrui, car nul ne peut se pardonner à soi-même, nul ne se sent lié par une promesse qu'il n'a faite qu'à soi. C'est **Jésus de Nazareth** qui découvrit le rôle du pardon dans le domaine des affaires humaines. Certains aspects de sa doctrine, qui ont leur origine dans la vie de la petite communauté très resserrée des disciples, comptent certainement parmi les expériences politiques négligés en raison de leur nature prétendue exclusivement

religieuse. Seul signe que l'on se soit rendu compte que le pardon peut être le correctif nécessaire des inévitables préjudices résultant de l'action, le principe romain d'épargner les vaincus totalement inconnu des Grecs ou le droit de commuer la peine de mort, probablement d'origine romaine aussi, prérogative de presque tous les chefs d'État en Occident. Par opposition à la vengeance, le pardon est la seule réaction qui ne se borne pas à réagir mais qui **agisse de façon nouvelle et inattendue**, non conditionnée par l'acte qui l'a provoquée et qui par conséquent libère des conséquences de l'acte à la fois celui qui pardonne et celui qui est pardonné. La liberté que contient la doctrine du pardon enseignée par Jésus délivre de la vengeance, laquelle enferme à la fois l'agent et le patient dans l'automatisme implacable du processus de l'action qui, de soi, peut ne jamais s'arrêter. Le **châtiment** est une autre possibilité, nullement contradictoire. Il a ceci de commun avec le pardon qu'il tente de mettre un terme à une chose qui, sans intervention, pourrait continuer indéfiniment. (10)

Contrairement au pardon qui a toujours passé pour peu réaliste, inadmissible dans le domaine public, le pouvoir de stabilisation propre à la faculté de faire des **promesses** a été reconnu dans toute notre tradition. La variété des théories du **contrat** depuis les Romains atteste que le pouvoir de promettre est resté de siècle en siècle au centre de la pensée politique. L'**imprévisibilité** que l'acte de promettre dissipe au moins partiellement est d'une nature double**.** Elle vient simultanément des ténèbres du cœur humain, de la faiblesse fondamentale des hommes qui ne peuvent jamais garantir aujourd'hui **qui** ils seront demain, et de l'impossibilité de prédire les conséquences d'un acte dans une communauté d'égaux où tous ont la même faculté d'agir. **C'est le prix que les humains paient pour la joie d'habiter ensemble un monde dont la réalité est garantie à chacun par la présence de tous.** La fonction de la promesse est de dominer cette double obscurité des affaires humaines et comme telle elle s'oppose à une sécurité qui repose sur la domination de soi et le gouvernement d'autrui. Elle correspond exactement à l'existence d'une liberté donnée dans la condition de non-souveraineté. Le danger et l'avantage des systèmes politiques qui s'appuient **sur les contrats et les traités**, à la différence de ceux qui comptent sur la domination et la souveraineté, sont de laisser telles quelles l'imprévisibilité des affaires humaines et la faiblesse des hommes pour en faire simplement l'espace, le milieu dans lequel on ménagera certains **îlots de prévi**sibilité et dans lequel on plantera quelques **jalons de sûreté**. Dès que les promesses perdent ce caractère d'îlots de certitude dans un océan d'incertitude, autrement dit lorsqu'on abuse de cette faculté pour recouvrir tout le champ de l'avenir et pour y tracer un chemin bien défendu de tous les côtés, elles cessent de lier et d'obliger, et l'entreprise se retourne contre elle-même. Nietzsche avec son extraordinaire sensibilité à l'égard des phénomènes moraux, et malgré le préjugé moderne qui lui faisait voir la source de toute-puissance dans la volonté de puissance de l'individu, a vu dans la **faculté de promettre**[198] la marque essentielle qui distingue la vie humaine de la vie animale.

Pardonner et promettre sont des mécanismes régulateurs au sein même de la faculté de déclencher des processus nouveaux et sans fin. Dénués de l'action et de la parole, privés de l'articulation de la **natalité**, nous serions condamnés à tourner sans arrêt dans le cycle éternel du devenir[199]. Dénués de la faculté de défaire ce que nous avons fait, de contrôler au moins en partie les processus que nous avons déclenchés, nous serions les victimes d'une nécessité automatique fort semblable aux inexorables lois qui, pour les sciences d'avant-hier, passaient pour caractériser essentiellement les processus naturels.

Le **miracle** qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines, de la ruine normale,

---

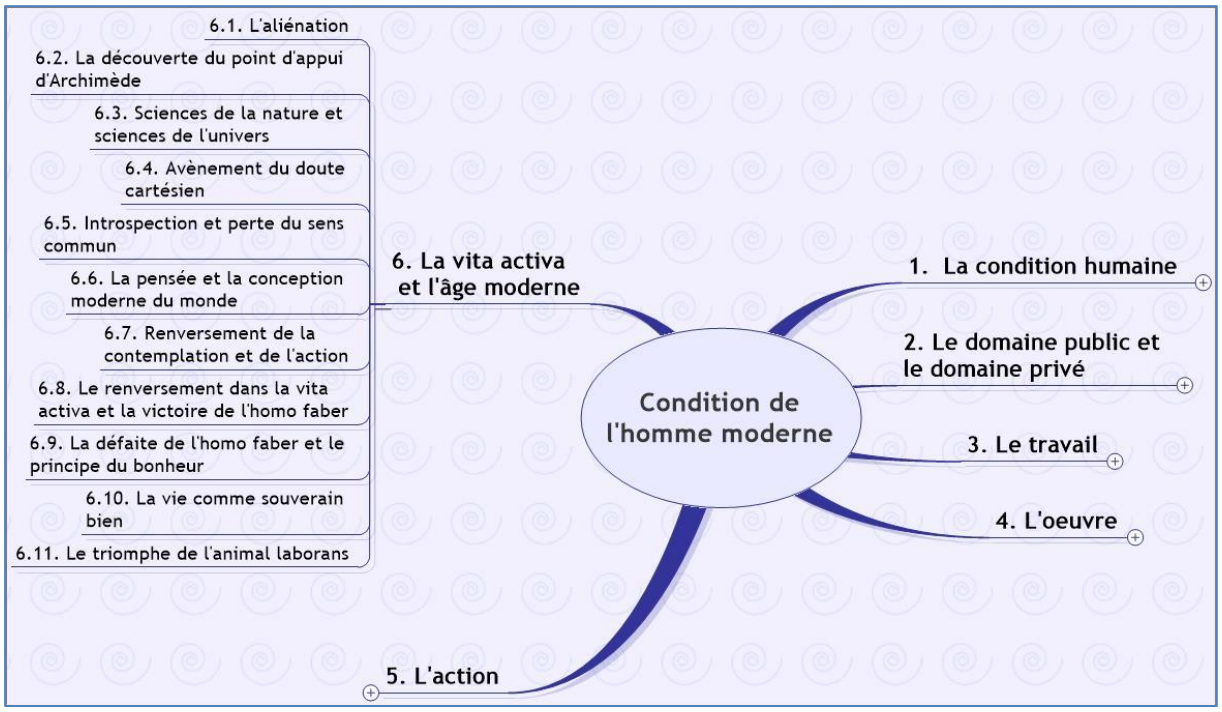
[198]la **«mémoire de la volonté»** comme il disait

[199] Devenir sans avenir dirait aujourd'hui Bernard Stiegler

«naturelle», c'est finalement le fait de la **natalité**, dans lequel s'enracine ontologiquement la faculté d'agir. En d'autres termes, c'est la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau, l'action dont ils sont capables par droit de naissance. Seule l'expérience totale de cette capacité peut octroyer aux affaires humaines la foi et l'espérance, ces deux caractéristiques essentielles de l'existence que l'antiquité grecque a complètement méconnues, écartant la foi jurée où elle voyait une vertu fort rare et négligeable, et rangeant l'espérance au nombre des illusions pernicieuses de la boîte de Pandore.

C'est cette espérance et cette foi dans le monde qui ont trouvé sans doute leur expression la plus succincte, la plus glorieuse dans la petite phrase des Évangiles annonçant leur « bonne nouvelle » : « Un enfant nous est né. » (11)

8. La vie active (*vita activa*) et l'âge moderne



C'est dans ce dernier chapitre que Hannah Arendt démontre toute la pertinence des distinctions qu'elle a opérées dans et autour de la vie active. **À partir de trois évènements** elle décrit et analyse la réaction en chaîne qui a conduit, à ce qu'elle appelle, **la double aliénation de l'homme moderne**, évoquée dès le prologue : la fuite de la Terre pour l'Univers, du Monde pour le Moi.

Pour Arendt, trois grands événements dominent le seuil de l'époque moderne et en fixent le caractère. **La découverte de l'Amérique** suivie de l'exploration du globe tout entier qui a permis à l'homme de prendre pleinement possession de sa demeure mortelle. **La Réforme** qui, en expropriant les biens ecclésiastiques et monastiques, a commencé le double processus de l'expropriation individuelle et de l'accumulation de la richesse sociale. **L'invention du télescope** et l'avènement d'une science nouvelle qui considère la nature terrestre du point de vue de l'univers. Ce que retient Arendt du premier évènement c'est qu'en mesurant et en arpentant la Terre l'homme s'est dégagé de tout attachement, de tout intérêt pour ce qui est proche de lui, et s'est éloigné de son voisinage, avec comme symbole l''invention de l'avion. On ne peut diminuer la distance terrestre qu'à condition de mettre une distance décisive entre

l'homme et la Terre, qu'à condition **d'aliéner**[200] l'homme de son milieu terrestre immédiat. Arendt trouve ainsi une des origines de la première des deux aliénations relevées dès son prologue, entamé sous le signe du lancement dans l'univers d'un objet terrestre fait de main d'homme : **l'aliénation par rapport à la Terre**. Point qu'elle approfondit un peu plus loin avec l'invention du télescope.

Mais c'est à l'évènement de la **Réforme** qu'elle s'attaque d'abord le plus longuement**.** L'expropriation du paysannat, conséquence imprévue de l'expropriation de l'Église, a précipité l'Occident dans une Histoire où l'on a vu la propriété détruite dans le processus de son appropriation, les objets dévorés dans le processus de leur production, la stabilité du monde sapée dans un processus perpétuel de changement. Dans un **premier** stade la misère a été imposée à un nombre toujours grandissant de travailleurs privés de la double protection de la famille et de la propriété privée d'une parcelle du monde qui, jusqu'à l'époque moderne, avait abrité l'activité de travail soumise aux nécessités vitales. Dans un **deuxième** stade la société remplaça la famille comme sujet du processus vital. La classe sociale assura à ses membres la protection que la famille procurait autrefois aux siens, et la solidarité sociale se substitua fort efficacement à l'ancienne solidarité naturelle qui régissait la cellule familiale. Le territoire de la nation remplaça pour toutes les classes le foyer, propriété individuelle, dont on avait privé la classe des pauvres. Le **troisième** stade dont Arendt décrivait les prémisses en 1958 est aujourd'hui atteint. L'humanité commence à se substituer aux sociétés nationales, la Terre aux territoires des États. Mais nous avertissait Arendt, le processus d'aliénation par rapport au monde prend forcément des proportions encore plus radicales si on le laisse obéir à sa loi propre. Car on ne saurait être citoyen du monde comme l'on est citoyen de son pays, et l'homme social ne possède pas la propriété collective comme la famille possède la propriété individuelle. **L'éclipse du monde public commun,** si décisive pour la solitude de l'homme de masse, si dangereuse par l'aliénation des mouvements idéologiques de masse dont elle est la cause, a commencé très concrètement par la perte de cette parcelle du monde que l'homme possédait en privé. (1)

Arendt retrace et analyse ensuite l'impact du **troisième évènement**, l'invention par Galilée du télescope et l'avènement d'une science nouvelle considérant la nature terrestre du point de vue de l'univers. Quelle que soit aujourd'hui notre œuvre en physique, dans tous les cas nous manions la nature d'un point de l'univers situé **hors** du globe. Sans nous tenir réellement en ce point dont rêvait Archimède, liés encore à la Terre par la condition humaine, nous avons trouvé moyen d'agir sur la Terre et dans la nature terrestre comme si nous en disposions. Et au risque même de mettre en danger le processus naturel de la vie nous exposons la Terre à des forces cosmiques, universelles, étrangères à l'économie de la nature. Si l'aliénation par rapport au monde a fixé le cours et l'évolution de la société moderne, **l'aliénation par rapport à la Terre est devenue, est restée, la caractéristique de la Science moderne**. (2)

Il fallut des générations, des siècles pour que se révèle le véritable sens de la découverte du point d'Archimède. Nous sommes les premiers, écrit Arendt, à vivre dans un monde totalement déterminé par une science et des techniques dont la vérité objective et le savoir-faire sont tirés de lois cosmiques, universelles, bien distinctes des lois terrestres et «naturelles », un monde dans lequel on applique à la nature terrestre et à l'artifice humain un savoir que l'on a acquis en choisissant un point de référence hors de la Terre. **Si l'on veut tracer une ligne de séparation entre l'époque moderne et le monde dans lequel nous venons d'entrer, on peut trouver le clivage entre une science qui observe la nature d'un point de vue universel et arrive ainsi à la dominer complètement, d'une part, et, d'autre part, une**

[200] Éloigner de, rendre étranger à (Dictionnaire culturel en langue française d'Alain Rey).

science vraiment «universelle», qui importe dans la nature des processus cosmiques au risque évident de la détruire et de ruiner du même coup la domination de l'homme sur la nature. (3)

La philosophie moderne commence au doute de Descartes. Dans la philosophie et dans la pensée modernes, le doute occupe à peu près la position centrale qu'avait toujours occupée auparavant, **l'étonnement des Grecs** devant tout ce qui existe tel quel. Le doute cartésien, en son sens radical et universel, fut à l'origine la réaction provoquée par une réalité nouvelle. Les philosophes comprirent que les découvertes de Galilée ne comportaient pas un simple défi au témoignage des sens. Ce n'était pas la raison qui réellement changeait la vision du monde physique, c'était un instrument fait de main d'homme, le télescope. Ce n'était pas la contemplation, l'observation, ni la spéculation qui conduisaient au nouveau savoir. C'était l'intervention active de *l'homo faber*, du faire, de la fabrication. La manière cartésienne de résoudre le doute universel fut comparable par la méthode et par le contenu au passage de la vérité à la véracité, du réel au digne de foi. Même s'il n'y a pas de vérité, l'homme peut être véridique, même s'il n'y a pas de certitude à laquelle on puisse se fier, l'homme peut être digne de foi. Si le salut existe, il doit être en l'homme, et s'il y a une solution aux questions posées par le doute, elle doit venir du doute. S'il faut désormais douter de toute chose, le doute du moins est certain et réel. **De la certitude purement logique qu'en doutant de quelque chose je constate l'existence d'un processus de doute dans ma conscience, Descartes conclut que les processus qui ont lieu dans l'esprit de l'homme ont une certitude propre et qu'ils peuvent devenir objets de recherche dans l'introspection.** (4)

L'ingéniosité de **l'introspection** cartésienne, et, par conséquent, la raison pour laquelle cette philosophie prit une telle importance dans l'évolution spirituelle et intellectuelle de l'époque moderne, furent en **premier** lieu le recours au cauchemar de la non-réalité qui servit à noyer tous les objets de-ce-monde dans le flot de la conscience et de ses processus. «L'arbre vu», découvert dans la conscience par l'introspection, n'est plus l'arbre donné dans la vue et le toucher, entité en soi avec son identité, sa forme inaltérable. Transformé en objet de conscience sur le même plan qu'un simple souvenir ou qu'une chose purement imaginaire, il devient partie intégrante du processus, c'est-à-dire de cette conscience que l'on ne connaît que comme un flot toujours en mouvement. Rien sans doute ne pouvait mieux nous préparer à voir éventuellement la matière se dissoudre en énergie et les objets en tourbillons de phénomènes atomiques, que cette dissolution de la réalité objective en états d'esprits subjectifs. En **second** lieu, la méthode cartésienne pour mettre une certitude à l'abri du doute universel correspondait très précisément à la conclusion la plus évidente que l'on pût tirer de la nouvelle physique. Si l'on ne peut connaître la vérité comme une chose donnée et révélée, l'homme du moins peut connaître ce qu'il fait lui-même. Cette attitude devint la plus générale, la plus généralement admise, et c'est cette conviction, plutôt que le doute sur lequel elle se fonde, qui depuis plus de trois cents ans pousse les générations l'une après l'autre dans une cadence toujours accélérée de découvertes et de progrès. **La raison devint calcul des conséquences, faculté qui passe aujourd'hui pour raisonnement de sens commun**. La fameuse réduction des sciences aux mathématiques permit de remplacer ce qui est donné dans la sensation par un système d'équations mathématiques où toutes les relations réelles se dissolvent en rapports logiques entre des symboles artificiels. C'est cette substitution qui permit à la Science moderne d'accomplir sa tâche, de produire les phénomènes et les objets qu'elle veut observer. (5)

Mais la mathématisation de la physique, par laquelle s'opéra le renoncement absolu des sens en matière de connaissance, eut, à son dernier stade, la conséquence inattendue et pourtant plausible, que toute question que l'homme pose à la nature reçoit une réponse en termes de schémas mathématiques. En démontrant la vérité des concepts les plus abstraits de la science, la technologie démontre seulement que l'homme peut toujours appliquer les résultats de son

intelligence, et qu'il peut employer n'importe quel système pour expliquer les phénomènes naturels, il saura toujours l'adopter comme principe directeur de ses œuvres et de son action. En d'autres termes, **le monde de l'expérimentation, tout en augmentant le pouvoir humain de faire et d'agir, voire de créer un monde, bien au-delà de tout ce que les époques précédentes avaient pu imaginer ou rêver, rejette l'homme, plus rudement que jamais, dans la prison de son esprit, dans les limites des schémas qu'il a lui-même créés.** (6)

Parmi les conséquences spirituelles des découvertes de l'époque moderne, la plus grave peut-être et, en même temps, la seule qui fût inévitable puisqu'elle suivit de près la découverte du point d'Archimède et l'apparition connexe du doute cartésien, est **l'inversion de hiérarchie entre la contemplation et la vie active.** Un instrument, le **télescope**, **œuvre des mains humaines**, voilà finalement ce qui a forcé la nature, ou plutôt l'univers, à livrer ses secrets. La certitude d'une connaissance ne fut accessible qu'à une double condition : premièrement, que la connaissance concernât uniquement ce que l'on avait fait soi-même – et elle eut bientôt pour idéal la connaissance mathématique où l'on n'a affaire qu'à des entités autonomes de l'esprit – et deuxièmement, que la connaissance fût d'une nature telle qu'elle ne pût se vérifier autrement que par l'expérimentation. Depuis lors, vérité scientifique et vérité philosophique se sont quittées. La pensée, autrefois servante de la contemplation, devint servante de l'expérimentation et la philosophie devint superflue pour les hommes de sciences. (7)

Parmi les activités de la vie active la première à s'emparer de la place jadis occupée par la contemplation fut celle du **faire, de la fabrication, de l'œuvre** sous le double effet de l'importance des instruments et de l'expérimentation dans la Science moderne. Science dans laquelle règne la conviction que l'on ne peut connaître que ce que l'on a fait entraînant le passage des anciennes questions, *quoi* et *pourquoi*, à la nouvelle question, *comment*. Les objets de connaissance ne peuvent plus être des choses ni des mouvements éternels, mais des **processus**. Le développement, d'abord concept-clef des sciences historiques, s'installa au centre des sciences physiques. Mais, si cette insistance à tout considérer comme résultat d'un processus, caractérise nettement l'*homo faber*, c'est une chose toute nouvelle que **l'exclusive** préoccupation de l'époque moderne pour le processus aux dépens de tout intérêt pour les objets eux-mêmes. L'homme a commencé à se considérer comme une partie intégrante des deux processus surhumains, universels, de la **Nature** et de **l'Histoire**, condamnés l'un et l'autre à progresser indéfiniment sans jamais atteindre de fin inhérente, sans jamais approcher d'idée préétablie. (8)

Si l'on ne considère que les événements qui ont annoncé l'époque moderne, **l'élévation de l'homme-fabricateur, de préférence à l'homme-acteur ou à l'homme-travailleur, au sommet des possibilités humaines semble aller de soi.** Ce qu'il importe d'expliquer, ce n'est pas le respect des modernes pour *l'homo faber*, c'est le fait que ces honneurs aient été si rapidement suivis de l'élévation du travail au sommet de la hiérarchie de la *vie active.* Ce qui a changé la mentalité de *l'homo faber*, c'est la position centrale du concept de processus. Le passage du « quoi » au « comment », déroba à l'homme-fabricateur, les normes et les mesures fixes et permanentes qui, avant l'époque moderne, lui ont toujours servi de guides dans l'action et de critères dans le jugement. La perte radicale des valeurs à l'intérieur de l'étroit système de référence de *l'homo faber se* produisit dès que l'homme cessa de se définir comme fabricant **d'objets**, constructeur de l'artifice humain, inventant incidemment des outils, pour se considérer principalement comme fabricant **d'outils**, produisant aussi incidemment des objets. Si le principe d'utilité s'appliqua ici, il ne concerna en premier lieu ni les objets d'usage ni l'usage, mais le processus de production. Le repère ultime ne fut ni l'usage ni l'utile, ce fut le **bonheur, ce fut l'évaluation de la peine et du plaisir éprouvés dans la production et dans la consommation.** (9)

Il reste à expliquer pourquoi, à la défaite de *l'homo faber*, a répondu la victoire de *l'animal*

laborans. Pourquoi, le rang le plus élevé des capacités de l'homme a dû revenir précisément à l'activité de travail ou, autrement dit, **pourquoi dans la diversité de la condition humaine et de ses facultés la vie a fait écarter toute autre considération**. Si la vie s'est imposée à l'époque moderne comme ultime point de repère c'est que le renversement moderne entre vie contemplative et vie active s'est opéré dans le contexte d'une société **chrétienne** dont la croyance fondamentale au caractère sacré de la vie a **survécu**, absolument intacte, après la laïcisation et le déclin général de la foi chrétienne. Le renversement moderne à suivi, sans le mettre en question, le renversement extrêmement important que le christianisme avait provoqué dans le monde antique en renversant l'ancien rapport entre l'homme et le monde, l'immortalité de la vie individuelle remplaçant celle du monde. (10)

L'homme moderne, quand il perdit l'assurance du monde à venir, ne fut pas rejeté au monde présent, il fut rejeté à lui-même. Tout ce qu'il reste désormais de virtuellement immortel, d'aussi immortel que la cité dans l'antiquité ou la vie individuelle au moyen âge, c'est la vie comme processus vital, potentiellement sempiternel, de **l'espèce**. Le mot travail est trop noble, trop ambitieux, pour désigner ce que nous faisons ou croyons faire dans le monde où nous sommes. Le dernier stade de la société de travail, la société d'employés, exige de ses membres un pur fonctionnement **automatique**, comme si la vie individuelle était réellement submergée par le processus global de la vie de l'espèce, comme si la seule décision encore requise de l'individu était d'acquiescer à un type de comportement, hébété, « tranquillisé » et fonctionnel.

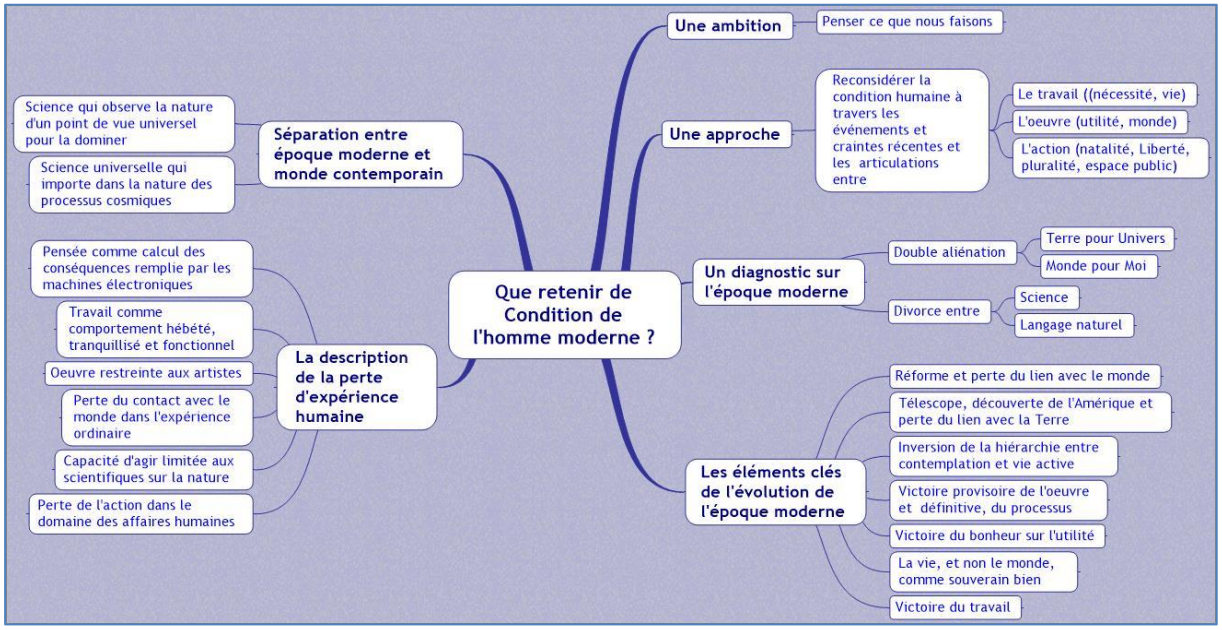
La **pensée, en devenant calcul des conséquences**, est devenue une fonction du cerveau que les machines électroniques remplissent beaucoup mieux que nous. Les hommes persistent à fabriquer et à construire, mais ces facultés sont de plus en plus restreintes aux talents de l'artiste, de sorte que la prise de contact avec le monde, qui les accompagne, échappe de plus en plus à l'expérience ordinaire. La **capacité d'agir**, au moins au sens de déclencher des processus, est toujours là. Mais elle est devenue le privilège des hommes de science, qui ont agrandi le domaine des affaires humaines au point d'abolir l'antique ligne de protection qui séparait la nature et le monde humain. Mais l'action des hommes de science, agissant sur la nature du point de vue de l'univers et non sur le réseau des relations humaines, manque du caractère révélant de l'action comme de la faculté de produire des récits et de devenir historique qui, à eux deux, forment la source d'où jaillit le sens qui pénètre et illumine l'existence humaine. Sous cet aspect, dont l'importance existentielle est extrême, l'action aussi est devenue une expérience de privilégiés, et les quelques-uns qui savent encore ce que c'est que d'agir sont peut-être encore moins nombreux que les artistes, et leur expérience encore plus rare que l'authentique connaissance et amour du monde.

Enfin, la **pensée**, écartée, selon la tradition prémoderne et moderne, de l'examen de la *vita activa,* reste possible et existe partout où les hommes vivent dans des conditions de liberté politique. Malheureusement, aucune faculté humaine n'est aussi vulnérable, et en fait il est bien plus aisé d'agir que de penser sous la tyrannie. Comme expérience vécue on a toujours admis, peut-être à tort, que la pensée est réservée à un petit nombre. Il n'est peut-être pas présomptueux de croire que ce petit nombre n'a pas diminué de nos jours. Il est possible que cela soit sans intérêt, ou de peu d'intérêt, pour l'avenir du monde; ce n'est pas sans intérêt pour l'avenir de l'homme. Car si l'on ne devait juger les diverses activités de la *vita activa* qu'à l'épreuve de l'activité vécue, si on ne les mesurait qu'à l'aune de la pure activité, il se pourrait que la pensée en tant que telle les surpassât toutes.

Tous ceux qui ont quelque expérience en la matière reconnaîtront la justesse du mot de Caton : « Il ne se savait jamais plus actif que lorsqu'il ne faisait rien, jamais moins seul que lorsqu'il était seul ». (11)

B. Que retenir de Condition de l'homme moderne pour notre recherche ?

Que retenir de ce livre roboratif et magistral pour notre recherche de repères pour un monde numérique, cette saison, et notre questionnement sur la condition de l'homme numérique, la saison prochaine ?



Une **ambition**. Penser ce que nous faisons.

Une **approche**. Reconsidérer la condition humaine du point de vue des expériences et des craintes les plus récentes en utilisant les articulations entre les activités qui sont à la portée de tous les êtres humains : le travail (nécessité, vie), l'œuvre (utilité et monde), l'action (natalité, liberté, pluralité et espace public).

Un **diagnostic sur l'époque moderne** qu'Arendt fait se conclure avec les totalitarismes et l'utilisation de la bombe atomique. Les hommes modernes sont victimes d'une double aliénation et d'une séparation. La fuite de la Terre pour l'Univers. La fuite du Monde pour le Moi. Le divorce entre la Science et le Langage naturel, entre la Science et la Philosophie.

Les éléments clés de l'évolution de l'époque moderne. Le premier, avec la réforme, est la perte du lien avec le Monde. Le deuxième, avec la découverte de l'Amérique puis l'invention du Télescope, est la perte du lien avec la Terre. Le troisième, conséquence des découvertes de l'époque moderne, est l'inversion de hiérarchie entre la contemplation et la vie active. Le quatrième est la victoire, toute provisoire, de l'œuvre, et, plus définitive, du processus. Le cinquième est la victoire du principe du bonheur sur le principe de l'utilité. Le sixième, est la persistance dans la société moderne de la vie, et non du monde, comme souverain bien. Le septième, et dernier, la victoire du travail.

La description de la perte d'expérience humaine que comporte cette évolution. La **pensée**, devenue calcul des conséquences, mieux remplie par des machines électroniques que par nous. Le **travail** devenu simple « acquiescement à un comportement, hébété, tranquillisé et fonctionnel ». **L'œuvre** de plus en plus restreinte aux talents de l'artiste, de sorte que la prise de contact avec le monde, qui l'accompagne, échappe de plus en plus à l'expérience ordinaire. La **capacité d'agir**, au sens de déclencher des processus, devenue le privilège des hommes de Science. Mais sans le caractère éclairant, ni la faculté de produire des récits et de devenir historique, que possède l'action quand elle concerne le domaine des affaires humaines. Caractère et faculté qui, à eux deux, forment la source d'où jaillit le sens, l'intelligibilité, qui pénètre et illumine l'existence humaine. Sous cet aspect existentiel des plus importants, **l'action,** aussi, devenue l'expérience de quelques privilégiés. Et ces derniers, qui savent

encore ce que c'est que d'agir, sont peut-être encore moins nombreux que les artistes, et leur expérience est peut-être encore plus rare que l'expérience et l'amour authentiques du monde.

La proposition **d'une ligne de séparation entre l'époque moderne et le monde dans lequel Arendt et ses contemporains venaient d'entrer et dans lequel nous sommes**. Entre une science qui observe la nature d'un point de vue universel pour la dominer complètement et une science vraiment «universelle» qui importe dans la nature des processus cosmiques au risque évident de la détruire et de ruiner du même coup la domination de l'homme sur la nature.

En forme de conclusion provisoire

Au terme de ce parcours de quels repères disposons-nous pour nous orienter dans notre monde numérique ?

La numérisation technologique (domination des chiffres) se traduit par la mise en place au niveau planétaire d'un système technique global basé sur le pouvoir d'intégration sans précédent du numérique. Cette technologie, qui amène un changement d'époque au moins équivalent à celui provoqué par l'invention de l'écriture alphabétique, est, comme toutes les techniques, un *pharmakon* (poison/remède/bouc émissaire). Elle appelle, de façon urgente, une politique traitant les principaux risques qui lui sont associés (robotisation, destruction de l'énergie libidinale, destruction de la temporalité et de la délibération sociales) et apportant les thérapies appropriées (formation de l'attention, utilisation de l'automatisation pour dégager des temps d'intermittence, réinvention du travail).

La numérisation économique (domination des nombres), s'appuie sur l'imaginaire cybernétique et numérique, pour réaliser le vieux rêve occidental de l'harmonie par le calcul et substituer la programmation au commandement. L'emprise de la gouvernance par les nombres, qui succède au vieux rêve commun du capitalisme et du communisme industriels d'étendre à l'ensemble de la société l'organisation scientifique du travail, s'étend à tous les niveaux (individus, entreprises, États, Europe, International). Les impasses auxquelles elle conduit (confusion de la carte et du territoire et remplacement de l'action par la réaction) ont provoqué, dans un monde voulu comme plat par certains et de plus en plus réticulaire, la résurgence d'une structure que l'on croyait disparue avec le féodalisme, l'allégeance, sous la forme de réseaux où chacun compte sur la protection de ceux dont il dépend et sur le dévouement de ceux qui dépendent de lui.

La révolution industrielle du XVIIIe siècle a conduit la Terre à un point de non-retour, **l'Anthropocène**. Cet évènement politique, qui voit l'activité humaine devenue facteur tellurique, bouscule nos représentations et mobilise, de façon transdisciplinaire, tous nos savoirs. Les risques sont grands de se limiter à une explication historique dominée par les nombres et les courbes, et à une vision systémique et déterrestrée traitant l'humanité comme un acteur global et indifférencié : l'espèce humaine. Il importe de construire des récits politiques de l'Anthropocène prenant en compte une vision différenciée de l'humanité et intégrant les empreintes écologiques et responsabilités très différentes des hommes et communautés humaines. Récits qui intègrent aussi les controverses existant autour des risques, connus depuis le début, de la révolution industrielle. La richesse de l'humanité et sa capacité d'adaptation future viennent de la diversité de ses cultures, qui sont autant d'expérimentations de façons d'habiter dignement la Terre.

Enfin, Hannah Arendt nous a montré, dès 1958, l'importance qu'il y a à **reconsidérer la condition humaine du point de vue des expériences et des craintes les plus récentes**. À un moment où s'achevait, avec les totalitarismes et l'utilisation de la bombe atomique, l'époque moderne et apparaissait une nouvelle époque, encore inconnue, et dans laquelle nous vivons aujourd'hui. **Arendt nous a légué une méthode, avec ses trois points de vue, distincts et reliés, sur la vie active (travail, œuvre, action)** et montré l'exemple avec sa magistrale analyse de l'évolution de l'époque moderne.

À nous de marcher dans ses pas en nous questionnant sur la **condition de l'homme numérique**. Avons-nous encore un monde commun ?

Ce questionnement sera l'objet du cours de la prochaine saison : **La condition humaine à l'époque numérique (Questionnement sur…).**